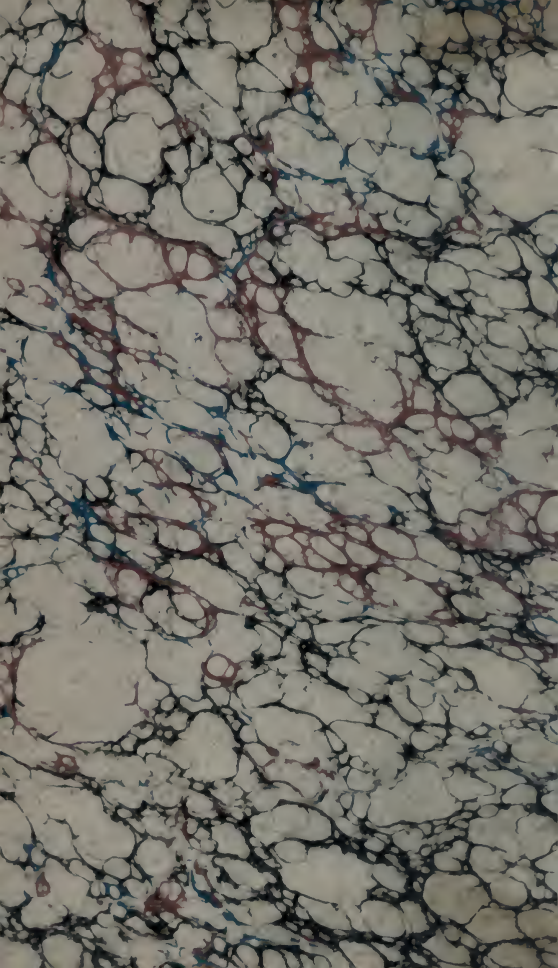
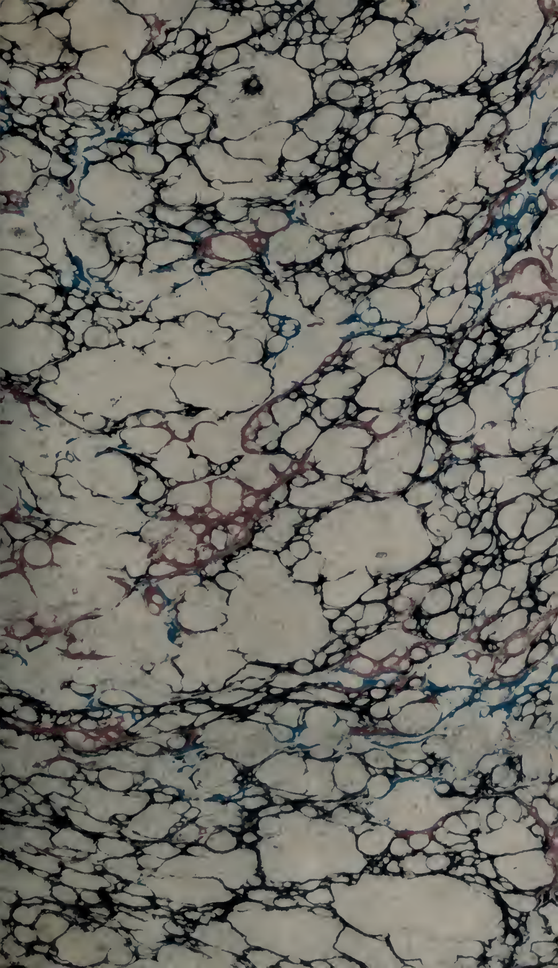






PROVERBES INÉDITS

DE MADAME LA MARQUISE

DE MAINTENON.

PARIS, IMPRIMERIE DE E. POCHARD,
Rue du Pot-de-Fer, n. 14.

PROVERBES INÉDITS

DE MADAME LA MARQUISE

DE MAINTENON,

PUBLIÉS

PAR M. DE MONMERQUÉ.



PARIS.

J.-J. BLAISE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE FÉROU-SAINT-SULPICE, N° 24.

1829

AVERTISSEMENT

D'APRÈS le titre seul de cette publication, on jugera qu'elle est à l'ordre du jour. Il est de mode de traiter, sous la forme de *Proverbes*, certains sujets qu'on ne sauroit apprécier convenablement qu'avec une entière liberté de style et de pensée. Dans une conversation, dégagée de tout appareil prétentieux, l'esprit se joue, le cœur se dévoile, mille observations échappent, mille traits de mœurs se dessinent à l'insu même de l'interlocuteur; la familiarité du langage seconde le facile

développement des idées. Voilà pourquoi l'on aime les *Proverbes*, et pourquoi nous en possédons des recueils si nombreux et si variés : c'est un genre propre à la France.

Mais, entre ceux que nous offrons pour la première fois au public, et les scènes piquantes dues à plusieurs contemporains, il existe des différences notables : elles résultent de la nature du sujet, et du genre de lecteurs auxquels s'adressoit la fondatrice de Saint-Cyr.

La politique, les allusions dont le jeune âge auroit droit de s'effrayer, sont bannies d'un livre uniquement consacré à l'éducation morale des pupilles de madame de Maintenon. Elle

les voyoit près d'échapper à sa tendre et vigilante sollicitude ; elle voulut leur dépeindre à l'avance, et sous son véritable jour, ce monde qui les réclamoit, mais où la légéreté de l'âge, plutôt que les efforts intéressés du vice, alloit conspirer contre le repos de leur avenir. De là, tant de *Proverbes* pleins de raison et de vérité, tant d'ingénieuses applications d'adages, dont la trivialité même atteste le sens large et profond.

Lecteurs qui cherchez avant tout l'élégance apprêtée de la diction, frondeurs politiques pour qui la critique seule a du prix, amateurs frivoles de ces saillies qui insultent aux mœurs, en n'épargnant pas le bon

sens, ce livre ne vous est point adressé. On l'offre aux hommes, vrais amis de l'enfance, aux institutrices jalouses d'assurer son bonheur, aux jeunes personnes dont il deviendra la sauvegarde par les conseils qu'elles y puiseront. Madame de Maintenon, en fondant Saint-Cyr, n'étoit utile qu'à quelques familles; ses ouvrages sont une école ouverte à tout le monde, et nous avons droit de nous féliciter d'en publier un de plus.

PROVERBES

DE MADAME LA MARQUISE

DE MAINTENON.

PROVERBE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE.

Il y a long-temps que je vous cherche, ma chère sœur. Que je suis aise de vous voir !

CATHERINE.

Je ne me sens pas de joie. Où avez-vous donc été cachée si long-temps ?

MARIE.

Je n'ai pas fait grand chemin ; j'en suis encore à ma première condition.

CATHERINE.

Et moi, j'en ai fait plus de vingt.

MARIE.

Et enfin, êtes-vous bien?

CATHERINE.

Chez un vrai démon!

MARIE.

Et moi, chez un ange du paradis.

CATHERINE.

Je suis chez madame de Merville, qui ne garde pas une fille un mois de suite, et je n'y demeure que parce que je ne sais où donner de la tête.

MARIE.

Ma maîtresse a trente-cinq ans; il y en a vingt qu'elle est mariée. Elle n'a eu que deux filles avant moi, dont la première est morte; elle a marié la seconde, et, lorsqu'on lui disoit qu'elle ne faisoit pas bien de s'en défaire, elle répondit: Pourquoi l'empêcherois-je de s'établir? est-ce parce qu'elle me sert bien?

CATHERINE.

Mon démon ne m'en diroit pas autant; il me fait enrager! aussi je le lui rends bien.

MARIE.

Je crains de faire attendre ma maîtresse; nous nous reverrons: adieu.

CATHERINE.

Parlons-en encore, car elle me paroît admirable! Comment vous traite-t-elle quand vous êtes malade?

MARIE.

Elle me vient voir; quand elle est dans ma chambre, elle me sert, et quand je ne le veux pas souffrir, elle me dit : Je servirois bien un malade à l'hôpital; comment ne servirois-je pas une fille qui n'est peut-être malade que pour m'avoir trop servie?

CATHERINE.

J'ai traîné trois mois d'une fièvre, sans que la mienne m'ait demandé ce que j'avois, ne mangeant que de vilains restes qui me faisoient mal au cœur.

MARIE.

Il faut bien manger les restes de ses maîtres; mais le roi s'accommoderoit de ceux de la mienne.

CATHERINE.

Comment cela?

MARIE.

Elle prend tout ce qu'elle veut avec une grande propreté, sans rien gâter ni sans piller le dessus; en un mot, comme si elle le gardoit pour un prince; et une de ses amies lui en ayant demandé un jour la raison, elle répondit qu'elle ne savoit pas traiter les domestiques comme des chiens.

CATHERINE.

Je m'en vais revoir mon démon; comme nous logeons ici près, nous nous reverrons un autre jour.

MARIE.

Adieu.

SCÈNE II.

Mme DE MERVILLE.

Catherine!

CATHERINE.

Madame?

Mme DE MERVILLE.

D'où viens-tu donc, grande sotte? il y a deux heures que je t'attends; mon dîner est-il prêt?

CATHERINE.

Votre dîner? il n'est pas prêt.

Mme DE MERVILLE.

Comment, sotte, il n'est pas prêt! je dois aller à deux heures chez mon rapporteur. Mon dîner, tout à l'heure!

CATHERINE.

Vous irez donc sans dîner, car il ne sera pas prêt.

Mme DE MERVILLE.

J'ai envie de te casser la tête!

CATHERINE.

Je m'en consolerois, car vous seriez pendue.

Mme DE MERVILLE.

Je m'en vais; qu'à mon retour tout soit prêt.

SCÈNE III.

Mme DE VERNEUILLE.

Marie!

MARIE.

Madame?

Mme DE VERNEUILLE.

Je dois aller demain chez madame de

Flavigny; ma garniture neuve n'est point blanche, ma jupe n'est point achevée; je voudrois être propre.

MARIE.

Oui madame, tout cela sera prêt.

Mme DE VERNEUILLE.

Il n'est pas possible, quand même vous y passeriez la nuit.

MARIE.

Je compte bien la passer; et tout cela sera prêt.

Mme DE VERNEUILLE.

Vous vous ferez malade?

MARIE.

Non madame; et je me reposerai quand tout cela sera fait.

Mme DE VERNEUILLE.

Quelle fille!

SCÈNE IV.

Mme DE MERVILLE.

Vous haussez les épaules contre votre femme de chambre; j'en fais autant de la mienne, et je m'en vais la chasser.

Mme DE VERNEUILLE.

Ce que vous prenez pour une plainte, est une admiration; cette fille est un trésor!

SCENE V.

URSULE.

Madame! on vient d'enlever mademoiselle votre fille; votre femme de chambre l'a livrée à ceux qui l'emmènent.

SCÈNE VI.

MARIE.

Madame, j'ai un avis à vous donner : on veut marier votre fils à une fille qui n'a rien. Personne ne le peut mieux savoir que moi; on m'a offert dix mille livres pour y contribuer. Je ne l'aurois pas voulu pour tout un royaume.

Mme DE VERNEUILLE.

Dieu seul peut récompenser votre fidélité.

Tel maître, tel valet.

PROVERBE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mlle DE MORANGE.

Il me paroît, mademoiselle, que vous n'êtes pas en bonne santé.

Mlle DE TOURNON.

Il est vrai, mademoiselle: j'ai une ébullition par tout le corps, qui m'incommode fort.

Mlle DE MORANGE.

C'est que vous vous échauffez le sang à trop travailler.

Mlle DE TOURNON.

Vous jugez favorablement de tout; je crois que mon mal est peu de chose, mais il m'incommode par la grande démangeaison.

Mlle DE MORANGE.

On dit qu'il ne faut point le gratter.

Mlle DE TOURNON.

Je vous quitte, si vous le trouvez bon, pour aller essayer du bain.

SCENE II.

Mlle DE SENNECOURT.

Je viens d'apprendre un secret qui m'étonne : M. de Villefort et M. de Maisonneuve se sont querellés.

Mlle DE SENIS.

Pourquoi?

Mlle DE SENNECOURT.

Ils prétendent tous deux à la même charge, et là dessus ils se sont pris de paroles.

Mlle DE SENIS.

Je crois qu'il ne faut pas parler de ce démêlé; il pourroit avoir de malheureuses suites.

Mlle DE SENNECOURT.

Je n'en parlerai à personne.

SCÈNE III.

Mme DE VERLY.

J'arrive de la campagne, mademoiselle;

si vous avez toujours été ici, oseroit-on vous demander s'il y a quelques nouvelles?

Mlle DE SENNECOURT.

J'en sais une, mais il faut la tenir secrète : M. de Villefort et M. de Maisonneuve ont un grand démêlé.

Mme DE VERLY.

Ils étoient si bons amis!

Mlle DE SENNECOURT.

S'ils continuent, ils seront encore plus grands ennemis.

Mme DE VERLY.

Mais ils ne se sont pas battus?

Mlle DE SENNECOURT.

Non, pas jusqu'ici, mais cela pourroit bien arriver.

SCÈNE IV.

Mlle DE MORANGE.

Je viens savoir, mademoiselle, comment vous vous portez.

Mlle DE TOURNON.

Bien pis que je n'étois, je me suis grattée; mon ébullition s'est écorchée, et si j'étois moins saine, on me menace que je pourrois bien avoir la gangrène.

Mlle DE MORANGE.

Vous m'effrayez! est-il possible qu'un petit mal puisse devenir si considérable?

Mlle DE TOURNON.

Vous êtes trop bonne de vous y intéresser. Mais voici madame de Landry, qui me paroît toute effrayée!

SCÈNE V.

Mme DE LANDRY.

Ah! quel grand malheur, mademoiselle! M. de Villefort et M. de Maisonneuve se sont battus; le premier a été tué, et l'autre est blessé à mort.

Mlle DE TOURNON.

J'en suis au désespoir. Et qu'ont-ils eu à démêler ensemble?

Mme DE LANDRY.

Ils pensoient à la même charge, ils s'étoient querellés; mais ils en seroient restés là, sans l'indiscrétion de mademoiselle de Sennecourt, qui sut leur démêlé. Elle le redit à des personnes qui le redirent ensuite, et, ce bruit devenant public, ces pauvres gentilshommes se crurent obligés en honneur à se battre.

Mlle DE TOURNON.

Il faut chasser mademoiselle de Sennecourt du commerce; et pour moi, je ne veux plus la voir.

Mme DE LANDRY.

Je suivrai votre exemple, et je suis sûre que plusieurs autres feront de même.

Trop gratter cuit, et trop parler nuit.

PROVERBE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE NEVERS.

Je suis bien lasse de madame Belfort; elle vient tous les jours dîner chez moi; elle m'importune tout à fait.

Mme D'ORVILLE.

Est-il possible qu'on vienne sans être priée, et qu'on ne craigne point d'incommoder?

Mme DE NEVERS.

Les personnes remplies d'elles-mêmes sont ordinairement indiscrètes, parce qu'elles ne font point attention aux autres.

Mme D'ORVILLE.

Il faut leur faire sentir leur indiscrétion.

Mme DE NEVERS.

J'en ai envie, la voici : donnons-lui un mauvais repas.

SCÈNE II.

Mme BELFORT.

Je viens dîner avec vous, madame.

Mme DE NEVERS.

Vous vous en trouverez mal, madame, je n'ai point à dîner aujourd'hui.

Mme BELFORT.

S'il y en a pour vous, il y en aura bien aussi pour moi : il me faut peu de chose.

Mme DE NEVERS.

Qu'avons-nous ici ?

Mme D'ORVILLE.

Rien; on s'attendoit que vous dîneriez dehors.

Mme DE NEVERS.

Donnez-nous donc votre dîner.

Mme D'ORVILLE.

Nous comptions, chacune de notre côté, aller dîner en ville.

Mme BELFORT.

Quoi! tout de bon, nous n'avons rien?

Mme D'ORVILLE.

Un reste de pâté froid.

Mme BELFORT.

C'est assez; mangeons, madame, et venez ce soir chez moi, j'ai du mouton de Beauvais, des perdrix d'Auvergne; amenez quelques unes de vos amies, et nous nous réjouirons ensemble.

Mme DE NEVERS.

C'est bien payer la mauvaise chère que je vous fais.

Mme BELFORT.

Adieu, jusqu'à ce soir.

Mme DE NEVERS.

Adieu, je n'y manquerai pas.

SCÈNE III.

Mme DE NEVERS.

Madame Belfort est-elle ici?

SOPHIE.

Il n'y a personne; madame ne soupe pas ici.

Mme DE NEVERS.

C'est pour moi qu'elle fait dire qu'elle n'y est pas, afin que nous soyons toutes deux en repos.

SOPHIE.

Entrez si vous voulez, mais vous ne l'y trouverez pas.

Mme DE NEVERS.

Comment, je ne souperai pas?

SOPHIE.

Non, pas ici, certainement.

Mme DE NEVERS.

Voilà un affront qu'on m'a fait exprès.

A bon chat, bon rat.

PROVERBE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA M^ise DE SAINT-CLAIR.

J'avois grande impatience de votre retour, madame, et votre voyage m'a paru bien long.

Mme DE CLUNY.

Il ne m'a paru long que par l'envie que j'avois d'avoir l'honneur de vous voir; car, du reste, je me trouvois fort bien à la campagne.

LA M^ise DE SAINT-CLAIR.

Vous savez le plaisir que je trouve dans votre commerce; mais j'avoue que pour cette fois-ci, je suis un peu intéressée.

Mme DE CLUNY.

Serois-je assez heureuse pour vous pouvoir rendre quelque service?

LA M^ise^ DE SAINT-CLAIR.

Oui, et un des plus grands que je puisse recevoir.

Mme DE CLUNY.

Expliquez-vous promptement; je meurs d'envie de m'employer pour vous.

LA M^ise^ DE SAINT-CLAIR.

Vous pourriez faire le mariage de ma fille avec M. de la Houssaye, qui est un très bon parti.

Mme DE CLUNY.

On dit qu'il est très difficile en femmes, mais je vais y travailler.

LA M^ise^ DE SAINT-CLAIR.

Si vous réussissez, je vous devrai la fortune de ma fille et mon repos.

SCÈNE II.

Mme DE GRANVILLE.

N'êtes-vous point engagée pour mademoiselle votre fille? Le marquis de Bellecourt m'a priée de vous la demander en mariage.

LA M^ise^ DE SAINT-CLAIR.

Je vous suis très obligée, et vous me ferez plaisir de travailler à cette affaire.

Mme DE GRANVILLE.

Il a dix mille livres de rentes, il ne doit rien, et sera content si vous donnez cent mille francs à mademoiselle votre fille.

LA M^ise^ DE SAINT-CLAIR.

Faites les conditions de ma fille les plus avantageuses que vous pourrez; mais ne rompez pas ce mariage, car il me paroît très bon.

SCÈNE III.

M. DE LA HOUSSAYE.

Est-il vrai que madame de Saint-Clair marie sa fille?

ADÉLAÏDE.

Qui vous l'a dit, monsieur? je croyois que c'était un grand secret.

M. DE LA HOUSSAYE.

Vous l'a-t-elle confié?

ADÉLAÏDE.

Non, mais j'ai écouté quand elle en parlé à madame de Granville.

M. DE LA HOUSSAYE.

L'affaire est-elle bien avancée?

ADÉLAÏDE.

Je crois que oui.

M. DE LA HOUSSAYE.

Comment s'appelle le futur époux?

ADÉLAÏDE.

M. le marquis de Bellecourt.

M. DE LA HOUSSAYE.

Tu as entendu qu'elle pense au marquis de Bellecourt?

ADÉLAÏDE.

Je l'ai entendu de mes deux oreilles.

SCÈNE IV.

M. DE LA HOUSSAYE.

Je vous prie de me rendre ma parole, madame, j'ai des raisons pour ne plus penser à épouser mademoiselle de Saint-Clair.

Mme DE CLUNY.

J'ai donné la mienne sur la vôtre : c'est me faire un affront.

M. DE LA HOUSSAYE.

J'en suis fâché, mais rien au monde ne me feroit faire ce mariage.

SCÈNE V.

Mme DE CLUNY.

Notre mariage est rompu sans que j'aie pu en savoir la raison.

LA Mise DE SAINT-CLAIR.

Ce seroit un étrange procédé, les choses étant aussi avancées.

Mme DE CLUNY.

J'ai voulu me fâcher, mais j'ai trouvé M. de la Houssaye si résolu que tout ce que je lui aurois dit auroit été inutile.

LA Mise DE SAINT-CLAIR.

Il faut s'en consoler. *(A part.)* Je me meurs de dépit.

SCÈNE VI.

Mme DE GRANVILLE.

Je ne me mêlerai de ma vie de mariage, on n'en a que du déplaisir.

LA Mise DE SAINT-CLAIR.

Pourquoi?

Mme DE GRANVILLE.

M. le marquis de Bellecourt ne veut plus de votre fille, après m'avoir priée de vous la demander.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Il faut avouer que je suis bien malheureuse.

Entre deux selles, le derrière par terre.

PROVERBE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE COURVAL.

J'ai un grand chagrin dans l'esprit.

Mme DE SAINT-MAURICE.

Pourroit-on sans indiscrétion vous en demander le sujet?

Mme DE COURVAL.

C'est que je prévois que madame de Sainville et moi serons bientôt mal ensemble.

Mme DE SAINT-MAURICE.

Pourquoi?

Mme DE COURVAL.

Elle me doit de l'argent qu'elle ne me veut point payer, et cependant j'en ai grand besoin.

Mme DE SAINT-MAURICE.

La voici qui vient avec madame de Forbac. Éloignons-nous un peu.

SCÈNE II.

Mme DE SAINVILLE.

Il faut avoir affaire aux gens pour les connoître. J'aurois cru madame de Courval la personne la plus raisonnable; cependant elle ne l'est point du tout.

Mme DE FORBAC.

Elle le paroît en tout. Quel sujet avez-vous de vous plaindre d'elle?

Mme DE SAINVILLE.

Elle ne veut pas sortir d'affaire avec moi.

Mme DE FORBAC.

Elle fait les mêmes plaintes de vous.

Mme DE SAINVILLE.

Elle veut que je lui paie ce que je lui dois, sans examiner ce qu'elle me doit.

Mme DE FORBAC.

Commencez toujours par la payer.

Mme DE SAINVILLE.

Et après cela il faudra que j'attende de sa bonne volonté qu'elle me paie comme il lui plaira?

Mme DE FORBAC.

Laissez-moi faire, je vais travailler à cette affaire.

SCÈNE III.

Mme DE FORBAC.

Nous ne devons pas laisser brouiller nos amies ensemble, madame de Courval et madame de Sainville.

Mme DE SAINT-MAURICE.

Je crois que nous aurons bien de la peine à l'empêcher, car elles sont fort aigries l'une contre l'autre.

Mme DE FORBAC.

Faisons de notre mieux, chacune de notre côté, pour les rendre raisonnables.

Mme DE SAINT-MAURICE.

De tout mon cœur, ne perdons pas un moment.

SCÈNE IV.

Mme DE COURVAL.

Madame de Saint-Maurice a voulu que je vous vinsse voir et que nous traitassions nous-mêmes nos affaires.

Mme DE SAINVILLE.

J'ai bien envie de les finir.

Mme DE COURVAL.

Vous n'avez pour cela qu'à me payer les dix mille écus que vous me devez.

Mme DE SAINVILLE.

Cela est juste, mais il faut aussi que vous me payiez les quarante mille francs que mon mari prêta au vôtre.

Mme DE COURVAL.

Ne me compterez-vous pas les intérêts de mon argent ?

Mme DE SAINVILLE.

Oui, pourvu que vous comptiez aussi les intérêts du mien.

Mme DE COURVAL.

Voyons : il y a huit ans que vous me devez dix mille écus, c'est mille cinq cents livres d'intérêt par an ; en tout c'est douze mille livres, et avec le principal c'est quarante-deux mille livres.

Mme DE SAINVILLE.

Et vous, vous me devez, depuis quinze ans, quarante mille francs, c'est deux mille francs d'intérêt par an ; en tout c'est trente mille francs : avec le principal, c'est soixante-dix mille francs.

Mme DE COURVAL.

Ne me paierez-vous point les frais que j'ai faits pour vous poursuivre ?

Mme DE SAINVILLE.

J'en veux croire votre conscience.

Mme DE COURVAL.

Ils vont à plus de six mille francs.

Mme DE SAINVILLE.

Eh bien! pour tout finir, en voulez-vous quatre ?

Mme DE COURVAL.

Volontiers ; mais rendez-moi donc aussi votre amitié.

Mme DE SAINVILLE.

De tout mon cœur, et jamais rien ne pourra nous séparer.

Les bons comptes font les bons amis.

PROVERBE VI.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTORINE.

Madame, votre retour de Marly me comble de joie, parce qu'il me procure l'honneur de vous voir; mais en même temps il m'afflige, parce qu'il vous prive des plaisirs d'un séjour si délicieux.

MADAME.

Cette privation ne me coûte guère.

VICTORINE.

Est-il possible que vous puissiez sans regret vous arracher d'un lieu où la magnificence du roi est le comble des plaisirs que l'on y trouve !

MADAME.

S'il y a du plaisir, il est bien contrebalancé par d'autres endroits qui le rendent bien fatigant.

VICTORINE.

Et qui trouvez-vous qui vous incommode? est-ce le logement? Il est vrai qu'il n'est pas fort commode pour des personnes qui sont à l'étroit. Mais ne logez-vous pas dans l'appartement du roi ?

MADAME.

Oui, ma chambre va de plain-pied dans l'appartement du roi; il l'a fait meubler et tapisser de même que la sienne.

VICTORINE.

Je ne comprends pas qu'on ne se trouve pas infiniment heureux avec tant d'avantages.

MADAME.

Si cette condition a ses plaisirs, elle a aussi ses contraintes; la Providence en a disposé de manière qu'il y a partout du mélange.

SCÈNE II.

FANCHON.

Vous servez une maîtresse qui est heureuse comme une reine, et je ne sache personne qui ait tant de commodités et si peu de contrainte.

CHARLOTTE.

Si peu de contrainte! Je ne sache personne qui en ait tant.

FANCHON.

Comment cela? Ne fait-elle pas tout ce qu'elle veut depuis le matin jusqu'au soir?

CHARLOTTE.

Dites plutôt que depuis le matin jusqu'au soir elle prend sur elle-même pour se rendre commode aux autres.

FANCHON.

Et à qui, bon Dieu! peut-elle se rendre accommodante? elle ne voit que le roi au-dessus d'elle; encore fait-il tout ce qu'il peut pour la rendre heureuse, et j'ai ouï dire qu'il a fait meubler sa chambre de même que la sienne, jusqu'à la faire tapisser d'une tapisserie à fond d'or.

CHARLOTTE.

Il est vrai, mais sous cette tapisserie il y avoit une muraille nouvellement plâtrée, qui, dès la première nuit qu'elle y coucha, lui donna une fluxion sur les yeux et sur les dents, dont elle se sent encore. Et toutes les nuits qu'elle passa dans cette belle chambre, y a-t-elle fermé l'œil? surtout la première, qui lui parut fort ennuyeuse.

FANCHON.

Mais ne s'en dédommagea-t-elle pas le lendemain en se reposant?

CHARLOTTE.

Bon Dieu! quel repos! Elle se leva dès six heures; à peine fut-elle habillée, qu'il fallut recevoir monseigneur l'archevêque, avec qui elle avoit à traiter d'affaires très sérieuses. Au sortir de là, sa chambre fut remplie de princesses et d'autres dames, sans qu'elle pût trouver un moment de repos après une nuit si fâcheuse.

FANCHON.

Il faut qu'elle soit d'un tempérament bien délicat, puisqu'une muraille nouvellement plâtrée détraque sa santé.

CHARLOTTE.

Toute robuste que vous me voyez, j'en ai été aussi incommodée qu'elle, car il me paroît un rhumatisme depuis les pieds jusqu'à la tête ; de sorte que madame s'étant levée et m'ayant dit la douleur qu'elle sentoit, je lui dis que j'étois bien fâchée de ne pouvoir la soulager parce que je n'en pouvois plus. De manière qu'entre ces quatre belles murailles couvertes d'or, je passai une nuit plus fâcheuse que dans une chaumière.

Tout ce qui reluit n'est pas or.

PROVERBE VII.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE FREMILLY.

Je m'intéresse trop à ce qui vous touche pour n'être pas en peine du bruit qui court.

M. DE MAUVIEUX.

De quel bruit ?

M. DE FREMILLY.

On dit que vous n'êtes pas bien ensemble, madame votre femme et vous, et que vous l'emmenez en Gascogne.

M. DE MAUVIEUX.

Laissons dire tout ce qu'on voudra, quand aussi bien nous ne pouvons l'empêcher.

M. DE FREMILLY.

Que voulez-vous que vos amis répondent quand on leur en parlera ?

M. DE MAUVIEUX.

Ce qu'ils jugeront à propos.

M. DE FREMILLY.

Ce sera une chose bien fâcheuse si vous faites un éclat dans le monde.

M. DE MAUVIEUX.

Alors comme alors ; nous verrons ce qu'il y aura à faire.

M. DE FREMILLY.

J'envie votre tranquillité, mais voilà madame votre femme, et il est de la discrétion de ne pas demeurer en tiers.

SCÈNE II.

Mme DE MAUVIEUX.

On m'assure, Monsieur, que vous êtes résolu d'aller à votre gouvernement, et pour si long-temps, que vous voulez m'y mener et toute votre famille.

M. DE MAUVIEUX.

On vous a dit vrai.

Mme DE MAUVIEUX.

J'ai quelque sujet de me plaindre d'apprendre vos volontés par d'autres que par vous.

M. DE MAUVIEUX.

Je n'ai chargé personne de vous le dire.

Mme DE MAUVIEUX.

Comptez-vous partir bientôt ?

M. DE MAUVIEUX.

De demain en huit jours.

Mme DE MAUVIEUX.

Je ne puis en si peu de temps avoir ce qu'il me faut.

M. DE MAUVIEUX.

Nous partirons de demain en huit jours. Adieu.

SCÈNE III.

Mme DE MAUVIEUX.

Sais-tu la nouvelle, et que nous nous en allons pour le reste de nos jours dans le fond de la Gascogne?

HONORINE.

Vous en Gascogne! je ne crois pas que vous soyez assez sotte pour cela.

Mme DE MAUVIEUX.

C'est tout de bon que mon mari y est résolu.

HONORINE.

Eh bien! qu'il y aille tout seul, s'il a tant d'envie d'y aller; pour nous, nous demeurons toujours dans la bonne ville.

Mme DE MAUVIEUX.

Il paroît bien résolu là-dessus.

HONORINE.

Soyez encore plus résolue que lui, et dites-lui franchement que vous ne voulez pas y aller. Mais voici madame votre mère, que dira-t-elle là-dessus?

SCÈNE IV.

Mme DE SOLIGNAC.

Qu'est-ce que j'entends, ma fille! on dit que vous nous quittez.

Mme DE MAUVIEUX.

Oui, ma mère, M. de Mauvieux veut aller dans son gouvernement.

Mme DE SOLIGNAC.

Je ne lui ai pas donné ma fille pour en faire une provinciale, et vous n'irez pas, assurément.

HONORINE.

Bon, madame, ne souffrez pas une telle chose, nous mourrons d'ennui dans ce vilain pays.

Mme DE MAUVIEUX.

Puisque ma mère est pour moi, il n'y aura rien qui puisse me faire partir.

Mme DE SOLIGNAC.

Je ne vous abandonnerai pas à une telle fureur. Allez, voici un homme qui paroît me chercher.

SCÈNE V.

M. DE FREMILLY.

Je suis trop des amis de votre famille, madame, pour ne pas vous dire le chagrin où je suis de la scène que vous donnez dans le monde.

Mme DE SOLIGNAC.

Quelle scène, Monsieur? est-ce parce que je ne veux pas que ma fille s'en aille?

M. DE FREMILLY.

Oui, madame, on dit que vous voulez vous y opposer. M. de Mauvieux n'est pas homme à se rendre, ainsi vous allez faire un grand bruit inutilement.

Mme DE SOLIGNAC.

Il ne sera pas inutile, car ma fille ne partira pas.

M. DE FREMILLY.

Mais M. son mari n'est-il pas son maître, et comment pouvez-vous l'en empêcher?

Mme DE SOLIGNAC.

En le plaidant, en le persécutant, et

en lui arrachant ma fille des mains plutôt que de la laisser partir.

M. DE FREMILLY.

Cette violence n'est pas d'une personne sage.

Mme DE SOLIGNAC.

Je n'ai que faire de vos avis. Adieu.

SCÈNE VI.

M. DE FREMILLY.

Ne feriez-vous pas mieux de céder à l'orage pour un temps? ensuite vous feriez ce que vous voudriez.

M. DE MAUVIEUX.

Tout cela n'est que du bruit, je partirai dans huit jours.

M. DE FREMILLY.

J'en doute à tout ce que je sais qu'on vous prépare.

M. DE MAUVIEUX.

N'en soyez point en peine, nous partirons le jour que j'ai marqué.

SCÈNE VII.

Mme DE SOLIGNAC.

Je viens vous demander, à vous-même, s'il est vrai que vous vouliez emmener ma fille en Gascogne.

M. DE MAUVIEUX.

Oui, madame.

Mme DE SOLIGNAC.

Et vous croyez que je le souffrirai! non, je ne le souffrirai pas, et il n'y a point de violence où je ne me porte pour vous en empêcher.

Mme DE MAUVIEUX.

Qu'ai-je fait pour mériter un tel traitement, de me voir arracher de toute ma famille pour aller avec des Gascons?

HONORINE.

Quelle cruauté de nous emmener à plus de deux cents lieues! c'est le bout du monde. Il faut que j'aime bien ma maîtresse pour ne la pas quitter.

Mme DE SOLIGNAC.

Je m'en vais présenter ma requête au

parlement pour demander que ma fille soit remise entre mes mains.

Mme DE MAUVIEUX.

Que prétendez-vous en m'emmenant par force? je ne vous laisserai pas un moment de repos, et vous aurez toujours à vos côtés une femme désespérée.

HONORINE.

Je crierai dans tout le chemin qu'on nous emmène malgré nous.

Mme DE SOLIGNAC.

Vous ne daignez pas nous répondre: y eut-il jamais une pareille cruauté, un tel mépris? Est-ce là comme on traite une femme de ma condition et votre bellemère? vous êtes le plus méchant des hommes.

Mme DE MAUVIEUX.

Je suis bien malheureuse d'avoir pour mari un homme plus dur qu'un rocher.

HONORINE.

Voyez-le, s'il dira un mot qui nous console; je m'en vais me désespérer.

Mme DE MAUVIEUX.

Cette affaire-ci pourra bien devenir

criminelle, je me tuerai plutôt que de partir.

Mme DE SOLIGNAC.

Êtes-vous content de nous réduire toutes au désespoir? mais, si nous mourons, nous ne mourrons pas seules.

M. DE MAUVIEUX.

Il faut partir dans huit jours.

SCÈNE VIII.

M. DE FREMILLY.

Après tout ce vacarme, les voilà partis le jour et l'heure que M. de Mauvieux avoit marqués.

M. D'AUBIGNÉ.

Comment a-t-il pu emmener ces femmes emportées?

M. DE FREMILLY.

Avec le même sang-froid que vous lui connoissez, il a pris sa femme par la main et l'a conduite en carrosse sans dire un mot; elle crioit et a fait quelques difficultés de marcher. Sur cela, il a fait signe à son valet de lui prendre l'autre main,

et, quand elle a vu qu'elle ne seroit pas la plus forte, elle a pris son parti.

M. D'AUBIGNÉ.

Et la servante?

M. DE FREMILLY.

La servante crioit comme si on l'eût écorchée, mais elle alloit toujours; il est monté le dernier en carrosse, s'est mis auprès de sa femme, et il pourra bien faire son voyage sans lui dire un mot.

M. D'AUBIGNÉ

Je l'admire, car, pour moi, j'aurois renoncé à tout plutôt que d'essuyer tant d'injures et tant de bruit.

Bon cheval de trompette ne s'effraie point du bruit.

PROVERBE VIII.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DESGRANGES.

Je suis bien embarrassée de ma fille,

je voudrois l'établir, je ne puis rien lui donner.

Mme DE VIENNE.

Pourtant vous avez du bien; pour qui le gardez-vous?

Mme DESGRANGES.

J'en ai peu, je le garde pour moi.

Mme DE VIENNE.

Tout le monde vous blâme de ne point marier votre fille unique.

SCÈNE II.

Mme DE SAINT-VINCENT.

Est-il vrai que vous mariiez mademoiselle votre fille?

Mme DESGRANGES.

Non, ma cousine, il n'est pas vrai. Je n'ai pas de quoi.

Mme DE SAINT-VINCENT.

Vous voulez donc mourir sans l'avoir établie?

Mme DESGRANGES.

Je ne suis pas encore morte, et je veux vivre à mon aise.

Mme DE SAINT-VINCENT.

Vous ne vivez point à votre aise, vous vous épargnez tout.

Mme DESGRANGES.

Je fais comme je l'entends, et je ne vais point chez vous me mêler de vos affaires.

SCÈNE III.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Ma pauvre Marion, il faut que tu me serves pour me faire épouser mademoiselle Desgranges; je n'en serai pas ingrat.

MARION.

Je vous entends, monsieur, mais ma maîtresse ne se résoudra jamais à se défaire de son argent. Je vais travailler de mon mieux,

SCÈNE IV.

Mme DESGRANGES.

Marion !

MARION.

Madame ?

Mme DESGRANGES.

Tu es toute ma consolation, et la seule qui ne me conseille point de marier ma fille.

MARION.

Il n'y a rien qui presse, mais il faudra en venir là.

Mme DESGRANGES.

Te voilà comme les autres, qu'est-ce qui t'a changée ?

MARION.

La raison, qui veut qu'on établisse ses enfants.

Mme DESGRANGES.

Sors de ma chambre, et va chercher madame de Surville.

SCÈNE V.

Mme DE VIENNE.

Je vous cherche partout, ma cousine, pour vous exhorter à parler à madame Desgranges, sur le mariage de mademoiselle sa fille.

Mme DE SURVILLE.

Je le désire autant que vous; mais ma sœur ne se défera jamais de son bien.

Mme DE VIENNE.

Ne vous rebutez point, vous avez plus de crédit sur son esprit que personne.

SCÈNE VI.

Mme DESGRANGES.

Ah! ma chère sœur, venez me consoler; on me persécute pour marier ma fille.

Mme DE SURVILLE.

Vous seriez bien folle, gardez-vous de vous dépouiller de votre bien.

Mme DESGRANGES.

Il n'y a que vous qui m'aimiez; que ferois-je après avoir donné ce que j'ai?

Mme DE SURVILLE.

Il faut bien vous en donner de garde, à moins que vous ne trouviez un homme qui la veuille pour rien.

Mme DESGRANGES.

Il ne s'en trouve plus.

Mme DE SURVILLE.

S'il s'en trouvoit, la donneriez-vous?

Mme DESGRANGES.

Pourvu qu'il ne m'en coûtât pas un sou.

Mme DE SURVILLE.

Vous ferez les frais de la noce?

Mme DESGRANGES.

Ne m'en parlez jamais, ma sœur; je mangerois en un seul jour de quoi vivre pendant un mois.

SCÈNE VII.

Mme DE VIENNE.

N'avez-vous rien obtenu?

Mme DE SURVILLE.

Nous n'en tirerons jamais rien. Voici M. de Saint-Hilaire, voyons ce qu'il proposera.

SCÈNE VIII.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Eh bien, mesdames, viendrons-nous à bout de notre affaire?

Mme DE SURVILLE.

Non, à moins que vous ne preniez mademoiselle Desgranges pour rien.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Volontiers, si sa mère assure son bien.

Mme DE SURVILLE.

Nous y allons travailler.

SCÈNE IX.

Mme DE SURVILLE.

Faisons un dernier effort auprès de notre avare, et joignons-nous toutes pour lui parler.

SCÈNE X.

Mme DESGRANGES.

Vous vous êtes donc toutes donné un rendez-vous ici?

Mme DE VIENNE.

Il faut que vous preniez une dernière résolution sur le mariage de mademoiselle votre fille, afin que nous ne vous importunions plus.

Mme DESGRANGES.

Elle est toute prise: je ne veux point la marier.

MARION.

Madame a raison, quelle sotte donneroit son bien?

Mme DE SURVILLE.

Et si l'on ne demande que les frais de la noce?

Mme DESGRANGES.

Je ne les donnerois pas.

Mme DE VIENNE.

Effectivement, c'est trop.

Mme DESGRANGES.

Vous êtes toutes raisonnables, il n'y a que ma sœur qui veut me tirer mon bien.

Mme DE SURVILLE.

Mariez votre fille comme votre première héritière.

Mme DESGRANGES.

Ne me demandera-t-on rien de plus?

Mme DE SURVILLE.

Non.

Mme DESGRANGES.

J'y consens.

MARION.

C'est encore trop.

Mme DESGRANGES.

Voilà qui est fait.

Ils s'entendent tous, comme larrons en foire.

PROVERBE IX.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE FIRMIN.

Que j'ai de peine, madame, de vous voir toujours du chagrin, sans que vous puissiez vous mettre au-dessus de ce qui vous en donne!

Mme DE MONTREUIL.

Le moyen d'être insensible au malheur d'avoir une fille unique faite comme la mienne?

Mme DE FIRMIN.

Elle ne fait de mal à personne, et ne s'en fait point à elle-même.

Mme DE MONTREUIL.

Il est vrai, madame, mais j'avois espéré qu'elle feroit le bonheur de ma vie.

Mme DE FIRMIN.

Pourquoi faire dépendre votre bonheur d'une autre?

Mme DE MONTREUIL.

Cette autre m'est bien proche, elle est bien faite, elle ne manque point d'esprit, mais elle n'en fait aucun usage, et passe les journées à travailler sans dire un mot.

Mme DE FIRMIN.

Il y a bien des mères qui s'accommoderoient de ce qui vous afflige; mais allons faire un tour de promenade pour nous divertir un peu.

SCÈNE II.

Mme DE RIGOULT.

Je suis bien surprise de ce que l'on m'a dit; madame de Montreuil se fait un malheur de ce que sa fille n'aime pas les plaisirs.

Mme DE L'ORME.

Il faut avouer qu'on est bien ingénieux à se tourmenter; elle devroit être au contraire ravie de ce qui l'afflige: aimeroit-elle mieux une fille qui se perdît de réputation?

Mme DE RIGOULT.

Non, mais il y a un milieu entre ces extrémités.

Mme DE L'ORME.

Ce milieu est difficile à tenir, et il faut être bien habile et bien heureuse pour sauver sa réputation de la malignité et des accusations qui se touvent dans le monde.

Mme DE RIGOULT.

Il faut servir nos amis à leur mode, et tâcher de divertir cette fille mélancolique, puisque la mère le veut: la voici.

SCÈNE III.

Mme DE MONTREUIL.

Je vous cherche, madame, pour vous prier de voir si vous ne pourriez pas changer ma fille.

Mme DE RIGOULT.

Je voulois vous demander à la voir.

Mme DE MONTREUIL.

Il faut donc que vous ayez encore la peine de l'aller chercher jusque dans sa chambre.

Mme DE RIGOULT.

Je ferois quelque chose de plus difficile pour vous plaire : adieu, je vais lui faire une visite.

SCÈNE IV.

Mme DE RIGOULT.

Il faut vous chercher, mademoiselle, si on veut avoir l'honneur de vous voir, car on ne vous trouve en aucun lieu.

AMÉLIE.

Hai! hai!

Mme DE RIGOULT.

Vous trouvez-vous mal?

AMÉLIE.

Je ne suis pas bien éveillée.

Mme DE RIGOULT.

Il fait le plus beau temps du monde, venez vous promener.

AMÉLIE.

Je ne saurois.

Mme DE RIGOULT.

Qui vous en empêche? madame votre mère m'a permis de vous mener où je voudrois.

AMÉLIE.

Pourquoi ?

Mme DE RIGOULT.

Pour vous divertir, et vous tirer de la langueur où vous êtes.

AMÉLIE.

Je suis bien.

Mme DE RIGOULT.

Quoi! vous me refusez, et vous ne sortirez pas de votre chambre?

AMÉLIE.

Non.

SCÈNE V.

Mme DE MONTREUIL.

Avez-vous réussi, et ma fille veut-elle voir le monde?

Mme DE RIGOULT.

Elle ne veut pas seulement prendre l'air.

Mme DE MONTREUIL.

Quoi! elle vous a refusée!

Mme DE RIGOULT.

A peine en ai-je tiré deux mots de suite.

Mme DE MONTREUIL.

Voici Eugénie, qui est la gaîté même; envoyons-la tenter encore notre mélancolique.

SCÈNE VI.

EUGÉNIE.

Je vous entends, madame, et je suis prête à vous obéir: mais voici qui est surprenant, mademoiselle votre fille est hors de sa chambre.

Mme DE MONTREUIL.

Je m'en vais, ma présence l'embarrasseroit.

SCÈNE VII.

EUGÉNIE.

Qui a pu, mademoiselle, vous faire sortir de votre chambre?

AMÉLIE.

Les visites.

EUGÉNIE.

En recevez-vous beaucoup?

AMÉLIE.

Trop.

EUGÉNIE.

Elles sont souvent ennuyeuses, mais allons faire une collation sur l'eau, il y fera délicieux par le chaud d'aujourd'hui.

AMÉLIE.

Adieu.

EUGÉNIE.

Vous préférez la solitude à ce que je vous propose?

AMÉLIE.

Oui.

SCÈNE VIII.

Mme DE FIRMIN.

Eh bien, madame, tous les soins de vos amies sont-ils inutiles auprès de votre mélancolique?

Mme DE MONTREUIL.

Madame de Galce l'a emmenée avec elle, en lui promettant la solitude et lui préparant des plaisirs; je ne sais ce qu'ils auront produits, mais les voici de retour.

SCÈNE IX.

Mme DE GALCE.

Je vous ramène votre fille, aussi vive sur la joie qu'elle y étoit opposée.

AMÉLIE.

Oui, ma mère, je ne demande qu'à me divertir; que ferons-nous ce soir ?

Mme DE MONTREUIL.

La journée est si avancée, qu'il n'y a plus qu'à souper et se coucher.

AMÉLIE.

Non, ma mère, je ne puis demeurer seule; allons chercher compagnie, ou envoyez prier quelqu'un de venir.

Mme DE MONTREUIL.

Vous attendrez à demain, et nous verrons ce que nous ferons.

AMÉLIE.

Si vous me voulez faire ennuyer, j'irai chercher à me divertir hors de chez vous.

Mme DE MONTREUIL.

Me voilà bien pis que je n'étois, et punie de ma sottise.

N'éveillez pas le chat qui dort.

PROVERBE X.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉLANIE.

Je suis ravie, mademoiselle, de vous voir sortie de Saint-Cyr, et j'espère que vous aurez un peu de bonté pour moi.

HORTENSE.

Ma mère m'a dit, mademoiselle, que vous étiez son amie: ainsi je crois ne pouvoir mieux faire que de vous conjurer d'être la mienne.

MÉLANIE.

Ce sera avec bien du plaisir, il faut songer à vous divertir.

HORTENSE.

Je suis encore assez jeune pour en avoir envie, mais je crains tout, et j'ai si peur de mal faire, que j'aimerois mieux me

renfermer dans ma chambre que d'aller chercher des plaisirs.

MÉLANIE.

C'est l'éducation du couvent; on vous a peint le monde horrible, mais il ne l'est pas tant qu'on vous l'a dit.

HORTENSE.

Je vous suivrai partout, ne me laissez pas faire la moindre faute.

MÉLANIE.

Fiez-vous à moi, vous êtes en sûreté.

SCÈNE II.

M. DE MÉRINVAL.

On dit que mademoiselle Hortense est sortie de Saint-Cyr, et que c'est une vraie innocente.

MÉLANIE.

Il est vrai : elle a peur de son ombre, et est fort entêtée de sa réputation.

M. DE MÉRINVAL.

Ne me la ferez-vous pas voir?

MÉLANIE.

Vous n'avez qu'à venir chez moi, quand vous saurez qu'elle y sera.

M. DE MÉRINVAL.

Que ce soit le plus tôt que vous pourrez, je vous prie.

SCÈNE III.

M. DE MÉRINVAL.

Je ne pensois pas trouver ici si bonne compagnie.

MÉLANIE.

J'espère que j'aurai souvent celle-ci, madame sa mère veut bien me la confier.

M. DE MÉRINVAL.

Elle ne peut la remettre en de meilleures mains.

MÉLANIE.

Mademoiselle ne fait que de sortir de Saint-Cyr, et vous lui en voyez encore l'habit.

M. DE MÉRINVAL.

Je crois qu'elle le quittera bientôt : il ne convient ni à sa naissance, ni à son âge.

HORTENSE.

Il convient fort à ma fortune, et, quand

on n'a point de bien, il ne faut point songer à faire comme ceux qui en ont.

M. DE MÉRINVAL.

Ah! mademoiselle, il faut être comme les autres.

MÉLANIE.

Il faut bien se mettre un peu en jeune personne.

HORTENSE.

Ne pouvant être selon ma condition, j'aime mieux me jeter dans l'extrémité de la modestie, et faire au moins voir par là que je sais me mettre au-dessus des foiblesses de notre sexe.

M. DE MÉRINVAL.

Cela est admirable, mais je crains de faire ma visite trop longue, et je prends congé de vous.

SCÈNE IV.

MÉLANIE.

Voilà un fort honnête homme, et de ces connoissances qui ne peuvent vous faire de tort.

HORTENSE.

M'en assurez-vous ?

MÉLANIE.

Je vous en réponds; mais vous avez été trop sérieuse, il faut vous accoutumer à la compagnie.

HORTENSE.

Je craignois d'avoir trop parlé.

MÉLANIE.

Au contraire : mais le voici qui revient, il ne s'est pas mal trouvé de votre compagnie.

SCÈNE V.

M. DE MÉRINVAL.

J'ai trouvé en m'en retournant chez moi ce marchand, et j'ai pris ces bagatelles pour les présenter à mademoiselle.

HORTENSE.

Je ne reçois point de présents, monsieur.

M. DE MÉRINVAL.

Je ne serois pas assez hardi pour vouloir vous en faire de considérables, mais

ce ne sont que des rubans qui ne se refusent jamais.

HORTENSE.

Je n'en porte guère, et je vous prie, monsieur, de me dispenser de recevoir ceux-là.

M. DE MÉRINVAL.

Ce seroit m'offenser, et mademoiselle Mélanie vous dira que ce sont des choses qui se donnent et se prennent les uns des autres sans aucune façon.

MÉLANIE.

Vous pouvez les prendre, mademoiselle, et je ne voudrois pas vous conseiller une chose qui pourroit être blâmée.

HORTENSE.

Je ne puis vaincre la répugnance que j'ai là-dessus.

M. DE MÉRINVAL.

Je ne puis souffrir ce refus, et je laisse cette corbeille à mademoiselle.

SCÈNE VI.

MÉLANIE.

Vous ne devez pas refuser des bagatelles comme des rubans ou autres choses : voyons ce qu'il y a.

HORTENSE.

Ah! mademoiselle, ces rubans cachoient une infinité de bijoux; voilà des boîtes, des étuis, des éventails, rien n'est si beau.

MÉLANIE.

Il n'y a rien là qui soit considérable. Prenez, et vous en parez un peu, il faut que jeunesse se passe.

HORTENSE.

Partageons les dons ensemble, je vous prie.

MÉLANIE.

Je prends un éventail, puisque vous le voulez.

SCÈNE VII.

Mme DE SAINT-MARC.

Qu'entends-je dire, ma chère nièce! A peine êtes-vous sortie de Saint-Cyr, que vous faites parler de vous; on m'assure que vous avez vu M. de Mérinval deux fois en un jour, et qu'il vous a fait un présent.

HORTENSE.

Cela est vrai, mais je n'ai rien fait sans le conseil de l'amie de ma mère.

Mme DE SAINT-MARC.

Votre mère est une innocente qui croit tout ce qu'on lui dit; n'est-ce point mademoiselle Mélanie à qui elle vous a confiée?

HORTENSE.

C'est elle-même.

Mme DE SAINT-MARC.

Ah! ma chère nièce, vous êtes perdue, c'est une femme bien dangereuse; ne la voyez jamais, je vous en conjure.

HORTENSE.

Je lui ferai fermer ma porte après ce que vous m'en dites, car j'aimerois mieux mourir que de perdre ma réputation.

SCÈNE VIII.

LAFLEUR.

Mademoiselle, M. de Mérinval vous demande.

HORTENSE.

Le recevrai-je, ma tante?

Mme DE SAINT-MARC.

Gardez-vous-en bien; dis-lui que ma nièce est sortie.

SCÈNE IX.

LAFLEUR.

Mademoiselle est sortie, monsieur.

M. DE MÉRINVAL.

Je sais qu'elle ne l'est point, dis-lui qu'il faut que je la voie.

LAFLEUR.

Vous ne pourrez pas la voir puisqu'elle n'y est pas.

M. DE MÉRINVAL.

Elle y est, et je la verrai.

LAFLEUR.

On ne voit pas les gens malgré eux.

M. DE MÉRINVAL.

Laisse-moi passer, ou je te donnerai sur les oreilles; encore faut-il que je voie si mes rubans siéent bien.

Qui prend s'engage.

PROVERBE XI.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE SAINT-ÉVRON.

Il y a si long-temps que je ne vous ai vue, ma chère amie, je puis bien vous demander s'il ne vous est rien arrivé de considérable.

Mme DE VOLNEY.

Un procès m'a occupée depuis tout ce temps-là, et me rend très malheureuse.

Mme DE SAINT-ÉVRON.

C'est à mon sens un des plus grands malheurs qui puissent arriver, mais n'en espérez-vous pas voir bientôt la fin?

Mme DE VOLNEY.

Je fais mon possible pour le faire juger: je ne sais si j'y parviendrai.

Mme DE SAINT-ÉVRON.

Je voudrois y pouvoir contribuer, mais

voici le temps des vacances; venez vous reposer avec moi à ma maison de campagne.

Mme DE VOLNEY.

J'en serai ravie, et je reprendrai des forces pour solliciter.

SCÈNE II.

Mlle DE SAINT-ÉVRON.

Réjouissons-nous, madame, le séjour de la campagne y convie.

Mme DE VOLNEY.

Que vous êtes heureuse de n'avoir point de procès!

Mlle DE SAINT ÉVRON.

Je les crains fort, mais après tout il faudroit bien les prendre en patience.

Mme DE VOLNEY.

Il n'y a point de patience à l'épreuve d'un procès.

Mlle DE SAINT-ÉVRON.

On me vient avertir que voilà deux ou trois personnes qui viennent voir ma mère.

SCÈNE III.

Mme DE SAINT-ÉVRON.

Vous me surprenez, madame, mais je n'en suis que plus aise de l'honneur que vous me faites en venant ici et en y amenant une si bonne compagnie.

Mme MARIGNY.

Nous avons cru ne vous point déplaire, et, si je ne suis pas capable par moi-même de contribuer au plaisir, je vous amène de quoi réparer ce qui me manque.

Mme DE SAINT-ÉVRON.

J'ai ouï parler de Cécile, et qu'avec le mérite qu'elle a, elle possède encore celui d'une belle voix.

CÉCILE.

Je chante un peu, et je m'offre à le faire autant que vous voudrez.

Mme MARIGNY.

Mademoiselle d'Orlanges a fait un voyage qui lui a donné des connoissances très agréables.

Mlle D'ORLANGES.

J'avois besoin de ce secours pour pouvoir dire quelque chose.

Mme DE SAINT-ÉVRON.

Mais on m'a dit qu'Euphrasie a été élevée à Saint-Cyr, je serois ravie d'en entendre parler.

EUPHRASIE.

Vous n'avez, madame, qu'à ordonner.

Mme DE SAINT-ÉVRON.

Allons retrouver madame de Volney, afin qu'elle partage le plaisir que j'espère d'une telle compagnie.

SCÈNE IV.

Mme DE SAINT-ÉVRON.

Voilà bien du monde; Jeannette, que leur donneras-tu à souper?

JEANNETTE.

Je n'en sais rien, nous allons être tuées de travail. Ces bonnes dames ne sauroient-elles se tenir chez elles ?

Mme DE SAINT-ÉVRON.

Je voudrois qu'elles y fussent, mais il faut faire bonne mine : qu'y a-t-il ici ?

JEANNETTE.

Il faut tout mettre à la fois, et tuer toute votre basse-cour.

Mme DE SAINT-ÉVRON.

Mais cette viande-là sera bien dure ?

JEANNETTE.

Qu'ils en aillent chercher de tendre.

Mme DE SAINT-ÉVRON.

Prends courage et fais du mieux que tu pourras.

SCÈNE V.

Mme DE SAINT-ÉVRON.

Établissons-nous sur ce gazon, il vaut mieux que les meilleurs siéges.

Mme DE VOLNEY.

Il y en a d'admirables dans la terre qu'on me dispute.

Mme DE MARIGNY.

Je ne sais rien de plus délicieux que d'être le soir dans un jardin.

Mme DE SAINT-ÉVRON.

Ajoutez d'y entendre chanter.

CÉCILE.

C'est assez, madame, je vais vous obéir.

Mme DE VOLNEY.

On est bien heureux de n'avoir point d'autres affaires. (*Cécile chante.*)

Mme DE MARIGNY A Mlle D'ORLANGES.

Je ne crois pas, mademoiselle, que, dans votre voyage, vous ayez entendu une plus belle voix.

Mlle D'ORLANGES.

Elles sont assez rares en Espagne, et le roi n'en cherchera pas; il n'aime point la musique.

Mme DE VOLNEY.

A-t-il du goût pour les affaires ?

Mlle D'ORLANGES.

Oui, il s'y applique bien plus qu'on ne l'espéroit d'un prince de son âge : il aime fort la chasse.

Mlle DE SAINT-ÉVRON.

Je comprends bien ce goût-là, rien n'est si agréable que la chasse.

CÉCILE.

Je ne crois pas qu'Euphrasie connoisse ce plaisir-là.

Mme DE VOLNEY.

Ni qu'elle connoisse le malheur d'un procès.

EUPHRASIE.

Il est vrai que j'ignore l'un et l'autre.

Mme DE SAINT-ÉVRON.

Ce qu'on nous conte de l'éducation de Saint-Cyr, mademoiselle, nous paroît dans votre modestie.

EUPHRASIE.

Je voudrois bien, madame, avoir répondu aux soins des dames de Saint-Louis : car je puis vous assurer qu'ils sont encore plus grands qu'on n'a pu vous le dire.

Mme DE VOLNEY.

Mon procès me mettra en état d'y placer une de mes filles.

Mme DE SAINT-ÉVRON.

Mais comment, mademoiselle, peut-on avoir un grand soin de deux cents filles à la fois ?

EUPHRASIE.

Vous ne sauriez comprendre avec quelle facilité elles sont gouvernées.

Mme DE VOLNEY.

Ces dames-là n'auroient pas tant de loisir, si elles avoient un procès.

Il souvient toujours à Robin de ses flûtes.

PROVERBE XII.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE SAINT-MAUR.

On m'avertit de tous côtés que vous faites une dépense excessive en habits, en chevaux, en chiens, et en tout ce qui peut ruiner.

JULES.

J'avoue que je suis accoutumé à la dépense, et que j'aurois beaucoup de peine à me contraindre là-dessus.

M. DE SAINT-MAUR.

Il faut bien vous contraindre, ou vous serez exposé à devoir à tout le monde, et à voir saisir par vos créanciers tout ce qui est à vous.

JULES.

J'espérois que vous ne me laisseriez pas dans une pareille extrémité.

M. DE SAINT-MAUR.

Je ne saurois souffrir le désordre : il faut régler sa dépense sur ce qu'on a.

M. JULES.

Je ferai de mon mieux pour ne pas vous déplaire.

SCÈNE II.

M. DUBREUIL.

Il faut que M. de Saint-Maur ait des trésors cachés, car le bien qu'on lui connoît ne pourroit suffire à tout ce que nous lui voyons faire.

M. DE SINVAL.

Il est vrai que les autres ont pour l'ordinaire une passion qui les dérange un peu;

mais, pour lui; il donne à tout, et je ne sais ce qu'il aime le mieux, ou de la bonne chère, ou des meubles, ou des gens, ou de la chasse, en un mot de tout ce qui peut contribuer au plaisir.

M. DUBREUIL.

Son fils aîné marche sur ses traces, et se ruinera si on lui laisse de quoi se ruiner.

M. DE SINVAL.

Il n'y aura pas de presse à épouser cet homme-là.

SCÈNE III.

Mme DE SAINT-MAUR.

J'ai prié deux de mes amies de venir dîner avec vous. Je crois que vous en serez bien aise.

M. DE SAINT-MAUR.

Pas trop, tous ces repas-là ne laissent pas de coûter beaucoup.

Mme DE SAINT-MAUR.

Je n'aurois jamais cru que vous eussiez regardé à la dépense de si près : mais à l'avenir je ne vous aménerai plus personne.

M. DE SAINT-MAUR.

Vous me ferez plaisir. Vivez en solitude, ne cherchez point la société, vous n'en serez que plus heureuse.

SCENE IV

M. DE SAINT-MAUR.

Ah ! ma fille, j'ai à vous parler sur votre jeu : n'avez vous point de honte ? vous passez les jours et les nuits à jouer.

Mme DORFEUIL.

Je ne fais que ce que tout le monde fait : et il me semble que les femmes n'ont plus d'autres occupations.

M. DE SAINT-MAUR.

Votre mari est bien fou de le souffrir. Mais, pour moi, je ne le souffrirai pas, et je ne veux plus que vous jouïez.

Mme DORFEUIL.

Que voulez-vous que je fasse depuis le matin jusqu'au soir ?

M. DE SAINT-MAUR.

Que vous lisiez, que vous travailliez, que vous ayez soin de votre famille.

Mme DORFEUIL.

Ce n'est plus la mode, et vous parlez du temps passé.

M. DE SAINT-MAUR.

Vous êtes une impertinente ! je parlerai à votre mari, et nous vous enfermerons plutôt que de consentir à la vie que vous faites.

Mme DORFEUIL.

Je suis honnête femme !

M. DE SAINT-MAUR.

Eh ! n'y a-t-il qu'une sorte d'honnêteté ? Apprenez, ma fille, que l'honnêteté consiste à acquitter tous ses devoirs.

SCÈNE V.

JULES.

Vous me voyez de mauvaise humeur, ma sœur.

Mme DORFEUIL.

Je ne suis pas fort contente de mon côté.

JULES.

Mon père me désespère par de continuelles réprimandes sur ma dépense.

Mme DORFEUIL.

Il me persécute sur mon jeu. Voici ma mère, qui, je crois, ne souffre pas moins que nous.

SCÈNE VI.

JULES.

Nous nous plaignons, ma sœur et moi, de l'injustice de mon père, qui fait toutes les dépenses à la fois, et qui ne peut nous en souffrir aucune.

Mme DE SAINT-MAUR.

Il est votre maître et le mien. Vous ne devez pas l'appeler injuste; et, quoi qu'il fasse, ne manquez jamais à votre devoir.

JULES.

Le vôtre est bien sévère : car je crois que vous auriez bien autant de sujet que nous de vous plaindre de lui.

Mme DE SAINT-MAUR.

A quoi servent les plaintes? il n'en faut point faire, mais prendre tout sur soi sans espérer de persuader les autres.

Mme DORFEUIL.

Il est vieux, et veut se divertir : je suis

jeune, et il veut que je m'enferme avec ma famille.

Mme DE SAINT-MAUR.

Je ne conviens point qu'il ait des défauts : mais, quand cela seroit, ils ne vous dispensent pas du respect que vous lui devez.

JULES.

Il est difficile d'être aussi vertueuse que vous l'êtes, et je comprends plus aisément la colère de ma sœur que votre patience.

Mme DE SAINT-MAUR.

La colère fait faire mille fautes dont on se repent trop tard. On ne peut trop tôt s'accoutumer à la patience

SCÈNE VII.

M. DE SAINT-MAUR.

Je vous prie, madame, de nous préparer un grand repas pour demain. Je vous amènerai plus de quinze personnes dîner avec vous.

Mme DE SAINT-MAUR.

Je m'en vais faire mon possible pour

obéir à vos ordres, et j'espère que vous serez content.

Il n'aime point le bruit s'il ne le fait.

PROVERBE XIII.

SCENE PREMIÈRE.

Mlle DALINGRE.

Je t'avoue, ma pauvre Marie, que je suis prête à me désespérer.

MARIE.

Eh! qu'est-ce que vous avez? vous êtes demoiselle, vous êtes jeune, vous avez de quoi vous marier; que voudriez-vous davantage?

Mlle DALINGRE.

Je donnerois tout cela pour un peu de liberté!

MARIE.

Comment liberté? Est-ce que vous êtes en prison?

Mlle DALINGRE.

Je ne suis guère mieux.

MARIE.

Vous êtes comme les autres avec père et mère, que voulez-vous de plus?

Mlle DALINGRE.

Quoi! tu ne me trouves point malheureuse de ne me pas divertir, et d'être toujours avec ma famille?

MARIE.

Pourquoi ne vous divertissez-vous pas avec votre famille? ne logez-vous pas avec elle? ne voyez-vous pas la compagnie qu'elle voit? ne vivez-vous pas tous ensemble?

Mlle DALINGRE.

Oui, mais tout cela avec contrainte, avec dépendance, et je voudrois être maîtresse.

MARIE.

Où avez-vous donc été nourrie? je ne vous entends point avec votre dépendance. Qu'est-ce que cela veut dire? il me semble encore une fois que vous êtes comme les autres.

Mlle DALINGRE.

Je voudrois des plaisirs : j'ai passé dix

ans dans un couvent à garder une règle; j'avois espéré de la liberté ; je me trouve encore pis ici.

MARIE.

Vous ne gardez pas de règle. Mais, qu'appelez-vous liberté ?

Melle DALINGRE.

D'aller où je voudrois.

MARIE.

Si vous aviez affaire à moi, je vous ouvrirois la porte; où iriez-vous ? nous vous verrions bientôt revenir.

Melle DALINGRE.

Je ne le crois pas.

MARIE.

Mais qu'est-ce donc que vous croyez que les autres font? pour moi, je n'ai guère vu de personne plus heureuse que vous.

SCÈNE II.

Mme DALINGRE.

Ma fille, à quoi vous amusez-vous? allez dans la chambre de votre père, il se trouve mal; une affaire pressante m'oblige de sortir; ne le quittez pas.

Melle DALINGRE.

Me voilà bien pour la journée.

Mme DALINGRE.

Ne laissez entrer personne dans la chambre.

Melle DALINGRE.

Et que ferai-je tout le jour ?

Mme DALINGRE.

Portez un ouvrage et un livre, et soyez près de lui pour observer ce qui lui arrivera, et pour lui rendre les services dont il aura besoin.

Melle DALINGRE.

Que ne suis-je encore dans mon couvent !

SCÈNE III.

Mme DUMOUTIER.

Habillez-vous pour aller vers le soir chez madame Dalingre ; elle a une fille à peu près de votre âge.

Melle DUMOUTIER.

J'en ai ouï parler, j'ai grande envie de faire amitié avec elle.

Mme DUMOUTIER.

Il ne faut pas aller si vite en amitié, on se trompe souvent.

Melle DUMOUTIER.

On dit qu'elle est jeune et gaie, c'est ce que je cherche.

Mme DUMOUTIER.

C'est de quoi faire des sottises.

Melle DUMOUTIER.

Je suis lasse de ne voir que des gens plus vieux que moi.

Mme DUMOUTIER.

Voilà ce qui s'appelle une sottise, car je suis plus vieille que vous.

Melle DUMOUTIER.

Je l'ai dit sans y penser, je vous en demande pardon.

Mme DUMOUTIER.

Vous parlez auparavant de penser, et il faudroit faire le contraire; mais allez vous habiller plus proprement.

SCÈNE IV.

Melle DALINGRE.

Arrête-toi un moment pour causer avec moi.

MARIE.

Qui est auprès de Monsieur ?

Melle DALINGRE.

Personne; mais je me meurs d'ennui.

MARIE.

Si quelque accident alloit lui arriver ?

Melle DALINGRE.

Qu'est-ce qui lui arriveroit ?

MARIE.

Rien, peut être un transport au cerveau, peut-être une mort subite; mais, quand il ne lui arriveroit que le chagrin de voir que vous ne pouvez durer auprès de lui, et à vous d'avoir à mentir à madame, qui vous demandera si vous ne l'avez point quitté ?

Melle DALINGRE.

Ce n'est pas là un grand mensonge. N'est-il venu personne ici ? ma mère reviendra-t-elle bientôt ? est-ce que le jour se passera sans voir qui que ce soit ? encore si la chambre donnoit sur la rue !

MARIE.

Vous n'avez pas plus de raison qu'un enfant, je ferai mieux d'aller à mes affaires; voici madame Dalingre.

Melle DALINGRE.

Je m'en vais vite auprès de mon père.

SCÈNE V.

Mme DALINGRE.

Marie, qu'on laisse entrer madame Dumoutier, si elle vient ici, comme je l'espère; en attendant, je vais voir notre malade.

SCÈNE VI.

MARIE.

Vous allez être contente, j'entends frapper à la porte; c'est peut-être madame Dumoutier.

Melle DALINGRE.

Qui que ce soit, il n'importe, pourvu que ce soit compagnie.

MARIE.

Vous êtes taillée à être bien malheureuse.

SCENE VII.

Mme DALINGRE.

Je vous demande bien pardon, madame, de vous avoir fait attendre; j'étois avec M. Dalingre, qui est malade.

Mme DUMOUTIER.

Quelque impatience que j'aie de me retrouver avec vous, je ne voudrois pas vous incommoder.

Mme DALINGRE.

Passons dans cette ruelle, j'ai à vous parler d'une affaire : voilà deux demoiselles qui ne seront pas fâchées d'être ensemble.

SCÈNE VIII.

Melle DALINGRE.

Que je suis aise, mademoiselle, d'être avec vous et de pouvoir vous entretenir avec liberté !

Melle DUMOUTIER.

Je suis tout de même, il faut faire une grande amitié ensemble.

Melle DALINGRE.

Vous divertissez-vous bien ?

Melle DUMOUTIER.

Pas autant que je le voudrois.

Melle DALINGRE.

Vous avez là un joli damas!

Melle DUMOUTIER.

N'est-il pas vrai? j'aime tant le bleu!

Melle DALINGRE.

Et moi le vert; mais on ne veut pas m'en donner.

Melle DUMOUTIER.

Avez-vous été vous promener ?

Melle DALINGRE.

Nous n'allons guère qu'à l'église.

Melle DUMOUTIER.

Qu'y faites-vous ?

Melle DALINGRE.

Je m'y ennuie, je regarde tout le monde: il y avoit hier une fille, dont le rayon avoit plus de quatre doigts par dessus le mien.

Melle DUMOUTIER.

Et moi, j'en ai vu une qui n'avoit rien sur elle qui ne fût pretintaille.

Melle DALINGRE.

Aimez-vous cette mode-là ?

Melle DUMOUTIER.

Tout à fait, je sais si bon gré à celle qui a inventé les falbalas!

Melle DALINGRE.

Oh ! qu'ils sont jolis ! sont-ce les princesses de la cour qui donnent ces modes-là ?

Melle DUMOUTIER.

Je ne sais ; mais je voudrois bien le savoir : j'espère avoir cet été un habit citron et vert de mer.

Melle DALINGRE.

J'aime le bleu et le rouge ensemble.

Melle DUMOUTIER.

Savez-vous qu'on pretintaille les mouches?

Melle DALINGRE.

Ma mère ne veut pas que j'en mette.

Melle DUMOUTIER.

Les aimez-vous ?

Melle DALINGRE.

J'aime tout ce qui est du monde.

Melle DUMOUTIER.

Si je comprends bien, vous devez vous

être autant ennuyée que moi dans le couvent.

Melle DALINGRE.

C'est une étrange coutume d'enfermer ainsi les filles.

Melle DUMOUTIER.

Elles ne sont guère mieux avec les mères.

Melle DALINGRE.

Ah ! voici une dame qui a encore une jeune fille comme nous.

SCÈNE IX.

Mme DALINGRE.

Je vous suis bien obligée, madame, de l'honneur que vous me faites et d'y ajouter le plaisir de voir mademoiselle votre fille.

Mme DIVRY.

J'avois de l'impatience de vous la présenter.

Mme DALINGRE.

J'espère que nous la verrons quelquefois, et je crois que ces demoiselles seront bien aises de la voir entre elles.

Mme DIVRY.

Laissons-les faire connaissance.

Melle DIVRY.

Elles l'auront bientôt faite.

Mme DIVRY.

La mienne est froide et timide.

SCÈNE X.

Melle DALINGRE.

Nous voici deux amies qui sommes bien aises de vous voir.

Melle DIVRI.

Vous me faites l'une et l'autre beaucoup d'honneur.

Melle DUMOUTIER.

Il faut que nous fassions une grande amitié.

Melle DALINGRE.

Oh ! oui, nous nous réjouirons bien ensemble.

Melle DUMOUTIER.

Pourquoi êtes-vous vêtue si simplement?

Melle DIVRY.

C'est le goût de ma mère, et je m'y accommode sans peine.

Melle DALINGRE.

Vous n'aimeriez pas mieux avoir de belles robes?

Melle DIVRY.

Je les aimois fort quand j'étois enfant.

Melle DUMOUTIER.

Eh! vous ne les aimez plus?

Melle DIVRY.

Elles me sont plus indifférentes.

Melle DALINGRE.

Etes-vous heureuse?

Melle DIVRY.

Tout-à-fait.

Melle DUMOUTIER.

Que faites-vous du matin jusqu'au soir?

Melle DIVRY.

Je suis avec ma mère, ou avec mes sœurs et ma famille.

Melle DALINGRE.

Sortez-vous souvent?

Melle DIVRY.

Selon les besoins de nos affaires.

Melle DUMOUTIER.

Avec qui vous divertissez-vous?

Melle DIVRY.

Avec mes proches.

Melle DALINGRE.

Et à quoi ?

Melle DIVRY.

A travailler, à lire, à causer ensemble.

Melle DUMOUTIER.

Je mourrois d'ennui à votre place.

Melle DALINGRE.

Vous êtes trop sage pour nous.

Melle DUMOUTIER.

Pensez-vous tout de bon à ce que vous nous dites ?

Melle DIVRY.

Je crois, mesdemoiselles, que vous pensez tout de même, et que vous ne me faites toutes ces questions que pour me connaître.

Melle DALINGRE.

Nous ne vous trompons point, nous n'aspirons qu'à la liberté et au plaisir.

Melle DIVRY.

Si cela est, je ne vous conviens pas, je n'aspire qu'à faire mon devoir le plus exactement qu'il m'est possible.

Entre deux vertes une mûre.

PROVERBE XIV.

SCENE PREMIERE.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Vous viendrez demain avec moi à Paris?

Melle DENISE.

Oui, madame.

SCÈNE II.

Mme DE DURTAL.

On dit que la mode présentement est de prendre auprès de soi des demoiselles de Saint-Cyr.

Mme ARNOLD.

Madame de Saint-Laurent en a déjà une. J'en ai pris deux pour être avec mes filles, et j'en ai encore une que je connais que je vous donnerai si vous le voulez.

Mme DURTAL.

Il faut bien faire comme les autres. Envoyez-la-moi, je vous prie.

SCÈNE III.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Faites venir mademoiselle Denise. Je m'en vais partir pour Paris.

HENRIETTE.

Elle est encore au lit.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Cela n'est pas possible. Faites-la venir en quelque état qu'elle soit.

HENRIETTE.

La voici un peu négligée pour aller avec vous.

SCÈNE IV.

Mme DE SAINT-LAURENT.

D'où vient que vous n'êtes pas habillée?

Melle DENISE.

Je ne savois pas qu'il fallût l'être.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Comment, ne vous dis-je pas hier que vous viendriez avec moi ?

Melle DENISE.

Oui, madame, mais je ne savois pas à quelle heure vous partiriez.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Ne vous en êtes-vous point informée ?

Melle DENISE.

Vous ne m'aviez pas dit de m'en informer.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Me voilà donc réduite à aller seule.

SCÈNE V.

Mme ARNOLD.

Suivez, je vous prie, mes filles à la promenade et ne les quittez pas.

Melle VALTER.

Je n'y manquerai pas.

Mme ARNOLD.

Vous, ayez soin de tous mes papiers pour m'en rendre compte.

Melle MORIN.

Oui, madame.

Mme ARNOLD.

Je ne prétends pas que vous me serviez comme une femme de chambre, mais que vous soyez appliquée à me soulager, étant accablée d'affaires.

Melle MORIN.

Je serai trop heureuse de vous être bonne à quelque chose.

SCÈNE VI.

Mme ARNOLD.

Vous voilà déjà revenue de la promenade ! Où sont mes filles?

Melle VALTER.

Je n'en sais rien.

Mme ARNOLD.

Ne vous avois-je pas dit de les suivre?

Melle VALTER.

Oui, au jardin; mais je les ai quittées dès qu'elles ont été rentrées dans la maison.

Mme ARNOLD.

Allez les chercher au plus vite.

Melle VALTER.

Je m'en y vais.

SCÈNE VII.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Avez-vous arrêté les parties de ce marchand comme je vous l'avois dit?

Melle DENISE.

Oui, madame.

Mme DE SAINT-LAURENT.

A quoi se montent-elles?

Melle DENISE.

A 2,347 livres.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Vous ne lui avez donc rien rabattu?

Melle DENISE.

Non.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Combien me vend-il les damas? On dit qu'ils sont diminués de prix.

Melle DENISE.

Je n'en sais rien.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Et les étoffes?

Melle DENISE.

Je n'ai regardé que le total des parties.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Appelez vous cela les arrêter? Je n'ai pas besoin de secours pour voir la somme qu'il met; mais vous deviez tâcher de rabattre quelque chose.

Melle DENISE.

Je n'y ai pas pensé.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Avez-vous vérifié avec mes femmes si j'ai le reçu de tout ce qu'il a écrit, car, si cela est, il doit être encore dans mes habits.

Melle DENISE.

Non.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Mais, mademoiselle, qu'avez-vous cru avoir à faire par la commission que je vous ai donnée?

Melle DENISE.

Rien, que de vous dire le total.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Je veux croire que cet homme est fidèle, mais la charité n'empêche point les précautions raisonnables; il peut s'être trompé, et je paie peut-être plus que je ne dois.

Mlle DENISE.

Cela s'est fourni avant que je ne fusse ici.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Et il ne vous importe, pourvu que vous ne soyez pas grondée.

Mlle DENISE.

Il n'y a point de ma faute.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Presse-t-il pour être payé? Croyez-vous qu'il ait besoin d'argent?

Mlle DENISE.

Je n'en sais rien.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Voilà un bon exercice de patience, et qui me coûte plus que de faire mes affaires moi-même.

SCÈNE VIII.

Mme ARNOLD.

Tous mes papiers sont-ils en bon ordre?

Mlle MORIN.

Personne ne les a touchés depuis que vous me les avez confiés.

Mme ARNOLD.

Les avez-vous arrangés, liés, étiquetés?

Melle MORIN.

Non, madame.

Mme ARNOLD.

C'est-à-dire que tout cela n'est pas fini. Par où commencez-vous ?

Melle MORIN.

Je n'y ai pas touché.

Mme ARNOLD.

Est-ce là le soin que vous m'aviez promis d'en prendre ?

Melle MORIN.

Il n'y en a pas un de perdu ; je les ai bien serrés.

Mme ARNOLD.

Mais, mademoiselle, je n'avois qu'à les mettre sous la clé sans vous en charger. J'ai cru que vous alliez démêler la confusion où ils sont, avec tant d'ordre que, si je vous demandois un papier, vous n'eussiez qu'à le prendre sans avoir à le chercher.

Mlle MORIN.

Je le ferai. (*Elle sort.*)

Mme ARNOLD.

Fermez la porte, mademoiselle ; elles sont faites pour cela !

Mlle MORIN.

Je la croyais fermée.

Mme ARNOLD.

Y aviez-vous regardé ?

Mlle MORIN.

Non.

SCÈNE IX.

Mme DE DURTAL.

Je doute que la mode des demoiselles de Saint-Cyr dure long-temps. J'en ai une qui me fera perdre l'esprit.

Mme DU CHATELET.

Comment ! on dit qu'elles sont si sages, si bien instruites et si raisonnables !

Mme DE DURTAL.

Je le veux croire : mais on ne peut pas se confier à elles. Jugez-en par ce que je vais vous dire :

J'allai l'autre jour à Notre-Dame pour entendre la messe ; j'avois cette demoiselle, elle se met derrière moi, car je lui avois recommandé de ne s'en pas éloigner La messe finie, je m'en allai, et, quand je.

fus arrivée, je demandai cette fille pour venir travailler dans ma chambre; on ne la trouve point, nous voilà bien effrayées; je demande si elle n'est point rentrée avec moi, on m'assure que non. Je renvoie à Notre-Dame, on la trouve à la porte, le peuple assemblé autour d'elle, qui lui demandoit son nom, et la rue de la personne chez laquelle elle demeuroit.

Elle savoit mon nom, mais elle ignoroit la rue, le quartier, s'il étoit près, s'il étoit loin; si la porte étoit cochère ou non, si la maison étoit grande ou petite; enfin on n'auroit pu rien comprendre de ce qu'elle vouloit : on me la ramène, je la gronde de cette aventure qui pourroit perdre sa réputation. Elle me répond qu'elle ne m'a pas vue sortir, parce qu'elle regardoit les tableaux qui sont dans l'église.

Mme DU CHATELET.

Voilà qui est d'un enfant de sept ans.

Mme DE DURTAL.

Il y en a bien d'autres. Je lui dis un jour de venir dès le matin écrire, sous moi, un grand nombre de lettres. Je l'at-

tendis long-temps, je la demandai, on me dit qu'elle dormoit; je l'envoyai éveiller, elle vint. D'où vient, lui dis-je, que vous n'êtes pas venue? on ne m'a pas éveillée, répondit-elle; en aviez-vous chargé quelqu'un? non madame, dit-elle fort froidement, je ne savois pas à quelle heure il falloit vous aller trouver. Est-il possible, lui dis-je, que, depuis que vous êtes ici, vous ne sachiez pas l'heure de mon réveil?

Mme DU CHATELET.

Est-ce qu'elle n'a pas d'esprit?

Mme DE DURTAL.

Elle en a, elle fait mille choses, elle est sage, bien instruite, mais incapable et ne s'avisant de rien; la voici.

SCÈNE X.

Mme DE DURTAL.

Vous ne me rapportez point mon manchon.

Mlle ADÉLAÏDE.

Il n'étoit pas sur la table où vous croyez l'avoir laissé.

Mme DE DURTAL.

N'avez-vous pas regardé sur les autres?

Mlle ADÉLAÏDE.

Non.

Mme DE DURTAL.

Quoi, vos yeux sont assez fixes pour ne voir qu'une table dans une chambre, quand il y en a plusieurs!

Mlle ADÉLAÏDE.

Je ne les ai pas vues.

Mme DE DURTAL.

Eh bien, madame, vous ai-je exagéré?

Mme DU CHATELET.

Cela est surprenant : mais le temps la formera.

Mme DE DURTAL.

Il en coûtera quelque chose à ceux qui la voudront former, et à elle bien des confusions.

Il ne voit pas plus loin que son nez.

PROVERBE XV.

SCENE PREMIÈRE.

M. DE BELLEGARDE.

Vous voilà grands, mes enfants, il est temps de prendre un parti et de voir ce que vous voulez faire.

AUGUSTE.

Si vous me donnez la liberté de dire mon sentiment, je veux aller à la guerre.

ALFRED.

J'ai la même intention.

M. DE BELLEGARDE.

Ce sentiment est digne de votre naissance : mais je n'ai pas assez de bien pour fournir à tout ce qu'il faudra pour deux.

AUGUSTE.

Je me contenterai de tout, et, si je n'ai que deux chevaux, je tâcherai de m'en passer.

ALFRED.

Il est impossible de se passer d'un assez grand équipage.

M. DE BELLEGARDE.

Surtout quand on est de votre humeur. Car vous voudrez, sans doute, être bel esprit à l'armée comme ici, et porter une bibliothèque.

ALFRED.

Il y a tant d'heures vides à la guerre qu'en effet je serai bien aise de lire.

M. DE BELLEGARDE.

Faites chacun un mémoire de ce que vous voudriez, et je verrai ce que je pourrai faire.

AUGUSTE.

Le mien sera bientôt fait.

ALFRED.

Il sera difficile que nous n'oubliions bien des choses.

SCÈNE II.

LA FLEUR.

Sais-tu la nouvelle? nos maîtres vont à la guerre.

FRANÇOIS.

Et quand ?

LA FLEUR.

Il faut du temps pour s'y préparer.

FRANÇOIS.

Je suis tout prêt, moi, et je partirois sur l'heure.

LA FLEUR.

Tu es un habile homme, et de quoi vivras-tu ?

FRANÇOIS.

De ce que je vis ici à peu près.

LA FLEUR.

Qui te le donnera ?

FRANÇOIS.

Celui qui me le donne ici.

LA FLEUR.

Oui, on mettra partout un pot à feu et on sonnera une cloche pour t'appeler au dîner.

FRANÇOIS.

Tout cela ne m'embarrasse point : je n'ai pas tant d'esprit que vous ; si je n'ai pas de potage, je mangerai autre chose.

LA FLEUR.

Comment porteras-tu tes hardes ?

FRANÇOIS.

Je n'ai point de hardes.

LA FLEUR.

Est-ce que tu ne changeras point de chemise ?

FRANÇOIS.

J'en achèterai une à la première ville ; ainsi je n'aurai pas la peine de la porter si loin.

LA FLEUR.

Et la robe de chambre ?

FRANÇOIS.

Est-ce que des gens comme nous ont des robes de chambre ? Il y a trente ans que les gentilshommes de vingt mille livres de rentes n'en avoient point.

LA FLEUR.

Ils étoient bien sots de ne pas prendre leur commodité.

FRANÇOIS.

Je ne sais ce que c'est que commodité ; mais rien ne m'incommode.

SCÈNE III.

M. DE BELLEGARDE.

Sont-ce vos mémoires ?

AUGUSTE.

Oui, monsieur, voilà le mien.

M. DE BELLEGARDE (lit).

Deux chevaux pour moi, un pour mon valet, mon linge ordinaire, dix louis pour joindre le régiment; après quoi je vivrai de ce que le roi me donne.

Votre mémoire est succinct, voyons le vôtre.

ALFRED.

Je n'ai mis que ce qui est absolument nécessaire.

M. DE BELLEGARDE (lit).

Six chevaux pour ma personne, quatre pour mes valets, deux pour porter ma tente et mes coffres, deux pour ce qu'il faut pour ma cuisine, un pour l'office. Il faut de la vaisselle d'argent, de la batterie de cuisine, du linge de table, le linge de ma personne, quatre ou cinq habits, quelques confitures, quelques drogues en

cas de maladie; de la bougie pour moi, de la chandelle pour mes gens, on n'en trouve pas partout de belle; du sucre pour six mois; du lard à larder, il est souvent mauvais; de bonne huile, car on ne peut s'en passer; des olives, des anchois, des truffes, etc.

ALFRED.

J'oublie une infinité de choses, car on ne peut penser à tout.

M. DE BELLEGARDE.

Il est dommage que vous n'ayez eu plus de temps; je vais voir ce que je pourrai faire.

SCÈNE IV.

AUGUSTE.

Quand voulez-vous que je parte? je brûle de servir mon roi et de faire mon métier.

M. DE BELLEGALDE.

Ne voulez-vous point attendre votre frère? il faut du temps pour rassembler ce qu'il demande.

AUGUSTE.

Je ferai ce que vous voudrez, quoi qu'il m'en coûte.

M. DE BELLEGARDE.

Mais n'aurez-vous point de peine à voir un tel équipage à votre cadet, pendant que vous n'aurez presque rien?

AUGUSTE.

Je suis incapable d'envie, ni de trouver à redire à ce que vous ferez; je me trouve bien plus heureux que lui de ne point avoir tant de besoins.

M. DE BELLEGARDE.

Si je suivois mon inclination, vous ne seriez pas le plus maltraité; il faut que ceux qui gouvernent ménagent la foiblesse des uns, pendant qu'ils sont charmés du courage des autres.

AUGUSTE.

Agissez entre nous avec une entière liberté, je vous en conjure; je suis plus satisfait de ne vous être point à charge, qu'il ne le sera d'avoir tout ce qu'il demande.

SCÈNE V.

Melle FLORE.

Vous êtes triste et j'en comprends la raison.

Mme DE BELLEGARDE.

Il est vrai, je ne puis voir partir mes enfants pour un métier si dangereux sans en sentir de la douleur.

Melle FLÔRE.

On ne peut vous blâmer, mais il faut s'armer de courage et d'espérance qu'ils seront heureux; je suis assurée que vous ne les voudriez pas dans une autre profession.

Mme DE BELLEGARDE.

Je l'avoue: étant née demoiselle, je me sens portée aux inclinations de la noblesse, et, si je pouvois être assurée qu'ils seront heureux, je serois ravie de les voir dans le chemin de la réputation et de la fortune.

M. DE BELLEGARDE.

Voici déjà des nouvelles de vos enfants, madame; M. de Saint-Ciprien, en revenant, les a rencontrés, il m'assure qu'ils se portent bien.

M. DE SAINT-CIPRIEN.

Je les ai laissés en bonne santé à leur seconde journée.

Mme DE BELLEGARDE.

Oserois-je vous demander comment ils commencent leur voyage ?

M. DE SAINT-CIPRIEN.

Cela mérite de vous être conté en détail, et je m'en suis instruit avec plaisir.

Mme DE BELLEGARDE.

Vous ne doutez pas que nous ne soyons bien aises de l'entendre.

M. DE SAINT-CIPRIEN.

Vos enfants partirent ensemble, résolus d'aller coucher au même lieu; le cadet envoya un de ses gens retenir la meilleure chambre de l'hôtellerie, l'aîné ne s'en soucioit point; ils arrivèrent. Le cadet va se débotter et se reposer. Lafleur entre dans la chambre et n'y trouve pas la moitié de ce qu'il auroit voulu pour souper. L'aîné entre dans une chambae basse pour se chauffer, il apprend que c'est celle de l'hôte, et qu'il est malade; il s'approche de son lit, il le console, il lui rend service et ne l'abandonne pas. François trouve l'hôtesse bien embarrassée d'un enfant, il le prend dans ses bras, le fait jouer, manger, et l'endort après l'avoir bien bercé.

Il va ensuite à l'écurie voir si les chevaux sont bien, et se couche sur un peu de paille, ayant appris que son maître ne veut point quitter son malade, et qu'il a mangé un morceau au chevet de son lit.

Il faut compter, le lendemain : l'hôte et l'hôtesse ne veulent rien prendre d'un homme qui leur a été utile. Cependant Lafleur est aux prises avec eux, ne voulant pas payer la bonne chère que votre cadet a faite: c'est un vacarme dans toute l'hôtellerie qui rassemble tout le quartier : vos enfants sortent et entendent des injures et des louanges. Ils arrivent à la seconde journée, et apprennent que le pont qui devoit leur faire passer la Seine, est rompu, et qu'il n'y a pas encore de bac établi ni même le moindre bateau. Votre aîné a bientôt pris son parti, il passe la rivière à la nage avec son cheval, François fait de même, ils continuent leur voyage, et je crois qu'Alfred reviendra sur ses pas, car je l'ai trouvé bien embarrassé.

M. DE BELLEGARDE.

C'est un grand mérite qu'une bonne volonté.

A bonne volonté point de chandelle.

PROVERBE XVI.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme D'ARMAGNAC.

Quelque joie que j'aie de vous voir chez moi, madame, je suis fâchée du désordre où vous voyez ma maison.

Mme DURAND.

Elle est si belle et si grande qu'il y a plusieurs endroits à habiter pendant qu'on travaille aux autres.

Mme D'ARMAGNAC.

Vous trouvez cette maison grande! je n'y trouve pas la moitié de ce qu'il me faudroit.

Mme DURAND.

Il faut que vous ayez une quantité prodigieuse de gens pour la remplir !

Mme D'ARMAGNAC.

Je ne songe pas à la remplir, mais à jouir de plusieurs appartements pour moi, et d'en avoir pour toutes les saisons.

Mme DURAND.

Un appartement commode ne vous suffit pas ?

Mme D'ARMAGNAC.

Et à qui, madame, pourroit-il suffire ? Moi ! je logerais l'été dans un appartement chaud, et l'hiver dans un appartement froid ! Qui peut soutenir une telle misère ?

Mme DURAND.

Il ne faut pas disputer des goûts, mais le mien ne seroit pas si insatiable que le vôtre.

Mme D'ARMAGNAC.

Je vais vous conduire où vous devez loger.

Mme DURAND.

Ne me traitez pas avec cette cérémonie, je vous en conjure.

Mme D'ARMAGNAC.

Puisque vous ne le voulez pas absolument, je vous laisse avec madame Villeneuve qui saura vous mener par tout.

SCÈNE II.

Mme VILLENEUVE.

Vous êtes apparemment, madame, du voisinage et des amies de cette maison?

Mme DURAND.

Oui, madame, j'en ai une petite à une lieue d'ici.

Mme VILLENEUVE.

Je ne crois pas que madame d'Armagnac vous y rende une visite, car il me paroît qu'elle veut toujours être dans un palais.

Mme DURAND.

Il est vrai qu'elle est bien étonnée que je puisse vivre dans une petite terre et dans un logement où il n'y a que le nécessaire.

Mme VILLENEUVE.

En effet, madame, n'y souffrez-vous pas un peu, et surtout quand vous sortez de ce lieu-ci?

Mme DURAND.

Je sais accommoder mon goût à mon état; je ne changerois pas ma condition pour celle de madame d'Armagnac; mais la voici toute échauffée.

SCÈNE III.

Mme D'ARMAGNAC.

Avec plus de cinquante domestiques que j'ai, je ne suis pas assurée de vous donner un bon souper, et je crois que mes gens ont pris à tâche de me désespérer aujourd'hui.

Mme DURAND.

Ne vous fâchez pas, madame, nous ne sommes pas accoutumées à la magnificence comme vous; et il y en aura trop pour nous.

Mme D'ARMAGNAC.

Je suis contrariée; partout on a pêché sans rien prendre pour ce soir; on revient de la chasse sans une pièce de gibier. Adieu.

SCÈNE IV.

Mme DURAND.

Voilà une étrange inquiétude!

Mme DE VILLENEUVE.

Vous ne vous en donnez peut-être pas tant dans votre petite maison.

Mme DURAND.

Il est vrai, madame. Je suis fort tranquille. Rien ne me manque de tout ce que je puis désirer.

Mme DE VILLENEUVE.

C'est peut-être votre modération qui vous rend heureuse; car il n'est pas possible que vous n'ayez en petit les peines que madame d'Armagnac ressent en grand.

Mme DURAND.

Je voudrais mériter les louanges que vous me donnez, mais je vous assure que j'ai très peu de chose à souffrir.

Mme DE VILLENEUVE.

Quand on se fait un malheur de ne pas avoir de tout en abondance, peu de personnes sont heureuses.

Mme DURAND.

Mon abondance est proportionnée à mes besoins; j'ai peu de domestiques, mais ils me servent parfaitement. J'ai peu d'enfants, et ils ne me donnent que du plaisir.

Mme DE VILLENEUVE.

Mais, quand sur ce peu de bien il vous arrive une grêle, un incendie, le vol d'un valet, n'en êtes-vous point fâchée?

Mme DURAND.

Il ne m'est jamais rien arrivé de tout ce que vous venez de me dire.

Mme DE VILLENEUVE.

Quoi! vos terres rapportent également tous les ans?

Mme DURAND.

A peu près. Si une chose manque, une autre vient en quantité, et l'une remplace l'autre.

Mme DE VILLENEUVE.

Ne sentez-vous pas la peine des maladies?

Mme DURAND.

Je suis fort saine; mes enfants sont vi-

goureux, et je n'ai jamais vu mon mari incommodé.

SCÈNE V.

Mme CLERMONT.

Sauvez-vous, mesdames, le feu est ici. Le vent qui vient de ce côté-là ne laisse pas lieu d'espérer qu'on puisse l'éteindre.

Mme DE VILLENEUVE.

Où est la pauvre madame d'Armagnac ?

Mme CLERMONT.

Elle se désespère.

Mme DURAND.

D'où vient que mon fils est ici ?

M. DURAND FILS.

Je vous cherche, ma mère, pour vous dire que le feu prit hier chez vous.

Mme DURAND.

Eh bien ?

M. DURAND FILS.

Il fut éteint en un moment par l'affection de vos gens, et le vent qu'il avoit fait tout le jour cessa comme par un miracle.

Mme DURAND *à madame de Villeneuve.*

Vous voyez, madame, que je vous ai dit vrai, et que les accidents ne sont pas pour moi.

A brebis tondue Dieu ménage le vent.

PROVERBE XVII.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLINE.

Suzon, Marie, venez vite m'habiller. Je dois aller au bal à sept heures.

MARIE.

C'est s'y prendre de bonne heure, mais nous n'y gagnons rien, car vous n'en reviendrez pas plus tôt.

CÉLINE.

Il me paraît encore trop court, et je passerois ma vie à me divertir.

Mme DUBOIS.

C'est pour cela que vous êtes au monde.

CÉLINE.

Dépêchons, car j'entends madame de Saint-Fargeot qui me vient prendre.

SCÈNE II.

Mme DUBOIS.

Voilà une étrange fureur pour le plaisir!

MARIE.

Comment ne l'avez-vous pas rendue plus raisonnable ?

Mme DUBOIS.

J'ai fait de mon mieux, mais on ne peut tourner à bien une personne qui aime mieux se divertir que de travailler à établir sa réputation.

MARIE.

La voici. Par quel bonheur revient-elle sitôt ?

SCÈNE III.

CÉLINE.

Je suis au désespoir, il n'y a point eu de bal.

MARIE.

Voici des visites qui vous en consoleront.

SCÈNE IV.

CÉLINE.

Par quelle aventure ai-je l'honneur de vous voir, madame, à une heure aussi indue pour vous ?

Mme D'ARLINCOUR.

L'amitié sincère que j'avois pour madame votre mère me feroit faire quelque chose de plus difficile pour venir vous représenter que vous vous perdez, par la liaison que vous avez avec madame de Saint-Fargeot.

CÉLINE.

Pourquoi me perdrois-je, ne faisant point de mal et ne voulant que me réjouir ?

Mme D'ARLINCOUR.

C'est ce dessein de se réjouir qui perd les personnes de notre sexe, et, quand une femme ne s'accommode pas des amuse-

ments qu'elle trouve chez elle, sa réputation est bientôt perdue.

CÉLINE.

Voici madame de Saint-Fargeot qui me contraint de vous quitter.

SCÈNE V.

Mme DE SAINT-FARGEOT.

Je viens pour vous consoler de ce que nous n'avons pas été au bal ce soir.

CÉLINE.

Vous me faites plaisir, car je suis bien affligée.

Mme DE SAINT-FARGEOT.

Il ne tiendra qu'à vous que M. le comte de Vaulx ne vous en donne un, et dès demain si vous le voulez.

CÉLINE.

Je veux me divertir, mais je ne veux point faire de mal, et il y en auroit peut-être à recevoir ce bal.

Mme DE SAINT-FARGEOT.

Quoi! vous me refusez?

CÉLINE.

Oui, je crains qu'on ne trouve à redire à ce que je fais.

Mme DE SAINT-FARGEOT.

Vous êtes de mauvaise humeur, mais j'espère qu'elle ne durera pas. Adieu.

SCÈNE VI.

CÉLINE.

Que je m'ennuie! je ne peux demeurer seule. Je vais chez madame de Saint-Fargeot.

Mme DUBOIS.

Vous ne devriez point y aller, et vous vous repentirez à loisir de n'avoir pas voulu croire vos véritables amis.

CÉLINE.

Si je voyois ceux que vous appelez mes amis, je passerois une triste vie.

Mme DUBOIS.

Ne trouvez-vous de joie que dans le grand monde? Les plaisirs innocents n'ont pas de suites fâcheuses.

CÉLINE.

Eh! quelles suites auront ceux que je prends ?

Mme DUBOIS.

La perte de votre réputation, le mépris des honnêtes gens et de ceux même qui vous flattent présentement, une vieillesse honteuse.

CÉLINE.

Où trouvez-vous des vieilles honorées ?

Mme DUBOIS.

Il est facile de vous donner des exemples de l'un ou de l'autre.

CÉLINE.

Vous me ferez plaisir.

Mme DUBOIS.

Peut-on voir une plus heureuse femme que madame d'Arlincour ? elle s'est renfermée dans sa jeunesse pour conserver sa réputation, qui est notre trésor. Elle en a joui de bonne heure. Son mari lui confioit toutes choses; elle étoit maîtresse absolue chez elle. Il suffisoit qu'elle fût en un lieu pour que tout ce qui se passoit fût approuvé. On lui confioit toutes les jeunes personnes; cette estime dura

toujours. On peut dire que son mari et ses enfants l'honorent et la respectent, parce qu'ils savent quelle a été sa conduite.

CÉLINE.

Et l'autre ?

Mme DUBOIS.

C'est madame Legrand; elle a négligé sa réputation étant jeune, aussi l'a-t-elle perdue. Son mari en a souffert, et il l'a fait souffrir à son tour. Elle n'ose dire un mot chez elle de peur d'essuyer des reproches. Le soin de sa maison ne lui est pas confié; ses enfants la méprisent, parce qu'ils ont ouï parler de ses folies; elle baisse les yeux dès qu'on parle de vertu et de conduite; ses filles cherchent des femmes d'honneur pour les mener à la campagne, et elle demeure confuse et humiliée, se repentant, mais trop tard, par rapport au monde.

CÉLINE.

Voilà un triste portrait; mais je suis sûre de moi et n'irai pas plus loin que je ne voudrai.

SCÈNE VII.

Mme DE SAINT-FARGEOT.

Je viens vous chercher et vous proposer une collation à un quart de lieue d'ici, dans un beau jardin, avec une musique. Si vous voulez me croire, vous ne manquerez pas de plaisir.

CÉLINE.

Allons, jouissons du présent, l'avenir ira comme il pourra.

Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise.

PROVERBE XVIII.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE SAINT-ERNEST.

J'ai envie de me marier ; mais je vou-

drois faire un bon choix, et pouvoir être heureux avec celle que j'épouserois.

M. DUVAL.

On trouve assez de filles à marier; mais vous êtes peut-être difficile.

M. DE SAINT-ERNEST.

Non! mais je voudrois seulement de la sagesse et de la douceur.

M. DUVAL.

Ne vous souciez-vous pas de la richesse?

M. DE SAINT-ERNEST.

Je voudrois trouver tout ensemble, s'il étoit possible, mais je sais qu'il ne faut pas l'espérer.

M. DUVAL.

Laissez-moi faire, je vais chercher sans faire de bruit.

M. DE SAINT-ERNEST.

Vous serez cause de mon bonheur.

SCÈNE II.

Mme D'ALENÇON.

Est-il vrai, madame, que vous mariiez mademoiselle votre fille?

Mme DE LUÇAY.

Non, madame, ma fille me restera sur les bras, n'ayant pas de bien.

Mme D'ALENÇON.

La mienne m'est demandée par plusieurs personnes, mais nulle proposition ne se conclut : et voilà trois ou quatre affaires rompues, les unes après les autres, sans que j'en comprenne la raison.

Mme DE LUÇAY.

Je voudrois être aussi assurée de l'établissement de la mienne que je le suis de la vôtre.

Mme D'ALENÇON.

Mais, comment voulez-vous la marier en la cachant toujours ?

Mme DE LUÇAY.

Je suis ravie de son goût pour la retraite, et j'aurois bien de la peine à la montrer, car elle craint le monde et aime la solitude.

Mme D'ALENÇON.

Je garde une conduite bien différente, je mène ma fille partout afin que quelqu'un me la demande.

Mme DE LUÇAY.

Ma fille va à l'église dès le matin pour n'y voir personne de connoissance; elle revient lire et travailler, soulager son père et moi des soins de notre domestique; elle nous console dans nos peines, et il faut que nous l'aimions autant que nous le faisons pour désirer de la voir établie, car ce sera pour nous une dure séparation.

Mme D'ALENÇON.

Vous me surprenez, en me disant qu'elle est gaie en faisant la vie qu'elle fait; mais il est tard, il faut que je vous quitte.

SCÈNE III.

M. DUVAL.

J'ai deux filles à vous proposer, mais très différentes l'une de l'autre. La première est mademoiselle d'Alençon, elle est belle et riche, propre au monde, elle l'aime et s'en fait aimer, et vous attirera bonne et grande compagnie. La seconde est mademoiselle de Luçay : elle n'est pas

belle, elle n'est pas riche, elle passe sa vie à servir son père et sa mère. Elle ne fait aucune dépense, elle se cache le plus qu'elle peut; elle est douce, gaie, modeste, adorée de ses domestiques, qui en disent des merveilles. J'en ai gagné un qui m'a fait le portrait que je vous fais. Je me suis informé d'elle dans le quartier où elle demeure; et, quelque soin qu'elle prenne à se cacher, j'ai vu que sa réputation se répand, et qu'on parle d'elle très avantageusement.

M. DE SAINT-ERNEST.

Je ne puis résister, mon cher ami, à aller demander mademoiselle de Luçay à monsieur son père. Je serai trop heureux s'il veut me donner mademoiselle sa fille.

Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.

PROVERBE XIX.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE SAINT-CYR.

Puis-je vous demander, sans être indiscrète, si quelque chose vous afflige ?

Mme DORBAC.

Ma patience est à bout sur l'éducation de ma fille.

Mme DE SAINT-CYR.

N'est-ce point que vous la voulez trop parfaite ?

Mme DORBAC.

Non, mais je ne puis venir à bout des moindres choses; et, m'en occupant depuis le matin jusqu'au soir, je ne puis lui apprendre ce que tous les enfants savent.

Mme DE SAINT-CYR.

Je suis plus heureuse dans mes enfants;

j'en ai beaucoup, et pas un ne m'embarrasse.

Mme DORBAC.

Donnez-moi vos conseils, je vous en conjure.

Mme DE SAINT-CYR.

Je ne sais rien là-dessus de particulier: je tâche de leur faire entendre raison, je mêle la douceur à la fermeté, et j'attends avec patience que Dieu bénisse ce que je fais.

Mme DORBAC.

Je n'ai point encore essayé de la douceur.

Mme DE SAINT-CYR.

C'est pourtant par où il faut commencer.

Mme DORBAC.

Je veux vous croire, et je vous dirai comment je m'en serai trouvée.

SCÈNE II.

JUSTINE.

Nos maîtresses sont ensemble et nous donnent le temps de nous voir.

THÉRÈSE.

Je ne sais comment elles se cherchent, car je n'ai jamais vu deux personnes si différentes.

JUSTINE.

La mienne est la douceur même, et d'une égalité d'humeur qui est surprenante.

THÉRÈSE.

La mienne n'est ni rude ni méchante, mais tout l'embarrasse ; le soin de sa fille l'inquiète, elle ne sait ni s'en faire aimer ni s'en faire craindre.

JUSTINE.

Est-ce qu'elle est mal née ?

THÉRÈSE.

Non, elle est bonne enfant avec nous autres.

JUSTINE.

Votre maîtresse n'a-t-elle que cette fille-là ?

THÉRÈSE.

Elle en a perdu une qui lui donnoit autant de peine, et dont elle nous conte tous les jours des merveilles.

JUSTINE.

D'ailleurs, est-elle aisée à servir?

THÉRÈSE.

On ne fait jamais à sa mode, elle change souvent de domestiques, et je ne crois pas qu'elle en trouve jamais à son gré.

JUSTINE.

Voilà ces dames qui reviennent; adieu, je te prie que ce ne soit pas pour longtemps.

SCÈNE III.

Mme DORBAC.

J'ai essayé de la douceur avec ma fille, comme vous me l'aviez conseillé, mais elle fait plus mal que jamais.

Mme DE SAINT-CYR.

J'ai envie de vous la demander, pour voir de près ce que c'est que son humeur.

Mme DORBAC.

Vous me ferez un extrême plaisir, mais je crains qu'elle ne vous incommode.

Mme DE SAINT-CYR.

A parler franchement, je n'ai pas de

logement de reste ; prenez pendant ce temps-là un de mes enfants.

Mme DORBAC.

J'en serai ravie ! garçon, fille, donnez-moi ce que vous voudrez.

Mme DE SAINT-CYR.

Voilà ce qui est fait. Un garçon c'est moins embarrassant, je vais vous l'envoyer, et emmener mademoiselle votre fille.

SCÈNE IV.

Mme DORBAC.

Je prends pour quelque temps auprès de moi le fils de madame de Saint-Cyr : ayez-en soin, servez-le, et me rendez compte de tout ce qu'il fera.

Mme MORIN.

Je n'y manquerai pas, madame.

Mme DORBAC.

Il ne vous donnera pas grande peine, on dit que ces enfants-là sont très-bien nés.

Mme MORIN.

On le dit, et que madame leur mère est une habile femme.

Mme DORBAC.

Je la crois très-habile, mais il y a des gens heureux en tout. Appelez Thérèse, et qu'elle m'apporte mon ouvrage.

SCÈNE V.

Mme DORBAC.

Avez-vous de la soie et des aiguilles ?

THÉRÈSE.

J'ai couru tous les marchands; on m'assure que ce que je vous apporte est tout du meilleur.

Mme DORBAC.

Quelle aiguille ! elle est grosse comme les doigts.

THÉRÈSE.

En voilà de petites.

Mme DORBAC.

Je ne puis l'enfiler, la soie est trop grosse. Ah quel canevas! il m'est impossible de travailler.

SCÈNE VI.

Mme DE SAINT-CYR.

Ne perdons pas de temps, mademoiselle,

et soyez assez simple pour me dire de bonne foi les sujets que madame votre mère a de se plaindre de vous.

Mlle DORBAC.

Je ne les ai jamais bien compris, car j'ai toujours eu une grande envie de lui plaire.

Mme DE SAINT-CYR.

Qu'est-ce qu'elle désiroit de vous ?

Mlle DORBAC.

Tantôt une chose, et tantôt une autre.

Mme DE SAINT-CYR.

Quoi, des choses opposées ?

Mlle DORBAC.

Quelquefois.

Mme DE SAINT-CYR.

Elle est donc un peu bizarre ?

Mlle DORBAC.

Je ne le crois pas, madame, il y avoit sans doute de ma faute.

Mme DE SAINT-CYR.

Vous parloit-elle souvent ?

Mlle DORBAC.

Dans de certains temps.

Mme DE SAINT-CYR.

Exigeoit-elle que vous ne parlassiez guère ?

Mlle DORBAC.

Selon l'humeur où elle étoit.

Mme DE SAINT-CYR.

Voudrez-vous bien suivre ce que je vous dirai ?

Mlle DORBAC.

Oui, madame, je le ferai en tout.

Mme DE SAINT-CYR.

Je n'aime pas les filles qui parlent.

Mlle DORBAC.

Je me tairai autant que vous le voudrez.

Mme DE SAINT-CYR.

Je veux que l'on travaille.

Mlle DORBAC.

C'est mon inclination, et, quand cela ne seroit pas, je le ferois pour vous obéir.

Mme DE SAINT-CYR.

Il faut avec moi être diligente, se lever le matin, être peu occupée de sa personne, et donner tout son temps à des choses utiles.

Mlle DORBAC.

J'espère faire tout ce que vous me marquez.

Mme DE SAINT-CYR.

Qu'est-ce qui vous déplaira le plus ?

Mlle DORBAC.

Je ne sens en moi aucune répugnance.

SCÈNE VII.

Mme DORBAC.

Me ramenez-vous déjà ma fille, madame ? Je me doutois bien qu'elle vous montreroit bientôt tous ses défauts.

Mme DE SAINT-CYR.

Je ne devrois pas, madame, juger d'elle si promptement, mais je suis si surprise de ce que je vois en elle que je n'ai pu attendre si long-temps pour vous le dire. C'est un ange, j'ai eu une conversation qui m'a surpris, sa douceur est charmante, son esprit passe son âge, son cœur m'a encore fait plus de plaisir, elle conserve pour vous une tendresse et un respect qui lui font prendre sur elle tout ce qui s'est passé entre vous; elle agit comme

elle parle, elle est déjà adorée chez moi; et, si elle continue comme elle commence, ce dont je répondrois après ce que j'ai vu, je crois, madame, que je l'adopterai et vous laisserai mon fils.

Mme DORBAC.

Je n'en suis pas si contente, il fait un bruit horrible; j'ai voulu lui parler là-dessus, il l'a très-mal reçu, et nous ne serons pas long-temps amis.

Mme DE SAINT-CYR.

Il étoit chez moi doux comme un mouton. Voici madame Morin qui vient pour vous parler.

Mme MORIN.

Monsieur de Saint-Cyr voudroit vous parler.

Mme DORBAC.

Permettez-moi de sortir un moment.

SCÈNE VIII.

Mme DE SAINT-CYR.

Pendant que madame Dorbac n'y est pas, dites-moi des nouvelles de mon fils.

Mme MOULIN.

Il est digne de vous, madame, et de l'éducation que vous lui avez donnée. Nous l'aimons tous et craignons que vous ne le repreniez.

Méchant ouvrier n'a jamais bon outil.

PROVERBE X.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DU CASTEL.

Je ne me sens pas de joie de vous voir, madame, et voici un moment que j'attends depuis long-temps avec une grande impatience.

Mme DU LUC.

Je n'en avois pas moins de mon côté, mais je me sens encore plus de plaisir que je ne croyois.

Mme DU CASTEL.

C'en est un grand de revoir une amie telle que vous l'êtes ; mais combien de temps faudra-t-il pour nous dire tout ce qui nous est arrivé depuis notre séparation ?

Mme DU LUC.

Je meurs d'envie de vous parler de ma fille.

Mme DU CASTEL.

Et moi de la mienne.

Mme DU LUC.

La vôtre est-elle déjà grande?

Mme DU CASTEL.

Elle a seize ans : et la vôtre ?

Mme DU LUC.

Elle en a près de dix-huit.

Mme DU CASTEL.

Elle est bien née et bien faite.

Mme DU LUC.

Elle n'a de défaut que d'être trop sage.

Mme DU CASTEL.

Je ne vous ferai pas les mêmes plaintes, la mienne est d'une vivacité qui me fait trembler.

Mme DU LUC.

Voici ma fille avec sa gouvernante : je suis ravie de vous la montrer.

SCÈNE II.

Mme AURILLAC.

Madame, j'ai voulu mener mademoiselle à la promenade, comme vous me l'aviez ordonné : elle n'a jamais voulu y aller; et ayant su que vous n'étiez pas loin, je viens vous demander vos ordres.

Mme DU LUC.

Pourquoi, ma fille, ne voulez-vous point vous divertir ? Votre langueur me fait craindre que vous ne tombiez malade.

ÉMILIE, *d'un ton languissant.*

Je suis bien partout, madame, et je me passe aisément de plaisir.

Mme DU CASTEL.

A votre âge, mademoiselle ? et que ferez-vous donc quand vous serez plus vieille ?

ÉMILIE.

J'en serai bien aise, car on ne me par-

lera plus de me divertir, et je rêverai tant que je le voudrai.

Mme DU CASTEL.

Vous aimez à rêver?

ÉMILIE.

C'est mon seul goût; j'y passerois ma vie.

Mme DU LUC.

Voilà son humeur, qui me met au désespoir.

Mme DU CASTEL.

Eh ! pourquoi, madame? laissez-la rêver. Cela est plus aisé que de garder mon étourdie de fille, qu'on ne peut tenir.

Mme DU LUC.

Je voudrois que nous en pussions changer. Adieu, nous nous reverrons.

SCÈNE III.

SUZANNE.

Bonjour, ma chère amie, nous voici enfin ensemble après une longue séparation.

LOUISE.

Nos maîtresses paroissent ravies de se revoir ; ne nous quittons plus.

SUZANNE.

Il ne tiendra pas à moi ; mais nous avons chez nous une landore qui nous attriste tous, et qui me tiendra à la maison, parce qu'elle y est toujours.

LOUISE.

Nous avons une éveillée qui ne donne pas un moment de repos, et je crains qu'elle ne donne quelque déplaisir à sa mère.

SUZANNE.

La nôtre pourra ennuyer la sienne, mais il n'y a que cela à craindre.

LOUISE.

Voyons-nous souvent, le reste ira comme il pourra.

SCÈNE IV.

Mme DU CASTEL *à Clotilde.*

Je vous veux donner une amie qui est aussi sage que vous êtes folle.

CLOTILDE.

Je m'en accommoderai fort bien, madame; elle me rendra peut-être plus sage, et je la réjouirai.

Mme DU CASTEL.

La voici; je vous laisse avec elle pour qu'elle soit plus en liberté.

SCÈNE V.

ÉMILIE.

Ma mère a voulu que je vous vinsse voir, mademoiselle, et que je vous demandasse votre amitié.

CLOTILDE.

J'en aurois fait toutes les avances, et je crains qu'elles ne vous aient contrainte.

ÉMILIE.

J'aime fort ma chambre et j'avoue que j'ai de la peine à en sortir.

CLOTILDE.

J'aime ma chambre et celles des autres, tout me réjouit.

ÉMILIE.

Et quel plaisir trouvez-vous dans votre chambre?

CLOTILDE.

J'en trouve à tout ce que je fais ; un ouvrage m'occupe, un livre m'entretient, je cause avec ce qui est avec moi, je chante et danse toute seule, et je ne connois point l'ennui.

ÉMILIE.

Je voudrois des conversations choisies, je n'aime point l'ouvrage, peu de livres me plaisent, je ne pourrois danser seule, et tout m'ennuie.

CLOTILDE.

C'est que vous êtes trop sage, ou du moins trop sérieuse.

ÉMILIE

Tout est à craindre des filles qui ne le sont pas.

CLOTILDE.

Je suis gaie, mais j'aimerois mieux mourir que de manquer à aucun de mes devoirs.

SCÈNE VI.

SUZANNE.

Que je vous plains, madame! et qui l'eût jamais cru?

Mme DU LUC.

Quoi donc !

SUZANNE.

Je n'ai pas la force de vous le dire.

Mme DU LUC.

Ne me fais point mourir d'inquiétude.

SUZANNE.

Votre fille...

Mme DU LUC.

Eh bien ?

SUZANNE.

Votre fille est...

Mme DU LUC.

Malade ?

SUZANNE.

C'est bien pis.

Mme DU LUC.

Comment ! ma fille est morte ?

SUZANNE.

Encore pis.

Mme DU LUC.

Explique-toi.

SUZANNE.

Votre fille s'est fait enlever ; elle a si bien rêvé, qu'elle a donné tous ses rendez-vous à un homme qui lui écrivoit de

belles lettres sur ses rêveries ; ils s'en sont allés tous les deux.

Mme DU LUC.

Je suis au désespoir ; courons y chercher quelque remède.

SUZANNE.

Il viendra trop tard. Elle est bien loin.

SCÈNE VII.

Mme DU CASTEL.

Qu'est-ce que j'apprends ! le prince de Téronne vous aime et veut vous épouser.

CLOTILDE.

Il m'a fait parler par madame....

Mme DU CASTEL.

Qu'avez-vous répondu ?

CLOTILDE.

Que j'étois très offensée qu'il s'adressât à moi, et qu'il falloit aller à vous, ne voulant jamais que ce que vous voudrez.

Mme DU CASTEL.

Comment ! vous accommoderiez-vous que je refusasse une telle fortune ?

CLOTILDE.

Je serois très persuadée que vous auriez de bonnes raisons, et je ne m'en mettrois point en peine.

Mme DU CASTEL.

Vous seriez soumise à un tel refus! et que pourrois-je après cela vous proposer?

CLOTILDE.

Qui vous voudriez, et je le recevrois de votre main.

Mme DU CASTEL.

Et si je ne voulois point vous marier?

CLOTILDE.

Je demeurerois auprès de vous, et j'espère que vous ne me verrez jamais y changer d'humeur, ni manquer à ce que je vous dois.

Mme DU CASTEL.

Ah! pauvre madame du Luc! que nous avons mal connu nos filles, et que j'ai de sujets d'aimer la mienne!

L'eau qui coule vaut mieux que celle qui croupit.

PROVERBE XXI.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN.

Bon jour, mon ami; où es-tu présentement?

JOSEPH.

Cuisinier chez M. le duc de la Feuillade. Et toi?

JEAN.

Je suis toujours cocher chez madame la présidente de Ninsan.

JOSEPH.

Comment te portes-tu? Ton visage me marque du chagrin.

JEAN.

J'en ai aussi un très grand.

JOSEPH.

Est-ce que ton maître est mal content de toi?

JEAN.

Ce n'est pas là ce qui me met en peine.

JOSEPH.

Et quoi donc ?

JEAN.

C'est que le prince Eugène a recu un renfort, et que j'ai peur qu'il ne batte M. de Vendôme.

JOSEPH.

Pourquoi le battroit-il ? Vive la France et les François ! Ce sont les plus braves gens du monde.

JEAN.

Ce monsieur de Bavière sera-t-il de notre côté ou non ?

JOSEPH.

Je n'en sais rien, mais je n'en suis pas inquiet.

SCÈNE II.

JASMIN.

Monsieur demande à dîner, et il n'y a rien de prêt.

JOSEPH.

Le duc de Bourgogne commande en Flandre.

JASMIN.

Mais il n'est pas question du duc de Bourgogne, et il faut dîner.

JOSEPH.

Allons en quelque lieu retiré parler à notre aise des grandes affaires.

SCÈNE III.

Mme DE FONTANGE.

Je suis fâchée, monsieur, de la peine que je vous donne de venir ici, mais j'ai grand besoin de votre secours.

LE MÉDECIN.

De quoi vous plaignez-vous?

Mme DE FONTANGE.

Je crois être hydropique.

LE MÉDECIN.

Je vous souhaiterois la santé du roi; je le vis hier dîner, et marcher tout le jour; il est comme il étoit à l'âge de vingt-cinq ans.

Mme DE FONTANGE.

Il est bien heureux! mais je ne suis pas de même, et mon mal augmente si fort que je crains de n'aller pas loin.

LE MÉDECIN.

On revient de Marly ; la cour ne fut jamais plus belle; elle est remplie de princes et de princesses, de généraux; tous les officiers sont ici présentement; on est pressé dans la chambre du roi à ne se pouvoir retourner; on a fait dix maréchaux de France.

Mme DE FONTANGE.

J'ai une soif continuelle et je n'ose boire. Ne me donnerez-vous point quelque soulagement ?

LE MÉDECIN.

Je veux être ce soir au coucher du roi, et demain au lever de Monseigneur. Je verrai dîner M. le duc de Bourgogne, et je songerai ensuite à ce qu'il vous faut. Vous me paroissez triste; vous devriez voir la cour, vous seriez ravie.

Mme DE FONTANGE.

Il n'y a plus de cour pour moi, monsieur; je vous remercie de votre visite.

SCÈNE IV.

Mme CLAIRVILLE.

Que je suis lasse d'entendre parler de

ménage et d'éducation d'enfants! je n'ai jamais vu de femmes si femmes que celles qui sortent de ma chambre.

Mme BRIANCOUR.

Vous ne pouvez mieux adresser les plaintes qu'à moi, qui ne puis m'accommoder de mon état.

Mme CLAIRVILLE.

On veut nous renfermer avec nos maris et notre famille.

Mme BRIANCOUR.

Ou dans le soin de nos affaires et de nos valets.

Mme CLAIRVILLE.

Ce n'est donc pas là votre inclination?

Mme BRIANCOUR.

Non certainement, et je n'ai de plaisir qu'à entendre parler de la science.

Mme CLAIRVILLE.

Ma passion est la guerre, et je passerois ma vie à discourir: que les hommes sont heureux d'aller partout, d'être libres, de voir tous les jours des choses nouvelles, et de commander à des régiments tout entiers!

Mme BRIANCOUR.

Qu'ils sont heureux d'avoir tant de livres qu'ils veulent! Savez-vous qu'il y en a un tout nouveau de M. de Meaux? Il est bien écrit. Les preuves qu'il avance sont convaincantes; ses citations sont justes et bien choisies.

Mme CLAIRVILLE.

On vient de faire des maréchaux de France. Quel bonheur! Une pauvre femme n'en peut avoir de pareil; mais évitons ces deux hommes qui viennent.

SCÈNE V.

M. PERRIER.

M'apportez-vous mes papiers et la consultation que vous deviez faire?

M. SEVESTRE.

Elle n'est point prête; vous aurez vos papiers demain. J'ai été si occupé de certains vers que je fais présentement, que je n'ai pu m'occuper d'autre chose.

M. PERRIER.

Un avocat faire des vers!

M. SEVESTRE.

C'est un langage qui me charme, et j'aimerois mieux avoir été Corneille ou Racine que d'être chancelier.

M. PERRIER.

Vos affaires ni les miennes ne se trouveront pas bien de cette inclination.

M. SEVESTRE.

Il n'est rien de tel que de lire des vers ou d'en faire.

SCÈNE VI.

JEAN.

A quoi vous amusez-vous là, ma belle fille?

SUZETTE.

Je garde les vaches de mon père et de tout le village.

JEAN.

Laissêz ce soin à quelques misérables, et venez avec moi; je vous épouserai et vous habillerai en demoiselle.

SUZETTE.

Ce n'est pas là mon état : mon père et

ma mère m'ont chargée de ces vaches, et je ne les quitterai pas.

JEAN.

Venez seulement faire un tour avec moi à la ville, et vous reviendrez à vos vaches.

SUZETTE.

J'en suis chargée, et pour rien au monde je ne les perdrois de vue; c'est ma seule affaire.

Si chacun faisoit son métier, les vaches seroient mieux gardées.

PROVERBE XXII.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme OLIVIER.

Il est temps de se faire habiller d'hiver; avez-vous quelque beau velours?

M. LE COQ.

Oui, madame, et vous n'en trouveriez pas de pareil en tout Paris.

Mme OLIVIER.

Mais est-il aussi bon que beau? car je veux qu'un habit me dure long-temps.

M. LE COQ.

Vous n'en verrez jamais la fin; il est épais, garni, mollet, et je n'en ai point eu de si beau depuis que je suis marchand.

Mme OLIVIER.

Vous m'en répondez?

M. LE COQ.

Oui, madame, sur mon honneur, et vous me saurez bon gré de vous l'avoir donné.

Mme OLIVIER.

Est-il bien cher?

M. LE COQ.

Non pas, si on regarde ce qu'il vaut; mais il est vrai qu'il est plus cher que les autres parce qu'il est meilleur.

Mme OLIVIER.

J'aime ce qui dure long-temps; je le prends sur votre parole.

SCENE II.

Mme OLIVIER.

LOUISON.

Madame!

Mme OLIVIER.

Ne perdez pas un moment à envoyer ce velours à mon tailleur; c'est un habit tout uni, je veux l'avoir demain.

LOUISON.

Vous l'aurez aisément, madame; les habits sont bientôt faits quand il n'y a point de chamarrure.

SCÈNE III.

MARINETTE.

Que je suis aise de te retrouver! Où as-tu été cachée depuis si long-temps?

CLAUDINE.

Je sers une dévote qui ne me fait pas faire grand chemin; et toi, où en es-tu?

MARINETTE.

Je suis chez un riche marchand qui fait

bonne chère et qui me promet de gros gages.

CLAUDINE.

Je ne te porte point d'envie, car je suis en repos chez ma bonne sainte, et j'espère me sauver avec elle.

MARINETTE.

J'espère faire ma fortune, et je me tue de travail pour demeurer où je suis.

SCÈNE IV.

LOUISON.

Ah! madame, votre habit....

Mme OLIVIER.

Il est déjà fait! Voilà une grande diligence.

LOUISON.

Il n'est point fait et ne le sera jamais. Ce velours ne vaut rien, il se déchire dès qu'on le touche et ne peut souffrir l'aiguille.

Mme OLIVIER.

Voilà une grande tromperie, mais n'en dis mot; envoie chercher le marchand.

LOUISON.

Le voici qui vient tout à propos.

SCÈNE V.

Mme OLIVIER.

J'allois vous envoyer chercher pour vous proposer un mariage.

M. LE COQ.

Vous avez bien de la bonté, madame, et je serai trop heureux de l'être de votre main.

Mme OLIVIER.

C'est la fille d'un marchand; elle est bien faite, sage, unique, et aura dix mille écus.

M. LE COQ.

Vous pouvez conclure, madame; et le plus tôt possible est le meilleur, de peur qu'un autre ne m'enlève un si bon parti.

SCÈNE VI.

LOUISON.

Est-ce ainsi que vous vous vengez?

Mme OLIVIER.

Ne dis rien encore une fois, il se repentira de m'avoir trompée.

SCÈNE VII.

CLAUDINE.

Ma sainte maîtresse est bien aisée à servir et me donne le temps de te voir.

MARINETTE.

Je suis trompée, mon marchand m'a mis dehors sans me donner un sou.

CLAUDINE.

C'est fâcheux; mais il faut bien lui pardonner.

MARINETTE.

Pardonner! Ce n'est pas là ce que je lui prépare.

SCENE VIII.

M. LE COQ.

Je ne crois pas qu'il y ait plus malheureux homme que moi; j'ai épousé une

femme que j'ai cru pouvoir aimer et qu'on m'assuroit qui étoit riche, et je trouve qu'elle n'a pas un sou vaillant, qu'elle a une humeur insupportable, et que sa personne est encore plus désagréable que tout le reste.

Mme REMY.

Je vous cherchois pour vous apprendre que vous êtes volé, et il faut que ce soit quelque domestique, car on n'a rien laissé, et on a été dans tous les endroits de la maison. On soupçonne votre servante.

M. LE COQ.

Me voilà donc réduit à l'hôpital ! Qu'ai-je fait pour essuyer une telle chute ?

Mme REMY.

C'est à vous à l'examiner. Nous nous attirons quelquefois nos disgrâces. Adieu.

A méchant trompeur, trompeur et demi.

PROVERBE XXIII.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTINE.

Est-ce toi, Marotte, et ne me trompé-je point?

MAROTTE.

C'est moi-même, Bertine, qui suis ravie de vous voir : depuis quand êtes-vous en ce pays ?

BERTINE.

D'hier; et ma maîtresse a grande envie de voir la tienne; n'est-tu pas toujours chez Madame Gautier ?

MAROTTE.

Vraiment oui, je ne crois pas que je la quitte jamais.

BERTINE.

Tu es donc fort bien ?

MAROTTE.

C'est la douceur même, et je fais depuis le matin jusqu'au soir ce que je veux ; et toi, comment es-tu ?

BERTINE.

Je suis avec une résolue qui se fait servir pour son argent, et avec qui il ne faut pas avoir les deux pieds dans un soulier. Adieu, il faut que je m'en aille.

MAROTTE.

Je serois dehors tout le jour, que la mienne ne me diroit point un mot.

SCÈNE II.

Mme GAUTROT.

La première chose que j'ai faite en arrivant ici a été de m'informer de vous, ma chère cousine, mourant d'impatience de vous embrasser.

Mme GAUTIER.

Je vous aurois prévenue si je vous avois sue arrivée.

Mme GAUTROT.

Dites-moi donc de vos nouvelles, êtes-vous heureuse ?

Mme GAUTIER.

Je le suis fort, et je n'ai pas moins d'empressement de savoir si vous l'êtes.

Mme GAUTROT.

Je n'ai pas mal rencontré. J'ai épousé un homme qui a de la naissance, du bien et une assez bonne humeur; mais il faut tenir ferme avec lui, car sans cela il exigeroit bien des choses que je ne veux pas faire.

Mme GAUTIER.

Comment ! Est-ce que vous résistez à votre mari ?

Mme GAUTROT.

Oui vraiment, je lui résiste : ne résistez-vous point ?

Mme GAUTIER.

J'en serois bien fâchée, et je ne connois d'autre volonté que la sienne.

Mme GAUTROT.

Que je vous plains! mais le voici, que je me retire un instant.

SCÈNE III.

M. GAUTIER.

Vous me voyez d'assez mauvaise humeur, madame.

GAUTIER.

J'en suis bien fâchée : n'en pourrois-je savoir la cause ?

M. GAUTIER.

C'est vous-même, et la dépense que vous faites en habits.

Mme GAUTIER.

J'ai cru ne vous point déplaire par-là, je n'en ferai plus.

M. GAUTIER.

Mais vous serez de mauvaise humeur à votre tour : il faut retrancher vos ajustements.

Mme GAUTIER.

Je ne veux que vous plaire ; et si vous m'aimez autant en grisette, je ne porterai plus d'autres habits.

M. GAUTIER.

Je vous en aimerai bien davantage.

Mme GAUTIER.

Oubliez donc le passé, et je vous assure que vous n'aurez pas sujet de vous plaindre de l'avenir.

SCENE IV.

Mme BONNEFOY.

Qu'est-ce que cet habillement-ci ? Vous voilà comme une tourière ; est-ce une gageure ?

Mme GAUTIER.

Non, c'est l'habit que j'ai choisi pour toute ma vie.

Mme BONNEFOY.

Vous voulez donc vous faire moquer de vous ?

Mme GAUTIER.

Ceux qui se moqueront auront tort, et je ne crois pas être digne de moquerie en me mettant au-dessus de la vanité de mon sexe.

Mme BONNEFOY.

Vous êtes trop sage pour votre âge : vous voudrez-vous parer quand vous serez vieille ?

Mme GAUTIER.

J'espère que je ne perdrai pas la raison à ce point-là.

SCÈNE V.

M. GAUTIER.

J'ai une proposition à vous faire, qui vous surprendra et vous affligera peut-être.

Mme GAUTIER.

Elle m'affligera si elle vous afflige.

M. GAUTIER.

Non, elle ne me fâche point, pourvu que vous y consentiez.

Mme GAUTIER.

Pouvez-vous en douter!

M. GAUTIER.

Je veux quitter Paris, et me retirer à ma maison de campagne.

Mme GAUTIER.

Quand voulez-vous partir? je suis prête.

M. GAUTIER.

Le plus tôt seroit le meilleur.

Mme GAUTIER.

Vous n'avez qu'à dire.

M. GAUTIER.

Demain à la pointe du jour.

Mme GAUTIER.

Je ne vous ferai point attendre.

SCÈNE VI.

Mme GAUTROT.

Je ne fus jamais plus surprise que vous étiez partie de Paris sans dire adieu à personne, et ayant emmené tout, comme si vous n'y deviez plus revenir.

Mme GAUTIER.

Je n'y retournerai plus.

Mme GAUTROT.

Vous voilà confinée à la campagne pour le reste de vos jours?

Mme GAUTIER.

Oui.

Mme GAUTROT.

Vous allez mourir demain ?

Mme GAUTIER.

Pourquoi ? N'ai-je pas dû prévoir en me mariant, que je ne ferois plus ma volonté?

Mme GAUTROT.

Je comprends qu'on peut le prévoir, mais comment se résoudre ?

Mme GAUTIER.

Si je m'étois trouvée incapable de cette résolution, je ne me serois pas mariée.

Mme GAUTROT.

Voici votre tyran qui vient, je sors ne pouvant le souffrir.

Mme GAUTIER.

Vous me désobligez de le nommer ainsi, et je vous conjure de ne vous plus servir de termes que je ne pourrois souffrir.

SCÈNE VII.

M. GAUTIER.

Votre cousine va bien vite : à peine sommes-nous arrivés ici que la voilà arrivée.

Mme GAUTIER.

J'en ai été surprise comme vous.

M. GAUTIER.

Elle m'importune fort, et vous me ferez plaisir de ne la plus voir.

Mme GAUTIER.

Voilà qui est fait, je me charge qu'elle n'y reviendra plus.

M. GAUTIER.

Ne voyons plus personne, je vous en prie.

Mme GAUTIER.

Je le veux puisque vous le voulez.

Qui se fait brebis, le loup la mange.

PROVERBE XXIV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mlle DE MAREUIL.

Je suis ravie de vous, ma chère amie, et d'apprendre l'état de votre fortune.

Mlle DE MÉNARS.

Elle est toujours mauvaise, mais j'espère qu'elle va devenir meilleure, on me propose un mariage.

Mlle DE MAREUIL.

Quoi! vous vous résoudriez à vous marier à votre âge?

Mlle DE MÉNARS.

Comment, à mon âge ! suis je trop vieille à vingt ans?

Mlle DE MAREUIL.

Non, assurément, vous n'êtes pas vieille, je vous trouve beaucoup trop jeune.

Mlle DE MÉNARS.

Je n'aurois jamais pensé que vous trouvassiez qu'on fût trop jeune à vingt ans pour se marier, et dans un temps où on voit marier des filles à douze ans.

Mlle DE MAREUIL.

Croyez-vous qu'on s'en trouve bien? C'est la plus grande folie du monde de laisser faire un marché pour toute sa vie à une enfant à qui on ne confieroit pas le choix de sa jupe.

Mlle DE MÉNARS.

C'est au père et à la mère à marier leurs enfants.

Mlle DE MAREUIL.

Oui, mais c'est aux jeunes mariés à en acquitter les obligations ; et s'ils ne les connoissent guère quand ils s'engagent?

Mlle DE MÉNARS.

Je ne m'étonne plus si vous n'êtes pas

mariée, je ne pouvois en comprendre la raison.

Mlle DE MAREUIL.

Il n'y a rien qui presse.

Mlle DE MÉNARS.

Mais ne craignez-vous point que votre mari ne vous en aime moins quand vous ne serez plus jeune ?

Mlle DE MAREUIL.

J'aime mieux qu'il m'estime que de m'aimer; et où voyez-vous que ces jeunes femmes sont si aimées, si elles ont un mari assorti à leur âge? Il ignore, comme elles, comment il faut vivre dans le mariage, et on est brouillé ensemble dans l'âge où l'on auroit dû se marier. Si elles en prennent un vieux, il s'accoutume à les traiter en enfant, et n'en revient jamais.

Mlle DE MÉNARS.

Vous me persuaderiez par la force de vos raisons, si la coutume n'étoit pour moi; mais je vois un de mes gens qui me cherche, et qui me force à vous quitter.

SCÈNE II.

Mme RAIMOND.

Madame de Saint-André vous attend chez vous, il y a long-temps.

Mlle DE MÉNARS.

D'où vient cette envie de rire ?

Mme RAIMOND.

C'est qu'elle nous a fait entendre que nous irions bientôt à la noce.

SCÈNE III.

Mme DE SAINT-ANDRÉ.

Je viens au-devant de vous par l'impatience où je suis de vous entretenir.

Melle DE MÉNARS.

Je suis très-fâchée de vous avoir fait attendre.

Mme DE SAINT-ANDRÉ.

Il ne tiendra qu'à vous d'être bientôt établie. Monsieur de Vaulx vous demande en mariage. Vos parents y consentent, trouvant l'affaire bonne : y donnerez-vous votre consentement ?

Mlle DE MÉNARS.

De tout mon cœur, rien ne me paroissant si mauvais dans le monde que le personnage d'une vieille fille.

Mme DE SAINT-ANDRÉ.

Vous êtes encore jeune, et peut-être trouveriez-vous un meilleur parti.

Mlle DE MÉNARS.

Il ne faut pas quitter le certain pour de simples espérances.

SCÈNE IV.

CHARLES.

Te voilà dans un triste équipage, que ne tâches-tu de servir ?

LA ROSE.

On me propose bien des conditions, mais elles sont si mauvaises que je les refuse.

CHARLES.

Il n'y en a pas qui ne vaille mieux que de mourir de faim comme tu fais.

LA ROSE.

Je souffre ; mais je crains de changer souvent de maître, rien ne fait tant de

tort que d'avoir été de condition en condition.

CHARLES.

En effet, il y a des gens qui vous refusent aussitôt que vous leur dites que vous avez été en différentes maisons; j'en suis là, et je me prépare à quitter encore celle où je suis : on dit que mademoiselle de Ménars se marie, tâche de te fourrer là.

LA ROSE.

J'en ai ouï parler, mais ces gens-là ne me plaisent pas.

CHARLES.

Pour moi, je t'admire de vouloir choisir étant aussi pressé que tu l'es par la misère.

LA ROSE.

Il faut avoir de la patience, il viendra quelque chose de meilleur. Mademoiselle Ménars ne m'a jamais paru être élevée pour être une bonne maîtresse, et pour bien régler une maison.

CHARLES.

Tant mieux, c'est dans le désordre qu'on fait ses affaires.

LA ROSE.

On ne gagne jamais rien à vivre avec des gens déraisonnables, et tu l'éprouveras à la fin.

SCÈNE V.

Mme DE MAREUIL.

Vous me jetez dans un grand embarras! je ne sais ce que vous voulez : on vous propose des mariages, vous les refusez; on veut vous mettre auprès d'une princesse, et vous négligez cet honneur comme si vous n'aviez besoin de personne.

Mlle DE MAREUIL.

Je ne vous désobéirai jamais; j'avoue que tant que vous me laisserez la liberté que vous m'avez donnée jusqu'ici, je ne me presserai pas.

Mme DE MAREUIL.

Mais, qui vous a dit que vous trouverez quelque chose de meilleur que ce qu'on vous offre?

Mlle DE MAREUIL.

Si je ne trouve rien de meilleur, je demeurerai comme je suis.

Mme DE MAREUIL.

Sans établissement!

Mlle DE MAREUIL.

Il vaut mieux n'en point avoir, que d'en prendre un mauvais.

Mme DE MAREUIL.

On dira que personne n'a voulu de vous.

Mlle DE MAREUIL.

Je ne fais point dépendre mon bonheur de l'opinion des autres; et puisque vous me permettez de dire la mienne, je crois qu'il ne faut rien précipiter dans une affaire d'où dépend tout le reste de la vie.

Mme DE MAREUIL.

Mais, vous vieillissez tous les jours!

Mlle DE MAREUIL.

Je serai plus raisonnable, et celui qui me voudra aussi.

SCÈNE VI.

Mme DE SAINT-ANDRÉ.

Je n'ai pu vous demander plus tôt si vous êtes aussi heureuse, dans votre nouvel état, que je l'ai désiré.

Mlle DE MÉNARS.

Mon bonheur est passé, et j'en vois assez pour vous assurer que je passerai une triste vie.

Mme DE SAINT-ANDRÉ.

Il n'est pas possible qu'en si peu de temps...

Mlle DE MÉNARS.

Je n'ai que trop vu; mais c'est un mauvais parti que celui de se plaindre, et je n'en veux jamais parler.

SCÈNE VII.

Mme DE MAREUIL.

Je ne crois pas que vous rebutiez la proposition que j'ai à vous faire; je ne puis le croire moi-même, et je crains que ce ne soit un songe. Un seigneur de la cour, très honnête homme, riche, et résolu de chercher la douceur dans son mariage, me fait demander ma fille aînée, sans aucun bien; il dit qu'il en a assez pour lui et pour elle; qu'on lui a dit qu'elle avoit du mérite, et que c'est la

seule chose qu'il désire : y consentiriez-vous?

Mlle DE MAREUIL.

Quel âge a-t-il ?

Mme DE MAREUIL.

Il n'est pas jeune; c'est un homme revenu de toutes les folies de la jeunesse, qui veut trouver son plaisir chez lui.

Mlle DE MAREUIL

Voilà ce que je crois de meilleur, et j'y consens dès que vous le voulez.

SCÈNE VIII.

CHARLES.

Mademoiselle de Mareuil se marie: voilà une bonne maison! voulez-vous y entrer? elle épouse un grand seigneur.

LA ROSE.

De tout mon cœur, on m'a dit des merveilles de l'un et de l'autre.

On ne perd rien pour attendre.

PROVERBE XXV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE SAINT-LÉON.

Vous voilà grand, mon fils, en âge d'entrer dans le monde; le meilleur avis que j'aie à vous donner, c'est de chercher toujours les honnêtes gens.

GUSTAVE.

C'est bien mon intention, madame, et de vous donner toute la satisfaction que je pourrai, pour vous récompenser, autant que je le puis, des soins que vous avez eus pour moi.

Mme SAINT-LÉON.

Vous avez raison d'appeler cela une récompense, et je n'en désire point d'autre que de vous voir un honnête homme. Mais, voici madame de Buchan.

GUSTAVE.

Elle paroît affligée.

SCÈNE II.

Mme SAINT-LÉON.

Vous m'alarmez, madame, par l'état où je vous vois.

Mme DE BUCHAN.

Il est vrai que je suis transportée de colère, et dans une grande affliction.

Mme SAINT-LÉON.

Qui peut vous mettre dans un tel état?

Mme DE BUCHAN.

Le mariage de ma fille est rompu: monsieur d'Arlincour m'a envoyé demander toutes les paroles qu'il m'avoit données, et ne me fait seulement pas l'honneur de m'en dire la raison.

Mme SAINT-LÉON.

Ce procédé-là est très étrange, entre des gens de condition; il faut pourtant qu'il dise à quelqu'un pourquoi il se dédit.

Mme DE BUCHAN.

Hélas! madame, de quelque prétexte qu'il se serve, le mariage est toujours

rompu ; et il étoit si avantageux, que je ne m'en consolerai jamais!

Mme SAINT-LÉON.

Vous en retrouverez quelqu'autre, ne vous laissez point abattre par la douleur.

Mme DE BUCHAN.

La mienne sera aussi longue que ma vie.

Mme SAINT-LÉON.

Ce seroit la première, on se console de tout; mais je voudrois que la raison fît sur vous ce que le temps fera sûrement.

Mme DE BUCHAN.

Adieu, madame, je ne veux point vous faire souffrir de l'état où je suis.

SCÈNE III.

GUSTAVE.

Bonjour, marquis, où allez-vous si paré?

LE MARQUIS DE BELLUNE.

Voir des femmes, et jouer avec elles.

GUSTAVE.

Sont-ce des femmes de condition?

LE MARQUIS DE BELLUNE.

Non; mais assez jolies, de bonne humeur, et qui sont ravies de me voir.

GUSTAVE.

N'y a-t-il que des femmes dans votre société?

LE MARQUIS DE BELLUNE.

Pardonnez-moi, il y a des hommes.

GUSTAVE.

Qui sont-ils?

LE MARQUIS DE BELLUNE.

Leurs noms ne vous seroient pas connus, quand je vous les nommerois.

GUSTAVE.

Je suis trompé, marquis, ou c'est là une mauvaise compagnie.

LE MARQUIS DE BELLUNE.

Je vous l'avoue; mais, si vous saviez ce qu'il y a à souffrir avec les honnêtes gens, vous n'auriez pas le courage de vous y exposer.

GUSTAVE.

Vous me surprenez en me voulant persuader qu'on est plus à son aise dans une mauvaise compagnie que dans une bonne.

LE MARQUIS DE BELLUNE.

Je vous en ferai tomber d'accord, mon cher comte, quand je vous aurai appris ce que j'en ai éprouvé : en sortant de l'académie, je m'informai des plus honnêtes gens, pour entrer dans leur commerce; je cherchai, dans ma famille, quelqu'un qui me présenta; je fus reçu assez froidement; je retournai de mon chef, à peine me regardoit-on; je voulus parler, et je m'apperçus que, se regardant d'intelligence, ils se moquoient de ce que j'avois dit. Je pris le parti de me taire, mais je me lassai de les écouter.

GUSTAVE.

J'aimerois mieux faire ce personnage-là, avec des gens de mérite, que de me faire admirer des sots; et, après avoir bien écouté, vous auriez parlé à votre tour.

LE MARQUIS DE BELLUNE.

Je vous avoue que je n'eus pas cette patience. Un de mes camarades me mena chez les personnes dont je vous ai parlé: on me reçut avec empressement; on admira tout ce que je disois, et je trouvai

cet état-là tout aussi doux que l'autre m'avoit paru dur et ennuyeux.

GUSTAVE.

Elles sont donc sottes, vos amies?

LE MARQUIS DE BELLUNE.

Oui; et c'est ce qui fait qu'elles admirent tout ce que je leur dis.

GUSTAVE.

Mais, ne vous ennuyez-vous point de les entendre?

LE MARQUIS DE BELLUNE.

Quelquefois; mais je n'ai point le courage d'essuyer les dégoûts que j'ai eus.

GUSTAVE.

Ils n'auroient pas toujours duré; vous seriez devenu raisonnable avec des gens qui le sont, et enfin vous leur auriez plu par votre complaisance, et auriez été ensuite de ces honnêtes gens qu'il faut que la jeunesse cherche si elle veut réussir.

LE MARQUIS DE BELLUNE.

Vous parlez en homme qui n'a pas connu le triste état d'être compté pour rien, de se taire toujours, et d'avoir à être complaisant pour les autres, afin d'attirer leur approbation.

GUSTAVE.

Cette approbation mérite bien d'être achetée.

LE MARQUIS DE BELLUNE.

Faites-en l'épreuve; mais venez voir mes amies, et vous jugerez si on n'est pas à son aise chez elles.

GUSTAVE.

Je le veux bien, pour une fois seulement.

SCÈNE IV.

Mme SAINT-LÉON.

Tout le monde est étonné de ce que vous avez fait, monsieur, en rompant votre mariage : on en cherche la raison, et, pour la trouver, on dit des choses bien désagréables de vous et de mademoiselle de Buchan.

LE COMTE D'ARLINCOUR.

Je suis bien fâché de l'avoir exposée à ces discours; mais il n'y a pas moyen de se marier sans espérer d'être heureux, et je n'aurois pu l'être avec elle.

Mme SAINT-LÉON.

Son humeur est douce, sa figure ne déplaît pas ; je ne puis comprendre qui a pu vous en dégoûter.

LE COMTE D'ARLINCOUR.

Les amies, madame, en sont l'unique cause ; je veux estimer ma femme, et si....

SCÈNE V.

Mme DE LA BARRE.

Ah ! madame, voici un grand malheur ! votre fils s'est trouvé dans une maison où il y avoit du désordre ; la police y a été appelée ; on a envoyé les femmes à l'hôpital général, et les hommes ont voulu se défendre ; votre fils a été blessé et mené en prison.

Mme SAINT-LÉON.

Je cours. Mais jamais on n'a traité de cette sorte un homme de sa qualité ; je m'en plaindrai.

Mme DE LA BARRE.

Je vais envoyer chercher le commissaire, pour lui demander raison d'une telle conduite ; mais le voici.

SCÈNE VI.

M. GUÉRAR.

J'ai appris, avec bien du déplaisir, qu'une de ces messieurs qui se sont attirés une si mauvaise affaire, est fils de madame Saint-Léon.

Mme DE LA BARRE.

J'allois vous en faire des plaintes : c'est un homme de qualité, et vous allez fâcher bien des gens qui s'intéressent à lui.

M. GUÉRAR.

J'ai fait ma charge ; je ne puis refuser de veiller sur tous les désordres qui arrivent dans le quartier dont je suis chargé.

Mme DE LA BARRE.

Il faut savoir distinguer les personnes.

M. GUÉRAR.

Comment les distinguerois-je, quand elles ne se distinguent pas elles-mêmes ! et puis-je deviner que monsieur le comte, qui a du mérite et de la naissance, se trouve avec des canailles qu'il faut punir?

Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.

PROVERBE XXVI.

SCENE PREMIÈRE.

Mme BARAUX.

Je n'ai point de regret à toutes les peines que j'ai prises pour vous trouver, puisqu'enfin j'y suis parvenue.

Mme DE COURVILLE.

J'admire votre bon cœur d'avoir conservé pour moi tant d'amitié.

Mme BARAUX.

Il faudroit, madame, que je l'eusse bien mauvais, si j'avois oublié toutes les obligations que je vous ai; elles me sont présentes, quoiqu'il y ait bien des années, et je ne comprends pas qu'elles pussent s'effacer de ma mémoire, et par conséquent de mon cœur.

Mme DE COURVILLE.

Que vous êtes heureuse de ne pas com-

prendre l'ingratitude, qui est si commune!

Mme BARAUX.

Est-il possible qu'on en trouve souvent!

Mme DE COURVILLE.

Rien n'est si ordinaire; j'ai connu des personnes qui la portoient jusqu'au point de haïr celles qui les avoient obligées, et de désirer leur mort, se trouvant trop chargées d'avoir à montrer une reconnoissance qu'elles ne sentoient pas.

Mme BARAUX.

Voilà qui est effroyable! mais je crois que de tels exemples sont rares.

Mme DE COURVILLE.

Peut-être le sont-ils d'une pareille méchanceté; mais comptez que les bons cœurs sont bien rares; aussi tout le monde s'en pique, et peu méritent cette louange.

Mme BARAUX.

Quand on est né avec un mauvais cœur, peut-on le redresser?

Mme DE COURVILLE.

On l'a quelquefois mauvais à un certain point, qu'il est difficile de le rendre

bon; mais l'étude de la vertu n'est guère tout-à-fait inutile.

Mme BARAUX.

Que peut-on faire là dessus?

Mme DE COURVILLE.

S'exciter à la vertu, la considérer, se faire violence pour cacher les bas et injustes sentiments de son cœur.

Mme BARAUX.

Ce travail me paroît grand: heureux qui naît avec un bon cœur.

Mme DE COURVILLE.

Le bon cœur qu'on reçoit de la nature, ou, pour mieux dire, de la grâce, ne laisse point d'avoir besoin d'être éclairé. Un bon cœur ne veut point faire de bassesses, mais il ne sait pas toujours ce que c'est que la bassesse, et jusqu'où il faut porter la noblesse du cœur.

Mme BARAUX.

J'ai grand regret, madame, que notre conversation soit interrompue.

SCÈNE II.

Mme DE COURVILLE.

Est-il possible, madame, que vous trouviez du temps pour moi dans la faveur où vous êtes présentement?

Mme DE LAUNEY.

La bonté dont la princesse m'honore ne me fait point oublier mes anciens amis.

Mme DE COURVILLE.

Cela est admirable, madame; je vous assure aussi que personne n'a pris plus de part que moi à votre élévation; j'ai toujours été persuadée que votre mérite feroit quelque chose d'extraordinaire.

Mme DE LAUNEY.

Il y a plus de bonheur que de mérite; il est vrai que la princesse a une inclination pour moi qui est surprenante.

Mme DE COURVILLE.

Je crois que vous y répondez par un sincère attachement.

Mme DE LAUNEY.

Il est vrai que je l'aime de tout mon

cœur, et que je suis sensible aux marques de son attention.

Mme DE COURVILLE.

Elle fait donc votre bonheur?

Mme DE LAUNEY.

Elle le fait tout entier : ses moindres caresses me sont précieuses; un regard, un sourire, un air d'intelligence, tout cela me charme et me soutient tout le temps que je ne la vois pas.

Mme DE COURVILLE.

Êtes-vous souvent avec elle?

Mme DE LAUNEY.

Pas trop. Ses journées sont trop remplies; elle a une cour à recevoir, et je ne ne l'entretiens que des moments.

Mme DE COURVILLE.

Vous ne la voyez pas agir avec les autres, vous n'entrez pas dans ses plaisirs?

Mme DE LAUNEY.

Non, je ne la vois que tête à tête.

Mme DE COURVILLE.

Et une de ses audiences vous soutient jusqu'à l'autre?

Mme DE LAUNEY.

Oui; car j'estime la personne et ses fa-

veurs; et, quand je considère que je suis la personne du monde à qui elle témoigne le plus d'amitié, la moindre marque qu'elle m'en donne fait mon bonheur.

Mme DE COURVILLE.

Si j'aimois une personne au point que vous l'aimez, je voudrois la voir plus souvent.

Mme DE LAUNEY.

Vous ne vous figurez pas combien les caresses de ces personnes-là sont précieuses.

Mme DE COURVILLE.

Je les crois délicieuses, et c'est pour cela que je voudrois en jouir.

Mme DE LAUNEY.

Il faut que je vous quitte pour aller la trouver; je dois me rendre chez elle à huit heures.

SCÈNE III.

VINCENT.

Est-il vrai, Nicolas, que tu vas épouser la femme-de-chambre de madame Baraux ?

NICOLAS.

Je l'espère, mais je n'en suis point encore assuré.

VINCENT.

A quoi tient-il?

NICOLAS.

C'est que je n'ose lui demander.

VINCENT.

Comment! tu n'oses parler à une femme que tu vas épouser?

NICOLAS.

Non vraiment, je ne l'ose; et si tu la connoissois, tu verrois qu'on ne lui parle pas comme cela : c'est un grand esprit, elle ne rit jamais; on tremble quand on l'approche! tout le monde la craint, on dit que c'est une merveille.

VICCENT.

Ne crains-tu point cette merveille-là?

NICOLAS.

Oh! non, je me trouverois trop heureux d'être son mari.

VINCENT.

Tu la craindras toujours?

NICOLAS.

Je le crois; mais elle sera ma femme, et ce m'est d'un grand honneur.

SCÈNE IV.

Mme ROCHEFORT.

Savez-vous que la princesse partit hier pour un voyage de trois jours, et qu'elle a emmené madame de Launey avec elle?

Mme BARAUX.

Je ne le savois pas; je crois madame de Launey transportée de joie.

Mme ROCHEFORT.

Elle a bien raison, je la trouve bien heureuse d'être aimée d'une princesse.

Mme BARAUX.

Ce bonheur présent fera peut-être son malheur à l'avenir.

Mme ROCHEFORT.

Pourquoi?

Mme BARAUX.

Parce qu'elle perdra tôt ou tard la princesse ou ses bonnes grâces.

Mme ROCHEFORT.

On n'auroit jamais de plaisir, si on faisoit toujours des réflexions sérieuses.

Mme BARAUX.

On auroit effectivement moins de plaisir, mais on auroit aussi moins de peine. Allons-nous-en, madame, voilà des gens qui ne nous cherchent pas, et qui sont si occupés, qu'ils ne nous voient pas.

SCÈNE V.

M. SAINT-ALBIN.

Non, je ne puis revenir de mon étonnement.

M. DE LA SERISAY.

A qui en avez-vous donc? vous est-il arrivé quelque déplaisir?

M. SAINT-ALBIN.

Oui, et un des plus grands que je puisse recevoir.

M. DE LA SERISAY.

Voulez-vous m'en faire part?

M. SAINT-ALBIN.

Rien ne m'est plus fâcheux que de le raconter. J'avois la plus grande estime

qu'on puisse avoir pour M. Almaric; tout ce qu'il me disoit, me charmoit; tous ceux qui m'en parloient, confirmoient les sentiments que j'avois pour lui. Le hasard l'a amené dans ma maison. Comme je ne l'attendois pas, je n'ai point eu de chambre à lui donner; je lui ai offert la moitié de la mienne, et nous n'avons pas été deux heures ensemble, que je l'ai vu fort extravagant; il a fait faire et défaire son lit quatre fois de suite; il a pensé battre son valet; il sortoit de table, il a fallu lui redonner à manger; il s'est endormi sur une chaise, parce que son lit s'est trouvé trop bon; il s'est éveillé en faisant un bruit horrible, sans se soucier de m'éveiller; enfin, c'est un homme insupportable, je m'en vais tâcher de m'en défaire.

SCÈNE IV.

VINCENT.

Est-il possible que tu sois déjà marié!

NICOLAS.

Oui, je le suis, et très-mal marié.

VINCENT.

Tu parles ainsi de ta merveille?

NICOLAS.

Quelle merveille! mon pauvre ami; je suis le plus malheureux de tous les hommes!

VINCENT.

Comment donc! n'a-t-elle pas toujours ce grand esprit, ce sérieux que tu admirois tant?

NICOLAS.

Je ne l'admire plus : c'est une des plus désagréables femmes que je pouvois trouver, et des plus sottes!

VINCENT.

Et tu n'oserois rien lui dire?

NICOLAS.

Je lui ai fort bien dit, je ne la considère plus. Mais à quoi cela me sert-il? me voilà lié pour ma vie, la mode ne viendra-t-elle point de se démarier?

VINCENT.

Allons au cabaret noyer nos chagrins dans le vin.

SCÈNE VII.

Mme DE LAUNEY.

J'arrive, et je mourois d'envie de vous trouver seule, car j'ai bien des choses à vous dire.

Mme DE COURVILLE.

Ce ne peut être que des confidences agréables, venant d'où vous venez.

Mme DE LAUNEY.

Ah! madame, qu'il y a peu de gens qu'on puisse voir souvent!

Mme DE COURVILLE.

Comment! madame, j'ai compté qu'un jour avec la princesse vous avanceroit plus dans son cœur, que cent audiences comme celles qu'elle vous donne.

Mme DE LAUNEY.

Peu de personnes peuvent être vues de près.

Mme DE COURVILLE

Qu'avez-vous découvert?

Mme DE LAUNEY.

Mille défauts, un très petit esprit, une grande bizarrerie, mille foiblesses.

Mme DE COURVILLE.

Ne connoissiez-vous pas son esprit?

Mme DE LAUNEY.

Le peu qu'elle me disoit me paroissoit admirable; son amitié et la mienne me prévenaient, son rang m'imposoit, le plaisir d'être distinguée me disposoit à trouver tout délicieux.

Mme DE COURVILLE.

N'a-t-elle pas la même amitié, le même rang qui rend ces distinctions précieuses?

Mme DE LAUNEY.

Oui, mais tout cela ne peut l'emporter sur tout ce que j'ai vu.

Mme DE COURVILLE.

Qu'avez-vous donc pu découvrir en deux jours?

Mme DE LAUNEY.

Je m'en vais vous en faire juge : elle monta dans son carrosse d'assez mauvaise humeur, parce qu'elle s'étoit levée un peu plus matin qu'à l'ordinaire; elle gronda d'abord de ce qu'on alloit trop vite, témoignant de grandes frayeurs de verser; elle se plaignoit ensuite de ce qu'on alloit trop lentement, disant que le

cœur lui en faisoit mal. Elle fut gaie avec excès, triste de même. Nous arrivâmes enfin; l'appartement qu'on lui avoit préparé ne lui plut pas; on voulut lui représenter que son séjour seroit court, elle ne se rendit point, il fallut tout détendre. Pendant ce temps-là, elle disoit mille choses pitoyables; enfin c'est une personne qui se laisse aller à tous les mouvements, sans se servir de sa raison, et j'aimerois mieux vivre avec une bonne bourgeoise qu'avec elle.

Mme DE COURVILLE.

Vous mettez la raison au-dessus de la grandeur, y pensez-vous bien? et quelle raison pouvoit vous donner la joie que je vous ai vue de votre faveur auprès de la princesse?

Mme DE LAUNEY.

La faveur donne une joie plus sensible, elle flatte la vanité, mais on ne peut s'accommoder long-temps de ce qui choque la raison.

La familiarité engendre le mépris.

PROVERBE XXVII.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mlle DE VAUDREUIL.

J'approche de vingt ans, et je sortirai bientôt d'ici.

Mlle DE MAISONNEUVE.

Où croyez-vous aller?

Mlle DE VAUDREUIL.

Dans le monde, et ma mère espère me mettre auprès d'une princesse.

Mlle MARVILLE.

On dit qu'il faut avoir du bien pour soutenir les dépenses qu'il faut faire chez ces personnes-là.

Mlle DE VAUDREUIL.

Si elles veulent qu'on dépense auprès d'elles, il faut bien qu'elles y contribuent!

Mlle MARVILLE.

Elles donnent en effet quelque chose, mais non pas approchant de ce qu'elles veulent qu'on dépense.

Mlle DE MAISONNEUVE.

Pourquoi exigent-elles cette dépense?

Mlle MARVILLE.

Pour leur faire honneur dans le monde, et qu'on croie qu'elles donnent beaucoup.

Mlle DE MAISONNEUVE.

Je n'aimerois guère cette sorte d'établissement, car, après tout, c'est dépendre toujours d'une autre.

Mlle DE VAUDREUIL.

Il est vrai que la dépendance est grande, mais on voit la cour, et on est toujours avec les grands.

Mlle DE MAISONNEUVE.

J'aimerois mieux ma liberté que toute autre chose, et je veux me retirer chez moi avec mes proches.

Mlle DE VAUDREUIL.

Ces proches vous laisseront-ils cette liberté? et n'aimeriez-vous pas mieux obéir à une princesse qu'à une mère?

Mlle DE MAISONNEUVE.

Non; car ma mère m'aimera plus que votre princesse ne vous aimera, et elle me traitera avec plus de bonté et de douçeur.

Mlle DE VAUDREUIL.

A la vérité, il y a de la douceur dans cette sorte de vie, mais elle est sans éclat.

Mlle DE MAISONNEUVE.

A quoi sert l'éclat, si nous sommes malheureuses?

Mlle DE VAUDREUIL.

Les autres nous croient heureuses, et ne voit-on pas tout le monde désirer la grandeur et les honneurs?

Mlle MARVILLE.

Je ne voudrois aucun des deux partis que vous envisagez, mais me retirer dans un couvent sans m'y lier, y faire du bien, y être considérée, aimée, servie, et y jouir d'une entière liberté.

Mlle DE VAUDREUIL.

Cette idée n'efface point la mienne; une princesse me plaît davantage, tout le reste me paroît triste.

Mlle MARVILLE.

Vous le trouverez comme il vous plaira, mademoiselle, mais je ne me vois pas seule ici de mon sentiment, et les plus raisonnables en seroient.

Mlle DE VAUDREUIL

Vous le croyez raisonnable, parce qu'il est le vôtre, et je pense de même sur le mien.

Mlle DE MAISONNEUVE.

Je sais assez que vous voulez toujours l'emporter.

Mlle DE VAUDREUIL.

J'ai antant de droit de décider que vous.

Mlle MARVILLE.

Et vous n'en avez pas ni l'une ni l'autre plus que moi : je vous trouve admirables de me compter pour rien !

SCÈNE II.

Mme DE CLUNY.

Vous êtes bien émues, mesdemoiselles, et il n'y a personne ici qui ne crût que vous vous querelliez?

Mme SAVARD.

Je ne crois pas même qu'on en puisse douter.

Mlle DE VAUDREUIL.

Il est vrai que nous parlions avec quelque chaleur; nous vous ferons les juge de notre dispute, si vous voulez nous entendre.

Mme DE CLUNY.

J'entendrai tout ce que vous voudrez me dire.

Mlle DE VAUDREUIL.

Nous faisons des projets sur notre établissement, et nous ne pensons pas de même. Je veux entrer chez quelque princesse; mademoiselle de Maisonneuve veut aller près de madame sa mère, et mademoiselle Marville se retirer dans un couvent où elle fera du bien, et par-là y sera considérée.

Mme DE CLUNY.

Hélas, mesdemoiselles, de quoi disputez-vous? madame de Vaudreuil a perdu un procès qui la met á la mendicité, madame de Maisonneuve cherche à servir.

Mme SAVARD.

Je connois vos familles : madame Marville compte mettre mademoiselle sa fille avec elle, vivre de leur travail, et de ce qu'elle aura de Saint-Cyr.

Se disputer de la chape à l'évêque.

PROVERBE XXVIII.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme MAURICE.

Vous me paroissez triste depuis quelque temps, oserois-je vous en demander le sujet?

Mme LESAGE.

Je n'ai point de sujet d'affliction, mais je me trouve embarrassée de l'emploi qu'on m'a donné.

Mme MAURICE.

Pourquoi être embarrassée? n'êtes-vous pas la première où vous êtes?

Mme LESAGE.

C'est justement ce qui fait mon inquiétude, je suis plus contente d'obéir que de commander.

Mme MAURICE.

Je ne pense pas de même, je ne crois rien de si heureux que de ne pas obéir.

Mme LONCHAMP.

Je ne vous comprends pas ni l'une ni l'autre, et je me trouverois également disposée à être la première ou la dernière.

Mme MAURICE.

Est-il possible que de si différents états vous soient égaux?

Mme LONCHAMP.

Oui, je trouve qu'il est très agréable d'ordonner, et que c'est un grand repos d'obéir.

Mme MAURICE.

Repos d'obéir! rien ne me fait tant de peine.

Mme LESAGE.

Pourquoi? on n'est chargé que de soi, et tout est fait dès qu'on veut bien faire ce qu'on nous ordonne.

Mme MAURICE.

Je ne me trouverois pas si chargée des autres que je le suis de moi-même.

Mme LESAGE.

Je crois que vous n'avez jamais commandé.

Mme MAURICE.

Faites-moi donc comprendre en quoi consiste la difficulté ?

Mme LESAGE.

Je crains de fâcher ceux qui me sont confiés, je crains de ne pas acquitter ma conscience du soin que j'en dois avoir, ne comptez-vous cela pour rien ?

Mme MAURICE.

Je ferois de mon mieux, sans m'inquiéter.

Mme LESAGE.

Voici des personnes qui me paroissent bien occupées de ce qu'elles disent.

SCENE II.

LE Cte DE SURVILLE.

J'ai demandé avec empressement un gouvernement de province, et je l'ai obtenu.

M. VILLARD.

Vous voilà donc au comble de la joie? C'est le plus agréable établissement qu'un homme puisse avoir.

LE Cte DE SURVILLE.

Je vais être accablé d'affaires, il faut représenter et faire une grande dépense.

M. VILLARD.

Vous avez aussi un grand revenu, on vous fera la cour, et vous n'aurez plus à la faire.

LE Cte DE SURVILLE.

Il faut rendre compte de tout aux ministres, et suivre les ordres qui viennent par eux ; on paroît en autorité, et on est dans la dépendance.

M. VILLARD.

Votre famille jouira plus que vous de l'agrément de votre place.

LE Cte DE SURVILLE.

Ma femme est accoutumée à la cour, et ne peut souffrir la province; j'aurai de la peine à donner une bonne éducation à mes enfants, il y a peu d'honnêtes gens qui veulent se confiner loin du monde,

ou il faut leur faire de très avantageuses conditions.

M. VILLARD.

Vous voyez tout ce qui peut vous fâcher, et je ne voyois que grandeur et plaisir pour vous.

LE Cte DE SURVILLE.

C'est que vous en jugiez par les apparences. Je vous quitte, ayant bien des ordres à donner.

SCÈNE II.

MARGUERITE.

La fortune t'en a bien voulu, te voilà étoffée comme une financière.

FANCHETTE.

Je n'en ai pas plus d'argent pour cela, et il ne m'est pas libre d'épargner.

MARGUERITE.

Voudrois-tu te plaindre encore? et n'es-tu pas trop heureuse d'être dans une grande maison? gouvernante de trois beaux enfants, où rien ne te manque, vêtue comme une reine après avoir été misérable dans ton village.

FANCHETTE.

J'étois contente dans mon village; quand j'avois un morceau de pain, je le mangeois comme je voulois, je me reposois, je dormois mon sou, personne ne crioit après moi, je ne criois après personne. Je gouverne des enfants, je meurs de peur qu'il ne leur mésarrive, on me querelle s'ils ont mauvais visage; l'un a eu la petite vérole, j'ai été quatorze jours sans me dépouiller; l'autre a mal aux dents. Ma condition ne me contente point, je voudrois amasser, mais on veut que je mette tout sur moi pour faire honneur à mes maîtres.

MARGUERITE.

Je n'entends rien à tout ton discours, et je te trouve assez heureuse de faire bonne chère et d'être habillée.

Il n'y a pas de plus embarrassé que celui qui tient la queue de la poèle.

PROVERBE XXIX.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme TURENNE.

Je vis hier la plus aimable personne du monde.

Mme SAINT-DIDIER.

Eh! qui?

Mme TURENNE.

C'est, madame, mademoiselle du Castel, elle est vive, bien faite, et de fort bonne conversation.

Mme SAINT-DIDIER.

A-t-elle une bonne conduite?

Mme TURENNE.

Je ne m'en suis point informée; vous êtes toujours occupée de la réputation?

Mme SAINT-DIDIER.

J'avoue que c'est ce que je trouve d'essentiel.

Mme TURENNE.

La réputation dépend souvent autant des autres que de nous-mêmes, et nous avons beau faire des merveilles, le monde dira du mal de nous s'il lui plaît.

Mme SAINT-DIDIER.

Le monde est méchant et injuste, mais ce qui est faux ne subsiste pas, et quand les médisances n'ont point de fondement, elles tombent d'elles-mêmes.

Mme TURENNE.

Le mal qu'on a dit est toujours dit.

Mme SAINT-DIDIER.

Il est vrai, mais cette légère impression s'efface.

SCÈNE II.

Mlle DU CASTEL.

Vous me témoignâtes hier tant de bonté, que je n'ai pu attendre plus longtemps à vous en remercier.

Mme TURENNE.

Je n'ai pas cessé de penser à vous, mademoiselle, et j'en parlois à madame Saint-Didier quand vous êtes arrivée.

Mme SAINT-DIDIER.

Il est vrai, madame est charmée de vous à ne s'en pouvoir taire.

Mlle DU CASTEL.

Je me trouve bien heureuse de ne pas lui déplaire, et je tâcherai de conserver un si grand bien par toutes sortes de soins.

Mme TURENNE.

Je crois que vous en recevez plus que vous n'en rendez, et il me semble que vous êtes fort environnée.

Mlle DU CASTEL.

Je ne sais pas ; le monde cherche ceux qui ont du goût pour lui. Je vais souvent chez madame d'Albe, dont la maison est ouverte à toutes sortes de plaisirs.

Mme SAINT-DIDIER.

Ne craignez-vous point que cette société ne nuise à votre réputation.

Mlle DU CASTEL.

Je ne fais point de mal, et ne me mets point en peine du reste.

Mme SAINT-DIDIER.

Quoi ! vous ne comptez pour rien qu'on vous croie comme madame d'Albe, et

comme la plupart des femmes qu'elle voit?

Mlle DU CASTEL.

Je ne voudrois pas mériter qu'on tînt de moi de pareils discours, mais je veux me divertir, et cette maison-là y est très propre.

Mme SAINT-DIDIER.

Vous vous perdez, mademoiselle, et je ne puis le voir sans peine.

Mlle DU CASTEL.

Vous êtes trop bonne; ne vous inquiétez pas pour moi, c'est mon affaire, et je ne suis pas venue ici pour chercher des avis; je m'en vais chez madame d'Albe où les discours sont moins sérieux.

SCÈNE III.

Mme DE SÉNANGE.

C'est un triste personnage que celui que je vais faire, en vous parlant sur votre fille; jamais personne ne s'est perdue si vite, est-il possible que vous l'ignoriez?

Mme DU CASTEL.

Non, je ne l'ignore pas, et j'en suis touchée comme je le dois.

Mme DE SÉNANGE.

Ne lui en avez-vous point parlé?

Mme DU CASTEL.

Plusieurs fois, sans en avoir rien obtenu ni diminué une seule de ses visites chez madame d'Albe.

Mme DE SÉNANGE.

Son mari n'est-il point averti?

Mme DU CASTEL.

Non, pas par moi, et je ne crois pas qu'il le soit par d'autres.

Mme DE SÉNANGE.

Quoi! il n'y a personne qui puisse rien sur l'esprit de cette pauvre femme?

Mme DU CASTEL.

Je n'en connois point, et je ne la crois pas en état d'écouter qui que ce soit.

Mme DE SÉNANGE.

Elle ne paroissoit point mal née?

Mme DU CASTEL.

Elle ne l'est pas; aussi ses inclinations étoient bonnes, la mauvaise compagnie l'a perdue, et l'ardeur qu'elle avoit pour

le plaisir; elle en trouve chez madame d'Albe, rien ne peut l'en retirer.

Mme DE SÉNANGE.

Vous êtes bien à plaindre!

Mme DU CASTEL.

C'est une consolation de l'être par vous; mais qui est-ce qui vient nous bler ?

SCÈNE IV.

Mme MONMARTEL.

Je vins hier vous chercher plus d'une fois, madame, pour vous parler d'une chose importante, et qui vous regarde.

Mme DU CASTEL.

Je vous en remercie par avance, de quelque nature qu'elle soit.

Mme MONMARTEL.

Elle ne peut que vous affliger, mais je suis trop votre amie pour ne vous pas dire que la conduite de mademoiselle votre fille ne se peut plus tolérer, et que vous ne pouvez vous dispenser d'y apporter des remèdes.

Mme DU CASTEL.

J'ai usé tous ceux que j'ai crus bons, et je ne sais plus que faire.

Mme DE SÉNANGE.

Quoi! voudriez-vous la laisser en repos pendant qu'elle déshonore sa famille, et vous accable de douleur?

Mme DU CASTEL.

Mon dessein n'est pas de la laisser en repos; mais je ne vois point de remède qui ne soit en quelque façon plus grand que le mal.

Mme MONMARTEL.

Y a-t-il un plus grand mal que celui de la laisser faire? et pourquoi n'en pas avertir son mari?

Mme DU CASTEL.

C'est un si grand mal d'avertir un mari sur ce qui regarde sa femme! et les suites en peuvent être si longues, et peut-être si funestes, que je ne crois pas le devoir faire.

Mme DE SÉNANGE.

Elle ne mérite pas tant de ménagements, et quand il devrait lui en coûter

la vie, je la pousserois à l'extrémité, plutôt que de souffrir ce qu'elle fait.

Mme DU CASTEL.

Vous n'êtes pas mère, madame, et ne sentez point une certaine tendresse que rien ne peut effacer tout-à-fait.

Mme MONMARTEL.

Est-ce que vous croyez que son mari se porteroit aux dernières violences?

Mme DU CASTEL.

Non, mais le divorce seroit sans retour et d'un grand scandale; une femme peut toujours revenir quand elle n'a point quitté son mari.

Mme DE SÉNANGE.

J'admire votre prudence, et j'avoue que je ne la comprends pas.

Mme DU CASTEL.

C'est mon affaire plus que la vôtre; vous avez satisfait, par vos avis à l'amitié, laissez-moi le soin du reste.

Il vaut mieux laisser son enfant morveux, que de lui arracher le nez.

PROVERBE XXX.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme ALBÉRY.

Vous souvenez-vous encore de mademoiselle de Coucy?

Mme LUCINDE.

Oui, je m'en souviens fort bien, et de toutes ses imbécillités.

Mme ALBÉRY.

Vous vous souvenez de l'étonnement de son mari, qui disait qu'il avoit cru épouser une femme de vingt ans, et qu'il se trouvoit avec une enfant à qui il falloit apprendre les choses les plus communes.

Mme LUCINDE.

Je me souviens de tout; mais à quel propos voulez-vous m'en rafraîchir la mémoire?

Mme ALBÉRY.

C'est pour vous apprendre qu'elle est ici, et pour vous prier d'aller la voir.

Mme LUCINDE.

Elle ne saura pas me recevoir, et je ne ferai que l'embarrasser et m'ennuyer.

Mme ALBÉRY.

Vous ne ferez ni l'un ni l'autre, et je viendrai savoir ce qui se sera passé entre vous.

Mme LUCINDE.

Ce que vous dites me fait penser qu'elle est pis que jamais, et que vous voulez vous en divertir.

Mme ALBÉRY.

Je vous prie de la voir, c'est tout ce que vous tirerez de moi.

Mme LUCINDE.

Je le ferai dès aujourd'hui, car vous excitez ma curiosité.

SCÈNE II.

M. LEBRUN.

On dit que madame de Coucy est arrivée ici; en savez-vous quelque chose?

Mme BRENIER.

Non, quel intérêt y prenez-vous?

M. LEBRUN.

Je vais avoir un procès avec elle.

Mme BRENIER.

Vous en sortirez bien, selon toutes les apparences, car j'ai ouï dire que son mari est toujours à la guerre, et pour elle je ne pense pas qu'elle sache se défendre.

M. LEBRUN.

Pourquoi?

Mme BRENIER.

C'est une fille nourrie dans un couvent jusqu'à vingt ans, et qui, naturellement, ne paroissoit pas avoir beaucoup d'intelligence.

M. LEBRUN.

Elle aura des gens d'affaires, et elle est en lieu de trouver conseil.

Mme BRENIER.

Quand on ne se mêle point soi-même de ses affaires, elles ne vont pas bien.

M. LEBRUN.

Je tâcherai de profiter de son peu d'habilité.

SCÈNE III.

Mme LUCINDE.

Quoiqu'il y ait bien long-temps que je n'aie eu l'honneur de vous voir, je ne vous ai point oubliée, madame, et vous voyez comme je m'empresse dès que je vous ai sue ici.

Mme DE COUCY.

Je n'osois me flatter d'un pareil bonheur, madame, et j'étois bien résolue de vous prévenir, pour voir si vous vous souviendriez encore de moi; j'admire votre bonté de me venir chercher.

Mme LUCINDE.

Monsieur votre mari est-il ici avec vous?

Mme DE COUCY.

Non, madame, il sert l'été et l'hiver, et à peine le vois-je quelques mois dans l'année.

Mme LUCINDE.

C'est donc vous qui gouvernez votre famille et vos affaires?

Mme DE COUCY.

Oui, madame, je fais ce qu'il m'est possible pour répondre à la confiance que mon mari a pour moi, en ne négligeant rien de tout ce qu'il abandonne à ma conduite.

Mme LUCINDE.

Avez-vous beaucoup d'enfants?

Mme DE COUCY.

J'en ai trois; deux garçons et une fille.

Mme LUCINDE.

Je les crois bien petits?

Mme DE COUCY.

La fille est l'aînée, elle a près de huit ans; les garçons sont demeurés chez moi, et je n'ai ici que ma fille.

Mme LUCINDE.

C'est apparemment celle que vous aimez le mieux?

Mme DE COUCY.

Je les aime également; mais j'ai cru qu'il étoit plus raisonnable ds ne pas laisser une fille avec des valets.

Mme LUCINDE.

Vous en prenez soin vous-même?

Mme DE COUCY.

J'y suis obligée, madame, et je tâche de la faire profiter mieux que je n'ai fait de l'éducation que j'ai eue.

Mme LUCINDE.

Elle sait donc mille choses?

Mme DE COUCY.

Je ne m'applique qu'à une seule, qui est de la rendre une parfaite chrétienne, avec cela elle sera bonne à tout.

Mme LUCINDE.

Quoi! vous en faites une dévote?

Mme DE COUCY.

Je fais de mon mieux pour lui inspirer une dévotion qui édifie tout le monde, et qui ne déplaise à personne.

Mme LUCINDE.

Elle est donc déjà sérieuse?

Mme DE COUCY.

Elle est fort sage, très douce, et se porte sans peine à tout ce que je désire.

Mme LUCINDE.

Vous voyez bien, madame, que je ne puis vous quitter, et que je ne pense à m'en aller que par discrétion?

Mme DE COUCY.

C'est par bonté pour une personne que vous connoissez depuis long-temps.

SCÈNE IV.

M. LEBRUN.

J'ai su, madame, que vous étiez ici, et j'ai cru devoir vous avertir moi-même que je ne puis me dispenser de plaider contre vous.

Mme DE COUCY.

Faut-il, madame, que je parle de mes affaires devant vous?

Mme LUCINDE.

J'en serois ravie, si je ne vous incommode point.

Mme DE COUCY.

J'avois déjà été informée, monsieur, de votre dessein, mais je n'ai point voulu vous prévenir, et je n'ai qu'à vous remercier de l'honnêteté que vous me marquez en venant me le dire vous-même.

M. LEBRUN.

A qui vous plaît-il que je m'adresse

dans les suites que cette affaire pourra avoir?

Mme DE COUCY.

A moi.

M. LEBRUN.

Quoi! c'est vous qui vous mêlerez d'un procès.

Mme DE COUCY.

Et qui donc, monsieur, puisque mon mari est absent?

M. LEBRUN.

Savez-vous quelles sont mes prétentions?

Mme DE COUCY.

Oui.

M. LEBRUN.

Je crois que vous ne les trouverez pas mal fondées.

Mme DE COUCY.

Nous ennuyons madame Lucinde de les discuter devant elle; mais j'en ai assez vu pour ne pas douter que vous ne perdiez votre procès.

M. LEBRUN.

Je vois bien que j'ai affaire à une plus

forte partie que je ne le pensois; je m'en vais tâcher de me bien défendre.

SCÈNE V.

Mme LUCINDE.

Est-ce pour cette affaire, madame, que vous êtes venue à Paris?

Mme DE COUCY.

Pour celle-là et pour plusieurs autres que je voudrois finir avant que mon mari revienne; il me fait espérer qu'il viendra m'y trouver à la fin de la campagne.

Mme LUCINDE.

Vous êtes bien à plaindre d'être si peu avec lui?

Mme DE COUCY.

Son absence est le seul chagrin de ma vie, mais il faut le savoir supporter pour son avancement dans le monde.

Mme LUCINDE.

Voici monsieur d'Albéric qui paroît, et qui veut renouveler son ancienne connoissance.

SCÈNE VI.

M. D'ALBÉRIC.

Monsieur Lebrun a su, madame, que j'étois connu de vous, et il m'a chargé de tâcher de vous persuader d'accommoder le procès qu'il a contre vous.

Mme DE COUCY.

Vous serez bien fatigué de mes affaires, madame; cependant il me paroît que vous voulez que je les fasse devant vous.

Mme LUCINDE.

Il faut bien, à moins que vous ne me chassiez, car il m'est impossible de sortir d'ici.

Mme DE COUCY.

Il ne tiendra qu'à vous, monsieur, d'être notre arbitre, et je vous remets mes intérêts entre les mains.

Mme LUCINDE.

Mais vous voyez qu'il ne parle d'accommodement, que parce que son affaire est mauvaise.

Mme DE COUCY.

Il est vrai, madame, mais il en faut

profiter, il me coûtera autant à plaider qu'à lui céder quelque chose, outre que ce qu'on peut finir avec douceur, ne se doit jamais faire par violence.

M. D'ALBÉRIC.

C'est donc tout de bon, madame, que vous voulez que je me charge de cet arbitrage ?

Mme DE COUCY.

Oui, monsieur, je vous en donne ma parole, et je vous la garderai comme si j'étois un homme.

M. D'ALBÉRIC.

Il n'y en a point que j'estime autant que vous, et je suis si charmé de votre mérite, que je ne songe plus qu'à m'approcher de vous, je crois pouvoir m'expliquer devant madame Lucinde.

Mme DE COUCY.

Vous le pouvez, monsieur, elle ne vous doit pas être suspecte.

M. D'ALBÉRIC.

Je vous demande mademoiselle votre fille pour mon fils unique.

Mme DE COUCY.

Je connois l'avantage qu'il y auroit

pour elle, et pour toute notre famille; mais ne savez-vous pas qu'elle n'a que huit ans?

M. D'ALBÉRIC.

Je le sais, madame; mais nous pourrions les accorder, et attendre qu'ils fussent en âge.

Mme DE COUCY.

A quoi servent ces engagements? si votre bonne volonté pour elle continue, nous ne vous la refuserons pas, et si elle change, je ne voudrois pas me servir de vos promesses pour vous faire faire ce mariage malgré vous.

M. D'ALBÉRIC.

On ne peut résister à vos raisons. Je m'en vais trouver monsieur Lebrun, pour avoir le plaisir de travailler pour vous.

Mme LUCINDE.

Je suis si étonnée de tout ce que j'entends, que je crois rêver. Quoi! madame, vous êtes en tout la plus habile femme du monde, et la plus raisonnable!

Mme DE COUCY.

Ne craignez pas, madame, de me dire que je ne l'ai pas toujours été; je ne le suis

encore guère, mais la nécessité de se mêler de tout dans la famille, apprend bien des choses.

Mme LUCINDE.

Vous pourriez entendre sans peine ce qu'on vous diroit du temps passé; mais j'aime bien mieux savoir, si vous voulez me le dire, comment vous avez fait pour devenir ce que vous êtes?

Mme DE COUCY.

L'envie de plaire à mon mari, d'être estimée de lui, d'acquérir de la réputation, me fit bientôt sentir que je n'y parviendrois pas sans peine; j'implorai le secours de Dieu, je travaillai, j'essuyai quelques confusions sur mon extrême ignorance; mais je ne me rebutai point, je renonçai aux plaisirs, je me donnai toute entière à mes devoirs, je souffrois plus qu'une autre par le peu de facilité naturelle que j'avois; mais je m'en trouve bien récompensée, madame, par l'estime que vous me témoignez.

En forgeant on devient forgeron.

PROVERBE XXXI.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE ROMILLY.

On m'assure que je puis vous confier l'éducation de ma fille; vous sentez-vous capable du soin qu'il en faut prendre, et de l'assiduité qu'il faudra avoir auprès d'elle?

Mme DUPUIS.

Je n'ai nulle capacité, madame, mais de l'assiduité, je puis vous en répondre, puisqu'elle dépend de moi.

Mme DE ROMILLY.

Ne comptez pas sur moi pour vous aider, car j'ai tant d'affaires que je ne saurois m'occuper d'elle.

Mme DUPUIS.

Je vous rendrai compte de temps en temps de sa conduite et de la mienne.

Mme DE ROMILLY.

Venez le plus tôt que vous pourrez, mä fille est d'un âge trop dangereux pour la laisser sur sa bonne foi.

Mme DUPUIS.

Voulez-vous qu'elle soit toujours enfermée, et qu'on la traite durement ?

Mme DE ROMILLY.

Non; donnez-lui toute la liberté que vous croirez pouvoir lui accorder sans danger, et ne la rendez point malheureuse.

Mme DUPUIS.

Je me conformerai en tout, madame, à vos intentions.

SCÈNE II.

Mme DE ROMILLY.

Je vais vous donner une gouvernante, ma fille, qui m'a paru fort raisonnable.

Mlle DE ROMILLY.

Elle ne m'est pas nécessaire, et je ne vois pas pourquoi vous vous défiez de moi.

Mme DE ROMILLY.

Je ne me défie point, mais il seroit de mauvaise grâce que vous allassiez seule, et vous devez être ravie des soins que je prends de vous.

Mlle DE ROMILLY.

Je le serois si vous aviez assez bonne opinion de moi, pour me confier ma propre conduite.

Mme DE ROMILLY.

Vous ne savez pas ce que vous demandez; la bienséance ne permet pas de laisser une fille sur sa bonne foi.

Mlle DE ROMILLY.

Si la gouvernante me fait de la peine, je la lui rendrai bien.

Mme DE ROMILLY.

Que dites-vous entre vos dents?

Mlle DE ROMILLY.

Que je n'ai qu'à obéir.

SCÈNE III.

M. DAVRANCHE.

Mademoiselle de Romilly devient gran-

de, elle est très riche, je suis bien tenté de l'enlever.

M. DUCLUSEAU.

Vous hasarderez votre vie; vous savez la sévérité des lois pour ce crime-là.

M. DAVRANCHE.

Elle n'a point de père, on apaisera la mère assez aisément; je lui vois peu de parents.

M. DUCLUSEAU.

Pourquoi ne songez-vous pas plutôt à la persuader qu'à l'enlever? si elle vous veut épouser, l'affaire sera bien moins difficile pour vous.

M. DAVRANCHE.

Vous avez raison, mais comment la persuader? on ne peut l'aborder.

M. DUCLUSEAU.

Il faut gagner quelque domestique.

M. DAVRANCHE.

Ce sera difficile; et on vient de lui donner tout nouvellement une gouvernante fort appliquée, et que l'on dit incorruptible.

M. DUCLUSEAU.

Laissez-moi faire, je n'oublierai rien pour que vous l'épousiez sans l'enlever.

SCÈNE IV.

Mme DUPUIS.

Je vous trouve bien familier avec votre maîtresse, vous lui parlez librement; contentez-vous de la servir, ou je vous ferai chasser?

LAVIOLETTE.

On ne chasse que les chiens: voyez un peu madame la gouvernante, qui ne fait que d'entrer chez nous et qui veut ôter les anciens domestiques?

Mme DUPUIS.

Vous êtes un insolent! je m'en plaindrai à madame.

LAVIOLETTE.

Et à monsieur aussi, si vous voulez? Les vieilles sont au monde pour faire enrager la jeunesse! je suis tenté de lui casser la tête!

SCÈNE V.

M. DUCLUSEAU.

Tu me parois en colère, Laviolette? qui est-ce qui te fâche? je t'offre mon service.

LAVIOLETTE.

Je n'ai pas l'honneur de vous connoître, monsieur?

M. DUCLUSEAU.

Et moi je te connois bien par tout ce qu'on m'a dit de toi, et si tu cherchois condition, je t'offrirois la mienne.

LAVIOLETTE.

Il faudra peut-être bien en venir là, car nous avons une vieille qui fera déserter la maison; mais j'aime ma maîtresse.

M. DUCLUSEAU.

On dit qu'elle est bien aimable?

LAVIOLETTE.

Oh! monsieur, c'est la meilleure personne du monde, qui n'aime qu'à rire, qui est libre avec nous comme si nous étions autant qu'elle.

M. DUCLUSEAU.

Tu lui parles quand tu veux?

LAVIOLETTE.

Oui, assurément; elle a une maudite gouvernante qui veut nous en empêcher, mais nous savons bien la tromper.

M. DUCLUSEAU.

Comment fais-tu?

LAVIOLETTE.

J'y vais le matin, dans le temps que la vieille, qui croit qu'elle dort, va à la messe dire toutes ses patenôtres.

M. DUCLUSEAU.

Si tu voulois me faire le plaisir de lui rendre une lettre, je te donnerois dix pistoles?

LAVIOLETTE.

Je suis fidèle, monsieur.

M. DUCLUSEAU.

Je n'en doute pas, mais cette lettre ne lui fera pas de mal, et tu ne feras pas une infidélité.

LAVIOLETOE.

En effet, quel mal lui fera une lettre? et j'aurai dix louis.

M. DUCLUSEAU.

Je n'en demeurerai pas là.

LAVIOLETTE.

Je suis à vous, monsieur, pour tout ce qu'il vous plaira.

SCÈNE VI.

Mme DUPUIS.

Je ne puis répondre de mademoiselle votre fille, madame, tant qu'elle aura Laviolette pour laquais.

Mme DE ROMILLY.

Pourquoi? c'est un bon garçon, qui est de mes terres, je ne veux point le chasser.

Mme DUPUIS.

Il est trop familier avec elle, il entre partout, je le trouve quelquefois dans sa chambre avant qu'elle ne soit éveillée.

Mme DE ROMILLY.

Il l'a vue naître, et je vous assure qu'il n'y entend pas finesse.

Mme DUPUIS.

Je suis pourtant avertie qu'il sort souvent, qu'il a de l'argent, et qu'il a des

conversations avec des gens qui rodent autour de la maison.

Mme DE ROMILLY.

Vous vous alarmez de tout, et je vous réponds que Laviolette est un innocent; soyez en repos sur ma parole.

SCÈNE VII.

Mme GERMEUIL.

Je m'intéresse trop à ce qui vous touche, pour ne pas vous avertir, qu'on dit que monsieur Davranche a des desseins sur votre fille; et qu'il est souvent avec un de ses amis, autour de votre maison.

Mme DE ROMILLY.

Vous m'obligez sensiblement de me donner cet avis, j'en profiterai au plus tôt, et j'en aurai une éternelle reconnoissance.

Mme GERMEUIL.

Il n'y a rien de si difficile que de garder une fille.

Mme DE ROMILLY.

Vous m'avez donné une si grande inquiétude, qu'il faut que je vous quitte

pour aller parler à la gouvernante de ma fille.

Mme GERMEUIL.

La voici qui vient bien à propos.

SCENE VIII.

Mme DUPUIS.

Ah, madame !

Mme DE ROMILLY.

Écoutez-moi, je vous prie, sans m'interrompre, j'entendrai une autre fois vos plaintes. Je veux que vous chassiez Laviolette, que ma fille ne sorte plus du tout, qu'elle couche dans ma chambre, et qu'elle ne soit jamais sans vous ou moi; ôtez-lui son écritoire, cherchons-lui une chambre qui n'ait point de vue sur le dehors.

Mme DUPUIS.

Madame!

Mme DE ROMILLY.

Avez-vous le courage de me parler d'autres choses dans l'inquiétude où vous

me voyez ? Prenons toutes sortes de précautions pour la bien garder.

Mme DUPUIS.

Eh ! madame, quelle précaution ? elle est enlevée !

Fermer la porte de l'écurie quand les chevaux sont pris ?

PROVERBE XXXII.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme AMONY.

J'ai fait tout ce qu'il m'a été possible pour vous bien élever, ma fille, c'est à vous présentement à profiter de ce que vous avez appris.

Mlle AMONY.

J'en ai bien envie, ma mère, et vous me trouverez toujours la même docilité que si j'étois enfant.

Mme AMONY.

La raison doit vous en donner encore davantage, les enfants sont d'ordinaire dociles par crainte; mais à l'âge où vous êtes, vous devez vous désirer autant de mérite que je vous en souhaite, et être ravie qu'on vous fournisse les moyens que l'expérience apprend aux vieilles personnes.

Mlle AMONY.

Ne vous rebutez jamais de me donner vos avis, je ne me rebuterai pas de les suivre.

Mme AMONY.

J'en ai un par où je veux commencer, qui, sans doute, vous surprendra : c'est de ne vous lier d'amitié avec aucune femme.

Mlle AMONY.

J'avoue qu'il me surprend, car je crois que vous approuveriez encore moins que je me liasse avec un homme, et cependant il est difficile de vivre sans amis.

Mme DE ROMILLY.

Il est plus aisé de trouver des amis que des amies : les femmes s'ennuient les unes

les autres. Une vieille prude ne vous divertiroit peut-être guère, et les autres vous feroient repentir de la confiance que vous auriez eue en elles.

Mlle AMONY.

Un homme est encore pis, car on hasarderoit sa réputation, en le voyant et en lui parlant souvent.

Mme AMONY.

Il faut les prendre sages et d'une réputation établie. J'ai un ami que je veux vous donner.

Mlle AMONY.

Je le prendrai volontiers de votre main, ma mère, et je ne croirois jamais me tromper en me laissant conduire par vous.

Mme AMONY.

Allez dans votre chambre faire des réflexions sur tout ce que nous avons dit, et il n'y a rien de plus propre à former le jugement, il ne faut guère parler, et s'accoutumer à penser.

SCÈNE II.

M. DESTIRAL.

Je suis venu ici bien des fois sans vous trouver, madame, et je m'ennuyois fort d'être si long-temps sans avoir l'honneur de vous voir.

Mme AMONY.

Il est vrai, monsieur, que j'ai sorti souvent depuis quelques jours. J'ai mille choses à faire pour ma fille, dont je suis présentement tout occupée.

M. DESTIRAL.

Eh! pourquoi, madame, l'êtes-vous plus qu'à l'ordinaire?

Mme AMONY.

C'est qu'elle est grande, et que j'avois toujours compté de la mettre dans le monde au retour de la campagne, et vous savez qu'il y a déjà trois mois que j'en suis revenue; mais ce pas-là pour ma fille est si considérable, que je ne puis presque m'y résoudre.

M. DESTIRAL.

Vous avez grande raison de le regarder

comme important; prenez garde surtout aux femmes qu'elle verra.

Mme AMONY.

Je connois si bien ce danger, que je l'ai déja prévenue; mais j'ai bien envie de lui donner un véritable ami, afin qu'elle voie que je ne suis pas seule qui pense de même façon.

M. DESTIRAL.

Ce n'est pas un mauvais parti. Un honnête homme lui donnera de meilleurs conseils qu'une femme.

Mme AMONY.

Je n'en ai pas d'autre à lui offrir que vous.

M. DESTIRAL.

Je ne mérite cette distinction que par ma fidélité, et le sincère attachement que j'ai pour vous.

Mme AMONY.

Je vous confie quelque chose qui m'est plus cher que moi-même, et vous ne pouvez, après cela, douter de mon estime. Voyez-la donc, et l'entretenez autant que vous pourrez.

M. DESTIVAL.

Je le ferai avec joie.

SCÈNE III.

Mlle AMONY.

Voulez-vous, mademoiselle, pendant que nos mères s'entretiennent, que nous allions faire un tour de jardin?

Mlle MÉRIC.

J'en serai ravie, pourvu que nous ne marchions guère; je suis très paresseuse.

Mlle AMONY.

Nous trouverons des bancs partout, en voilà déja un. Mais, d'où vient qu'à votre âge vous êtes paresseuse?

Mlle MÉRIC.

Je n'aime qu'à causer. Les exercices, les jeux, et tous les goûts de la jeunesse m'ennuient.

Mlle AMONY.

Je ne suis pas de même : tout m'amuse; j'aime à marcher, à sauter, à danser, à jouer à toutes sortes de jeux d'exercices ou d'esprit.

Mlle MÉRIC.

N'aimez-vous pas mieux vous servir de votre esprit que de celui des autres?

Mlle AMONY.

J'aimerois fort à avoir de l'esprit; mais le mien ne me fournit pas encore grand chose: je n'ai presque rien vu, je ne veux point parler de mon prochain, je crains trop de dire des sottises.

Mlle MÉRIC.

On n'en dit pas quand on a de l'esprit.

Mlle AMONY.

J'ai pourtant ouï dire à des personnes qui en avoient beaucoup, qu'elles ne pouvoient s'empêcher de rougir quand elles se ressouvenoient de celles qu'elles avoient dites dans leur jeunesse.

Mlle MÉRIC.

Bon, bon! c'est qu'on veut toujours nous retenir, et moi je veux me divertir, et, comme j'aime à parler, je veux parler.

Mlle AMONY.

Je crois qu'il est temps d'aller trouver ma mère, et qu'elle s'en ira bientôt.

Mlle MÉRIC.

Je ne songeois pas qu'elles fussent au monde.

Mlle AMONY.

Je n'oublie pas la mienne, et serois bien embarrassée si je me trouvois sans elle.

Mlle MÉRIC.

Vous êtes timide?

Mlle AMONY.

Très fort.

Mlle MÉRIC.

Je ne crains que les bêtes.

Mlle AMONY.

Et moi je n'en crains aucune, mais je crains beaucoup de faire des fautes. Allons, mademoiselle, voilà madame votre mère.

SCÈNE IV.

M. DESTIRAL.

Madame votre mère m'ordonne d'avoir l'honneur de vous voir souvent, mademoiselle; je ne sais si vous le trouverez bon.

Mlle AMONY.

Tout ce que fait ma mère ne peut être

mauvais, et je suivrai en tout ses sentiments.

M. DESTIRAL.

Elle vous aime tendrement, et n'est occupée que de vous; votre entrée dans le monde lui fait grand'peur.

Mlle AMONY.

Et à moi aussi, car elle m'a bien instruite du danger qu'on y court.

M. DESTIRAL.

Vous avez une timidité qui vous empêchera de vous connoître.

Mlle AMONY.

Il est vrai, monsieur, que je ne crois pas manquer par me trop avancer; mais je manquerai par ne me pas mettre où je dois être, et on me reprocha hier, dans une visite où je suivois ma mère, que je ne parlois pas assez.

M. DESTIRAL.

Comptez, mademoiselle, que ces reproches sont des louanges, et que les fautes que vous ferez en vous reculant trop, ne vous attireront jamais de confusion, au contraire, on vous dira de monter plus

haut. Voilà trop d'avis pour une première visite; je prends congé de vous.

Mlle AMONY.

Je serai toujours ravie de vous entendre.

SCÈNE V.

Mme VALCIN.

Résisterez-vous toujours aux instances que vos proches et vos amis vous font pour vous marier?

M. DESTIRAL.

Il est cruel de vouloir que je me marie par complaisance, n'y ayant aucune inclination.

Mme VALCIN.

Tout le monde se marie, et vous seriez ravi de trouver compagnie chez vous quand vous y revenez.

M. DESTIRAL.

J'achèterais peut-être bien cher cette compagnie.

Mme VALCIN.

Peut-on acheter trop cher la douceur de la vie?

M. DESTIVAL.

Eh bien! madame, mariez-moi donc, puisqu'on le veut; mais comptez que je ne me mêlerai point de mon mariage, et que vous pouvez tout conclure sans moi.

Mme VALCIN.

Comment! vous ne saurez pas qui vous épouserez?

M. DESTIRAL.

Non, je me trouverai à l'église pour signer et me marier tout de suite.

Mme VALCIN.

Vous ne voulez pas voir la figure de votre femme? ni savoir son nom, son âge, son bien, sa naissance?

M. DESTIRAL.

Tout cela m'est indifférent; je vous demande seulement qu'elle soit sage.

Mme VALCIN.

Est-ce sérieusement que vous me parlez ainsi?

M. DESTIRAL.

C'est si sérieusement, que si vous en usez autrement, je ne me marierai point.

M[me] VALCIN.

Il faut servir nos amis à leur mode; je vais y travailler.

SCÈNE VI.

M[lle] AMONY.

Je reçus hier une visite de mademoiselle Méric; elle me paroît peu raisonnable, et peu respectueuse pour sa mère.

M. DESTIRAL.

C'est peut-être que vous l'êtes un peu trop avec la vôtre?

M[lle] AMONY.

Peut-on en faire trop pour une mère, et une mère à qui je dois tout.

M. DESTIRAL.

Vous ne lui devez pas plus que les autres.

M[lle] AMOUY.

Ah! monsieur, ne savez-vous pas les soins qu'elle a eus pour moi?

M. DESTIRAL.

C'est que vous ne connoissez que ceux-là; mais elle n'a fait que ce que toutes les mères font.

Mlle AMONY.

Vous me surprenez fort, je croyois lui avoir de grandes obligations.

M. DESTIRAL.

Vous êtes bonne et un peu innocente; quand votre esprit sera plus ouvert, vous verrez les choses comme elles sont.

Mlle AMONY.

Je ne demande qu'à les voir, et je souhaite fort d'avoir de l'esprit.

M. DESTIRAL.

Je suis ravi de vous voir ce goût-là, et de ne pas vouloir être de ces femmes qui ne savent que certains devoirs qui ne sont que pour les petits esprits.

Mlle AMONY.

On m'a dit de vous croire en tout; c'est à vous de m'éclairer.

M. DESTIRAL.

Je le ferai de mon mieux, mais gardez-moi le secret, tout le monde n'est pas capable des maximes que je veux vous donner.

Mlle AMONY.

Je suis secrète.

M. DESTIRAL.

Mais, le serez-vous pour votre mère ?

Mlle AMONY.

Je ne lui ai jamais rien caché jusqu'ici.

M. DESTIRAL.

Il faut que vous appreniez à lui cacher quelque chose, si vous voulez que je vous parle comme à une personne raisonnable.

Mlle AMONY.

Est-ce que ma mère ne l'est pas?

M. DESTIRAL.

Elle l'est autant que son médiocre esprit le lui permet, mais je crois que le vôtre sera plus élevé.

Mlle AMONY.

Faites de moi ce que vous voudrez; pourvu que j'aie du mérite.

M. DESTIRAL.

Promettez-moi donc le secret?

Mlle AMONY.

Je vous le promets, monsieur; et je vous le garderai fidèlement.

M. DESTIRAL.

Je vous conduirai en tout; il faut d'abord commencer par oublier tout ce que

madame votre mère vous a dit, et prendre d'autres idées.

Mlle AMONY.

Elle m'a toujours parlé chrétiennement et raisonnablement.

M. DESTIRAL.

Il faut être chrétienne, mais non pas petitement, ni comme une bourgeoise.

Mlle AMONY.

Que faut-il faire ?

M. DESTIRAL.

Il faut donner toutes les marques extérieures de religion, et du reste ne vous en pas tourmenter.

Mlle AMONY.

Et sur cet honneur qu'on m'a tant recommandé ?

M. DESTIRAL.

Il faut tout de même en paroître remplie ; mais ne vous en pas contraindre selon les occasions.

Mlle AMONY.

Tout ce que vous me dites m'étonne ?

M. DESTIRAL.

N'en soyez pas surprise, ce sont les premières impressions qui sont les plus

difficiles à effacer, mais j'espère tout de votre esprit et d'une certaine élévation de cœur que je vois en vous avec plaisir.

Mlle AMONY.

Est-il vrai, monsieur, qu'il y ait quelque chose de bon en moi? Encore une fois, je m'abandonne, et je veux vous croire en tout, sans écouter mes répugnances mal fondées.

SCÈNE VII.

PIERRE.

Bonjour, Michel, qu'est-ce que tu as? il semble que tu as perdu tous tes parents?

MICHEL.

Je me trouve mal, et prêt à rendre trippes et boyaux.

PIERRE.

Est-ce que tu as bu? tu devrois y être accoutumé?

MICHEL.

Oui, j'ai bu; mais ce n'est pas du vin ordinaire.

PIERRE.

Ce n'est pas de l'eau qui te met comme tu es ?

MICHEL.

J'avois mis quelques drogues dans du vin pour attraper mes camarades, je ne sais s'ils s'en sont doutés, mais enfin il n'y a que moi qui ai bu de ce que j'avois apprêté pour eux.

PIERRE.

En bon françois, tu voulois les empoisonner ?

MICHEL.

Non, je voulois rire.

PIERRE.

Ris donc tout ton soul. Adieu.

SCÈNE VIII.

Mme VALCIN.

J'ai une aventure singulière à vous conter. Savez-vous que monsieur Destiral est marié ?

Mme HENRIET.

On vient de me le dire.

Mme VALCIN.

Vous en a-t-on dit les particularités,

Mme HENRIET.

Non.

Mme VALCIN.

Les voici. Vous saurez qu'il ne s'est rendu pour le mariage, qu'à l'importunité de ses amis et de ses proches, et à condition que je le marierois sans qu'il en entendît parler que pour aller à l'église. Je l'ai fait comme il l'a voulu; il a signé le contrat. En entrant à la paroisse, il est allé tout droit se mettre à genoux pendant que la fille signoit aussi; on les a fiancés et mariés tout de suite; on lui a dit en sortant qu'il falloit donner la main à sa femme, il l'a fait et l'a vue. Jamais homme n'a été plus surpris que de se trouver marié avec une personne qu'il voyoit tous les jours.

Mme HENRIET.

Mais comment avez-vous pu conduire la mère et la fille à un mariage si bisarrement fait?

Mme VALCIN.

Il est si avantageux pour elles, que je n'ai pas eu de peine à les persuader.

La tricherie en revient toujours à son maître.

PROVERBE XXXIII.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DUCEAUX.

Je suis étonnée de la grandeur de Paris, et quoi que j'en eusse ouï dire, je ne laisse pas d'en être surprise.

Mlle DESJARDINS.

On dit qu'il n'y a rien dans le monde qui en approche, et tous ceux qui ont le plus voyagé en conviennent.

Mme DUCEAUX.

Quelque beau qu'il soit, je regrette souvent ma province, et les personnes que j'y ai laissées.

Mlle DESJARDINS.

Il ne tiendra qu'à vous de faire des connoissances ici, vous pourrez choisir, car il y en a de toutes façons.

Mme DUCEAUX.

Je n'affecterai ni de voir personne, ni de voir beaucoup de monde; vous n'êtes pas sans amies, et selon toutes les apparences, vos connoissances seront les miennes.

Mlle DESJARDINS.

J'en ai plusieurs; mais je suis sujette aux amies qui ont des entêtements, je voudrois les leur ôter, et je ne puis en venir à bout.

Mme DUCEAUX.

Sont-ce de jeunes personnes?

Mlle DESJARDINS.

Toutes jeunes, pleines d'esprit, et d'ailleurs fort aimables.

Mme DUCEAUX.

Voilà ce qu'il me faut, car j'aime les jeunes personnes, et je voudrois leur faire entendre raison.

Mlle DESJARDINS.

Vous me paroissez toute propre à l'inspirer.

Mme DUCEAUX.

J'ai un grand zéle là-dessus, et j'étois fort environnée de jeunesse dans ma province.

Mlle DESJARDINS.

Vous verrez, madame, que j'ai de quoi exercer votre zèle, mais il faut vous laisser en repos et songer à vos affaires.

Mme DUCEAUX.

Je n'ai pas tant de goût pour les procès que pour prêcher la raison aux jeunes personnes, et j'espère que vous et vos amies serez ma consolation quand j'aurai été solliciter mes juges.

Mlle DESJARDINS.

Je n'oublierai rien de tout ce qui me sera possible pour vous faire aimer Paris.

SCÈNE II.

Mlle DESVIGNES.

Je n'ai jamais entendu dire tant de bien d'une personne, que j'en entendis dire

hier de cette madame Duceaux, qui arrive de la province.

Mlle DUTEUIL.

Je ne la connois point. Qu'est-ce donc que ce mérite nouveau, qui fait tant de bruit?

Mlle DESVIGNES.

On dit que sa réputation est grande dans une province; elle est venue ici pour un grand procès.

Mlle DUTEUIL.

Ferez-vous connoissance avec elle?

Mlle DESVIGNES.

J'en ai bien envie, sur le portrait qu'on m'en a fait.

Mlle DUTEUIL.

Si vous en êtes contente, quand vous l'aurez vue, faites-moi part du plaisir qu'il y a de connoître une personne de ce mérite-là.

Mlle DESVIGNES.

Je n'y manquerai pas.

SCÈNE III.

Mlle DESJARDINS.

Je veux vous mener au premier jour

chez madame Duceaux, qui est une personne admirable.

Mlle DUBREUIL.

Est-elle divertissante? car c'est ce qu'il me faut.

Mlle DESJARDINS.

C'est la raison même.

Mlle DUBREUIL.

Ce n'est pas assez pour moi, je veux rire bien plus que raisonner.

Mlle DESJARDINS.

Elle est gaie.

Mlle DUBREUIL.

Allons-y donc tout à l'heure?

Mlle DESJARDINS.

Il faut prendre son temps.

Mlle DUBREUIL.

Il est toujours temps de rire, et puisqu'elle est gaie, je m'en vais la voir sans vous.

Mlle DESJARDINS.

Quoi! sans vous faire présenter? et vous lui direz qui vous êtes?

Mlle DUBREUIL.

Pourquoi non? je ne veux jamais remettre ce qui peut me faire plaisir.

SCÈNE IV.

Mlle DESVIGNES.

J'ai vu madame Duceaux, c'est une personne admirable.

Mlle DENNEVILLE.

En quoi consiste son mérite ?

Mlle DESVIGNES.

En tout ce qui peut se trouver dans une femme accomplie.

Mlle DENNEVILLE.

C'est une provinciale qui n'a jamais vu la cour ; à quoi lui servira son mérite ? n'est-elle pas au désespoir de n'être pas à la cour ?

Mlle DESVIGNES.

Elle paroît très-contente de son état, c'est une femme qui a de l'esprit, mais encore plus de raison, qui sait s'accommoder de tout, qui est pleine de bonté et de douceur, qui voudroit toujours faire du bien, qui fait aimer la vertu, qui joint une piété solide à une complaisance dans tout ce qui n'est point un mal, et qui a

une humeur qui l'a fait aimer de tout le monde.

Mlle DENNEVILLE.

Voilà beaucoup de bien de perdu si elle ne fait connoître son mérite à la cour.

SCÈNE V.

Mlle DUTEUIL.

Cette dame de province qui fait tant de bruit dans notre quartier, est-elle riche?

Mlle DESJARDINS.

Médiocrement; si j'en juge par son train et sa dépense, il ne paroît ni avarice ni désordre.

Mlle DUTEUIL.

Vous croyez qu'elle ne pense pas à épargner, et à amasser de l'argent?

Mlle DESJARDINS.

Je ne l'ai pas ouï dire.

Mlle DUTEUIL.

Elle n'a donc point d'esprit ni de conduite? et je rabats beaucoup de son mérite.

Mlle DESJARDINS.

Je compte pourtant de vous faire faire

connoissance avec elle, et je lui ai promis de lui amener toutes mes amies.

Mlle DUTEUIL.

J'irai quand vous voudrez.

Mlle DESJARDINS.

Je vous y donne rendez-vous demain à deux heures après midi.

Mlle DUTEUIL.

Je n'y manquerai pas.

SCÈNE VI.

Mme DUCEAUX.

Je m'ennuyois déjà de n'avoir point l'honneur de vous voir, mademoiselle, et on est bientôt accoutumée à vous, jusqu'au point de ne pouvoir s'en passer.

Mlle DESJARDINS.

Je serois bien heureuse que vous fussiez ainsi pour moi, car la discrétion est la seule raison qui m'a empêchée de venir plus tôt.

Mme DUCEAUX.

Voici une journée de repos; on ne va point au palais.

Mlle DESJARDINS.

Je l'ai su, et j'ai pris ce jour-là pour vous présenter mes amies.

Mme DUCEAUX.

Je serai ravie de les voir.

Mlle DESJARDINS.

J'espère que vous en convertirez quelqu'une.

Mme DUCEAUX.

J'y ferai tous mes efforts, car je hais les entêtements, et ils sont très opposés à la raison.

Mlle DESJARDINS.

Voici madame Desvignes que je vous présente; c'est la plus ponctuelle au rendez-vous que je leur ai donné.

SCÈNE VII.

Mme DESVIGNES.

Mademoiselle Dubreuil me suit de près.

Mlle DESJARDINS.

La voilà, madame.

SCÈNE VIII.

Mlle DUBREUIL.

J'étois déjà venue ici de mon chef, madame; mais je ne vous trouvai pas.

Mme DUCEAUX.

Je suis bien fâchée, mademoiselle, que vous ayez pris cette peine sans que j'en aie profité.

Mlle DESJARDINS.

Vous ne vous plaindrez pas, madame, que mes amies ne soient empressées pour vous. Voici mademoiselle Duteuil, et celle-ci mademoiselle Denneville.

Mme DUCEAUX.

Autant que j'en puis juger, mademoiselle, vous choisissez bien vos amies.

Mlle DUBREUIL.

A quoi nous divertirons-nous?

Mme DUCEAUX.

A la conversation qui ne doit pas être ennuyeuse dans une telle compagnie.

Mlle DESJARDINS.

Mademoiselle Dubreuil aime à se divertir.

Mlle DUBREUIL.

J'en conviens, et je crois que j'ai raison.

Mme DUCEAUX.

En quoi, mademoiselle, mettez-vous votre plaisir ?

Mlle DUBREUIL.

A ne rien refuser de ce qui peut m'en faire.

Mme DUCEAUX.

Cette passion deviendra votre supplice.

Mlle DUBREUIL.

Pourquoi ?

Mme DUCEAUX.

N'avez-vous pas expérimenté vous-même que les plaisirs ne répondent jamais à l'idée qu'on s'en est faite, et qu'on ne se divertit guère les jours qu'on a destinés à son plaisir.

Mlle DUBREUIL.

C'est vrai ; mais j'espère toujours qu'à force de chercher j'en trouverai davantage.

Mme DUCEAUX.

Vous l'espérez en vain ; vous ne serez jamais contente.

Mlle DUBREUIL.

D'où vient?

Mme DUCEAUX.

C'est que notre cœur est fait pour quelque chose de plus grand que ce que vous vous proposez; tout ce qui est moins que Dieu ne peut le remplir.

Mlle DUBREUIL.

Ces réflexions sont trop sérieuses pour une personne de mon âge et de mon humeur.

Mlle DUTEUIL.

Je suis ennemie des plaisirs, parce qu'ils sont d'une grande dépense.

Mlle DESJARDINS.

Mademoiselle Duteuil vous montre son foible en attaquant celui de mademoiselle Dubreuil.

Mme DUCEAUX.

Quoi? mademoiselle Duteuil aime autant l'argent que mademoiselle Dubreuil aime les plaisirs?

Mlle DUTEUIL.

Il est vrai que je fais consister le bonheur dans les richesses.

Mme DUCEAUX.

Cette passion vous rendra malheureuse.

Mlle DUTEUIL.

J'espère qu'elle fera mon bonheur.

Mlle DESVIGNES.

Vous dites cela pour vous divertir et pour nous faire disputer; car il n'est pas possible que vous le pensiez.

Mlle DUTEUIL.

Quoi? vous trouvez étrange que j'aime ce qui fait l'objet des désirs de tout le monde!

Mlle DENNEVILLE.

L'usage de l'argent est agréable, surtout quand on en peut donner.

Mlle DUTEUIL.

Voilà ce que je ne comprends pas, et j'aurois une grande peine à m'en défaire.

Mlle DENNEVILLE.

Vous ne comprenez pas le plaisir d'en faire aux autres?

Mlle DUTEUIL.

J'en connois un plus grand, qui est celui de le garder et de l'augmenter tous les jours.

Mme DUCEAUX.

Voilà un triste défaut.

Mlle DUTEUIL.

Il n'y a là ni tristesse ni défaut; rien n'est si sage que d'amasser de l'argent, rien n'est si sage que d'en avoir beaucoup.

Mme DUCEAUX.

A quoi vous sert-il si vous n'en usez point ?

Mlle DUTEUIL.

Le plaisir est de le garder, de le voir, de le compter, de l'augmenter; et de penser qu'avec ce secours rien ne peut manquer.

Mme DUCEAUX.

Mais vous manquez de tout pour le garder ?

Mlle DUTEUIL.

Je ne souffre point de cette privation, car la joie de ne le pas dépenser me console de tout.

Mlle DESJARDINS.

Quoi ! lorsque vous avez froid, vous aimez mieux ne vous pas chauffer, que d'acheter du bois ?

Mlle DUTEUIL.

Sans doute.

Mme DUCEAUX.

Vous passerez votre vie dans la souffrance, et laisserez de l'argent à des gens qui se moqueront de vous.

Mlle DUTEUIL.

Mon plaisir n'est pas de le laisser, je voudrois bien l'emporter.

Mlle DESJARDINS A Mme DUCEAUX.

Je vois bien, madame, que vous ne guérirez pas mademoiselle Duteuil; peut-être réussirez-vous mieux à traiter la passion que mademoiselle Desvignes a pour les livres.

Mlle DESVIGNES.

Ce plaisir est innocent.

Mlle DESJARDINS.

Il est bien sérieux et bien inutile.

Mlle DESVIGNES.

Comment pouvez-vous le croire inutile?

Mlle DESJARDINS.

C'est qu'il n'est utile ni au bien général, ni à la société particulière.

Mme DUCEAUX.

Non-seulement le goût de la lecture est inutile, mais il est souvent dangereux.

Mlle DESVIGNES.

Vous croyez donc que je lis de mauvais livres ?

Mme DUCEAUX.

Les lectures les plus innocentes excitent au moins la curiosité.

Mlle DESVIGNES.

Cette curiosité n'est point blâmable, elle me met en commerce avec des gens de mérite.

Mme DUCEAUX.

Trouvez-vous la société des morts bien divertissante ?

Mlle DESVIGNES.

Ne comptez-vous pour rien de savoir ?

Mme DUCEAUX.

Non ; si ce savoir ne fait notre salut, ou notre bonheur.

Mlle DESVIGNES.

J'aurai le plaisir d'être savante.

Mme DUCEAUX.

La science est si peu le partage de notre sexe, que, lorsque l'on veut louer une femme qui en a, on dit qu'elle cache si bien ce qu'elle sait, qu'on ne s'en aperçoit jamais. N'est-ce pas un travail

bien inutile que celui qui nous donne un talent qu'il faut tenir caché?

Mlle DESVIGNES.

Ce savoir contente du moins ma curiosité.

Mme DUCEAUX.

Si elle est contente, vous n'avez donc plus rien à faire?

Mlle DESVIGNES.

Il y a toujours quelques livres nouveaux.

Mme DUCEAUX.

Votre curiosité n'est donc pas satisfaite, et je vous assure qu'elle ne le sera jamais.

Mlle DESJARDINS.

Pour une première fois, voilà très agréablement disputer; mais mademoiselle Denneville a besoin de vous sur son entêtement pour la cour.

Mme DUCEAUX.

Je me trouverois bien heureuse, si je pouvois lui persuader qu'elle n'y trouvera rien moins que son bonheur.

Mlle DENNEVILLE.

Je n'en crois pas un si grand sur la terre, que celui des courtisans.

Mme DUCEAUX.

Vous l'ont-ils dit?

Mlle DENNEVILLE.

Non; mais je vois leur grandeur; ils sont avec le roi et tous les grands; ils habitent des palais, et sont enviés de tout le monde.

Mme DUCEAUX.

Ils feroient plus de pitié que d'envie, si on connoissoit à fond leur état.

Mlle DENNEVILLE.

Que peuvent-ils souffrir?

Mme DUCEAUX.

Une contrainte continuelle que l'on peut appeler une dure servitude.

Mlle DENNEVILLE.

En quoi consiste-t-elle?

Mme DUCEAUX.

Dans la nécessité de se déguiser toujours, de paroître triste si le roi l'est, quoiqu'on ne le soit pas; de marquer de la joie si cela leur convient, quoiqu'on soit pénétré de chagrin; de s'ennuyer toujours, parce qu'on ne fait jamais sa volonté; de parler contre ses sentiments, pour s'accommoder aux leurs; d'entrer

dans toutes leurs passions; de sacrifier son repos, sa santé, et souvent sa conscience.

Mlle DENNEVILLE.

Rien n'est si triste que le portrait que vous me faites de la cour.

Mme DUCEAUX.

Il est encore flatté, et je ne crois pas une plus malheureuse vie que celle de la cour, surtout pour les personnes droites, sincères; le salut y est difficile et la tranquillité impossible.

Mlle DENNEVILLE.

Je me rends, car je veux me sauver, et vivre en paix.

Toujours pêche qui en prend un.

PROVERBE XXXIV.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE SOMBREUIL.

Vous, soyez le bien-venu, monsieur; il y a long-temps que j'avois envie d'avoir l'honneur de vous voir.

M. DE SAINT-DIDIER.

Je ne le désirois pas moins; mais j'ai tant d'affaires chez moi, que je ne puis guère quitter.

M. DE SOMBREUIL.

Pour moi, je n'ai point d'affaire; j'ai abandonné mon bien, parce qu'il ne me rapportoit que très peu de chose. Que pouvez-vous faire du vôtre, qui vaut encore moins que le mien?

M. DE SAINT-DIDIER.

Je le fais valoir avec de la peine et du

soin; mais il me suffit pour ma subsistance et pour celle de toute ma famille.

M. DE SOMBREUIL.

Ce que vous dites n'est pas possible, je connois ce que vous avez, vous ne sauriez aller au bout de l'année.

M. DE SAINT-DIDIER.

Je vous surprendrois donc bien, si je vous faisois voir que j'en ai de reste, que j'envoye de l'argent à mon fils aîné à l'armée, et que je pourrois bien marier ma fille aînée?

M. DE SOMBREUIL.

Vous avez donc la pierre philosophale?

M. DE SAINT-DIDIER.

Je ne l'ai point, mais je travaille, je me lève matin, je me couche tard, nous sommes sobres, et trouvons moins de honte à ne manger quelquefois que du pain avec des légumes, que d'être à charge à nos amis, ou d'aller mendier du secours.

M. DE SOMBREUIL.

Un homme de votre condition vivre de légumes!

M. DE SAINT-DIDIER.

Nous n'en vivons pas toujours, et nous faisons quelquefois très bonne chère, par le gibier que je tue, et par notre basse-cour; mais si nous pouvions vendre ce que nous mangeons, nous le ferions volontiers, ne comptant point pour un malheur de vivre de pain; mon bonheur est d'avoir une famille qui pense comme moi.

M. DE SOMBREUIL.

Où trouvez-vous de l'argent pour habiller vos enfants?

M. DE SAINT-DIDIER.

Ma femme et mes filles filent la toile et l'étoffe dont nous avons besoin.

M. DE SOMBREUIL.

Vous les élevez donc en servantes? ont-elles oublié leur naissance?

M. DE SAINT-DIDIER.

Elles s'en souviennent pour ne faire jamais de bassesses, pour s'élever par leur courage au-dessus de leur fortune, et ces personnes qui ne sont vêtues que de la toison de leurs moutons, ont assez de générosité pour être ravies, que le profit

de leurs épargnes soit employé pour celui de la famille qui en a le plus besoin.

M. DE SOMBREUIL.

J'ai été contraint de retirer mes enfants du service du roi; nous cherchons les uns et les autres à nous donner à quelque particulier, et en attendant tout nous manque.

M. DE SAINT-DIDIER.

Je vous plains de prendre ce parti.

SCÈNE II.

CONSTANCE.

Quel plaisir de vous retrouver, après une si longue séparation, ma chère sœur.

ADÉLAÏDE.

Il est bien grand pour moi : mais vous me paroissez en mauvais état?

CONSTANCE.

Vous n'êtes pas de même, ce me semble, quel bonheur avez-vous trouvé?

ADÉLAÏDE.

Quand la perte de nos biens nous sépara, je songeai promptement à ce que je pourrois faire pour ne pas tomber dans la

nécessité, je pris courage, je me mis dans une chambre, et j'attirai de petites filles chez moi; je m'appliquai à leur montrer tout ce qu'on m'avoit appris dans ma jeunesse; les parents en furent satisfaits, et il y eut de l'empressement à m'en donner, ce travail me fournit abondamment de quoi vivre; je pris un plus grand logement, et je continue dans cet emploi, le trouvant également bon pour ma fortune et pour mon salut.

CONSTANCE.

Je vous admire; mais je n'aurois jamais la force d'en faire autant, et j'aime mieux manger en repos ce que je puis trouver dans la charité de ceux qui connoissent ma misère. Voilà tout ce que j'ai fait depuis que je vous ai quittée.

ADÉLAÏDE.

Quoi! vous ne voudriez pas venir partager mon travail et mon bien?

CONSTANCE.

Non; je ne saurois rien faire.

ADÉLAÏDE.

Ce malheur est plus grand que la misère. J'admirois l'autre jour deux jeunes

garçons de notre quartier, l'un est né bien fait, l'autre estropié à n'avoir que les bras de libres, et tous deux dans une extrême nécessité. Celui qui est sain demande l'aumône, et l'estropié gagne, par son travail, de quoi subsister, et de quoi nourrir un autre misérable qui lui rend les services dont il a besoin.

CONSTANCE.

Je n'ai jamais pu comprendre qu'on pût vivre de son travail, et j'aime mieux mourir à l'hôpital.

SCÈNE III.

LA ROCHE.

Bonjour, camarade; que viens-tu chercher en province?

GERMAIN.

Je viens faire une recrue, mais je n'en peux venir à bout, et je m'en vais tout quitter ne pouvant soutenir la peine qu'il y a dans les services. En avez-vous fait autant?

LA ROCHE.

Quitter le service? moi je prétends

faire une grande fortune, ou mourir en chemin.

GERMAIN.

Comment pouvez-vous subsister ? vous voilà sans plumes, sans rubans, sans cravatte. Avez-vous tout vendu pour vivre ? pour moi, j'en suis là, le vin est cher, il est impossible de vivre dans notre pays.

LA ROCHE.

Je n'ai rien vendu ; n'ayant personne à voir ici, j'épargne tout ce que j'ai, je ne bois point de vin, je vis souvent de fromage ; mais ma recrue est partie, je vais la rejoindre dès que j'aurai vendu quelques arpents de vignes qui me restent, et j'espère paroître bientôt fort leste à la tête d'une très belle compagnie.

GERMAIN.

Je me sens du courage pour les occasions ; mais je n'ai point celui de me passer des choses nécessaires, j'en aurois de la honte.

LA ROCHE.

Il faut en avoir en tout du courage, il n'y a rien de honteux que de mal faire.

Tant vaut l'homme, tant vaut sa terre.

PROVERBE XXXV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE NEUFCHATEL.

Je viens me réjouir avec vous, madame, de l'établissement que vous prenez, je désire de tout mon cœur qu'il soit heureux.

Mme DE MERCOUR.

J'ai lieu de l'espérer, j'épouse un homme riche, et je suis résolue de jouir de tous les plaisirs de la vie.

Mme DE NEUFCHATEL.

Vous êtes trop sage pour n'avoir point d'autres vues en vous mariant, et on est toujours trompé quand on compte sur tant de plaisir.

Mme DE MERCOUR.

Pourquoi serois-je trompée? Je serai riche et libre, je suis jeune et gaie, voilà tout ce qu'il faut pour passer une heureuse vie.

Mme DE NEUFCHATEL.

Vous seriez la seule qui auriez trouvé ce secret; il n'y a point de bonheur parfait sur la terre.

Mme DE MERCOUR.

Je ne m'attendois pas, madame, à un sermon, il est peu à propos dans un temps de joie.

Mme DE NEUFCHATEL.

Je croyois la religion et la raison propres pour tous les temps; mais je vous importune, madame, et je prends congé de vous.

SCÈNE II.

GERVAIS.

Ta maîtresse épouse mon maître; qu'elle me fait pitié!

JULIEN.

Pitié! nous comptons que nous allons

être les gens du monde les plus heureux.

GERVAIS.

Tu m'en diras des nouvelles avant qu'il soit trois mois. Cependant allons au cabaret.

JULIEN.

Allons; j'en ferai les frais, dans l'espérance que tu me les rendras au double.

GERVAIS.

Alors comme alors, allons toujours boire.

SCÈNE III.

Mme DE FLORVAL.

Qu'il y a long-temps que je désire ce moment, madame, et que j'ai de joie de vous avoir retrouvée.

Mme DE CHOIN.

Je n'en ai pas moins, mais nous sommes entraînées par les occasions; je passe ma vie avec des gens qui ne me conviennent pas, et je ne vous vois point, vous que je préfère à tout autre.

Mme DE FLORVAL.

Vous me faites justice, car j'ai les mê-

mes sentiments pour vous. Mais, dites-moi de vos nouvelles : je voudrois savoir tout ce qui vous est arrivé, et tout ce qui doit vous arriver.

Mme DE CHOIN.

Ma fortune est médiocre, ma vie est assez languissante; mais j'ai pris la résolution d'être religieuse, et j'entre dans un couvent au premier jour.

Mme DE FLORVAL.

Y a-t-il long-temps que vous y pensez?

Mme DE CHOIN.

Il y a un mois.

Mme DE FLORVAL.

Un mois! mais il faut des années pour s'assurer de la vocation?

Mme DE CHOIN.

Qu'est-ce que la vocation?

Mme DE FLORVAL.

C'est d'être appelée, et que Dieu nous marque qu'il nous veut dans cette vocation.

Mme DE CHOIN.

Je n'ai point pensé à tout cela, je m'ennuie, je ne suis pas contente de ce que je fais, je serai seule et libre dans un cou-

vent, et je n'aurai point à être occupée des autres comme je le suis dans ma famille, je veux chercher du repos.

Mme DE FLORVAL.

Ce ne sont pas là des motifs pour être religieuse, vous allez vous rendre malheureuse.

Mme DE CHOIN.

Ma raison et mon courage me soutiendront si Dieu ne le fait pas.

Mme DE FLORVAL.

Si vous le cherchiez, il vous soutiendroit; mais vous ne cherchez que du repos.

Mme DE CHOIN.

Vous êtes trop dévote; pour moi je ne veux point de conseil dans une résolution prise.

SCÈNE IV.

PÉTRONILLE.

Je vous cherche partout, madame; venez au secours de ma maîtresse, elle est prête à se désespérer.

Mme DE NEUFCHATEL.

Quel malheur lui est-il arrivé ?

PÉTRONILLE.

Tous les malheurs du monde; mais venez vite.

SCÈNE V.

Mme DE MERCOUR.

Venez voir, madame, la plus malheureuse personne du monde.

Mme DE NEUFCHATEL.

L'état où je vous vois m'effraie.

Mme DE MERCOUR.

Il n'y a que vous qui puissiez me secourir.

Mme DE NEUFCHATEL.

Je le ferai en tout ce qui me sera possible.

Mme DE MERCOUR.

Il faut me séparer d'avec mon mari.

Mme DE NEUFCHATEL.

Y consentira-t-il ?

Mme DE MERCOUR.

Non; mais je ne puis vivre avec lui.

Mme DE NEUFCHATEL.

Ce que vous voulez est impossible.

Mme DE MERCOUR.

Comment ? je passerai ma vie avec lui! il me maltraite, il me laisse manquer de tout, il me renferme!

Mme DE NEUFCHATEL.

Il est le maître; les lois sont contre vous, et vous n'avez point d'autre parti à prendre qu'à vouloir ce qu'il lui plaira.

Mme DE MERCOUR.

Est-ce là ce que j'attendois de votre amitié?

Mme DE NEUFCHATEL.

Votre mal est sans remède; vous avez fait un marché qui ne se peut rompre, et il n'y a personne qui puisse vous secourir.

SCÈNE VI.

Mme DE FLORVAL.

Je viens voir, madame, comment vous vous trouvez, après avoir exécuté une résolution qui me paroissoit bien légèrement prise.

Mme DE CHOIN.

Venez-vous, madame, m'insulter, et savez-vous déjà que je suis au désespoir?

Mme DE FLORVAL.

Je ne le savois point; mais je n'en suis pas surprise, et vous vous repentirez long-temps de ce que vous avez fait sur de si mauvais fondements.

Mme DE CHOIN.

Je ne prétends point m'en repentir long-temps, car je veux sortir, et il n'y a point d'extrémité où je ne me jette plutôt que de demeurer ici.

Mme DE FLORVAL.

Vous n'en pouvez sortir; faites de nécessité vertu, rappelez toute votre raison.

Mme DE CHOIN.

Elle m'est inutile.

Mme DE FLORVAL.

Je vous l'avois bien dit, il falloit consulter Dieu, vous le trouveriez présentement.

Mme DE CHOIN.

Sont-ce là les consolations d'une amie? et ne me donnerez-vous quelqu'intention pour me tirer de l'état où je suis?

Mme DE FLORVAL.

Vous y êtes liée, il faut y demeurer, et ne pas ajouter le désespoir à vos autres malheurs.

SCÈNE VII.

GERVAIS.

Qu'est-ce que je vois ? n'est-ce pas Julien ?

JULIEN.

Oui ; c'est moi qui m'en vais aux galères.

GERVAIS.

Qu'as-tu donc fait ?

JULIEN.

J'ai volé mon maître, pour le punir de son avarice, et on m'a condamné. Aide-moi de ton crédit pour avoir ma grâce.

GERVAIS.

Je n'ai point de crédit ; prends patience, va-t-en ramer pour le service du roi, tu n'as plus d'autre parti à prendre.

Où la chèvre est liée, il faut qu'elle broutte.

26.

PROVERBE XXXVI.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉLANIE.

Que j'ai de joie de vous revoir après une si longue absence, que je n'espérois plus de me retrouver avec vous !

ALPHONSINE.

Il ne faut désespérer de rien, et j'avois toujours une certaine confiance au fond du cœur, qui me disoit que nous nous verrions encore.

MÉLANIE.

Votre fortune est-elle toujours mauvaise ?

ALPHONSINE.

Elle l'est plus que jamais : j'ai perdu mon père, et, avec lui, le peu de bien que je pouvois avoir, et je viens à Paris pour servir.

MÉLANIE.

Voilà une grande conformité dans notre état ; j'y suis pour la même intention, aimant mieux servir loin de mon pays qu'avec des gens de ma connoissance.

ALPHONSINE.

Je pense comme vous, et de plus les provinces sont trop misérables pour gagner quelque chose ; on le peut plus aisément à Paris.

MÉLANIE.

Avez-vous quelque connoissance qui puisse vous chercher une condition ?

ALPHONSINE.

Oui ; j'ai une marraine qui connoît bien des gens, et qui a de la bonté pour moi.

MÉLANIE.

J'ai un procureur chez qui je loge, qui espère me placer. Adieu, je vous désire autant de bonheur qu'à moi-même.

ALPHONSINE.

Je serois ravie que vous trouvassiez quelque chose de bon.

SCÈNE II.

LE PROCUREUR.

On me promet une bonne place pour vous, mademoiselle; ce sont des gens fort riches, qui font grande dépense, ils sont un peu difficiles à servir, et veulent de grands respects.

MÉLANIE.

Il faut bien en avoir pour les maîtres, et je me soumettrai à tout.

LE PROCUREUR.

Ce sont des gens sans naissance, et qui ont fait une grande fortune.

MÉLANIE.

Ce n'est pas aux malheureux à choisir; je ferai de mon mieux pour les contenter.

LE PROCUREUR.

Vous voulez donc que je conclue avec eux?

MÉLANIE.

Vous m'obligerez, et j'espère que vous n'aurez point de reproche de vous être mêlé de moi.

SCÈNE III.

MÉLANIE.

Êtes-vous placée?

ALPHONSINE.

Oui, avec les plus honnêtes gens du monde.

MÉLANIE.

Vous en jugez bien vite; les commencements sont presque toujours beaux, mais il n'en sera peut-être pas toujours de même.

ALPHONSINE.

J'avoue que je porte un peu vite mon jugement des gens chez qui je suis, et si je ne craignois que vous ne vous moquassiez de moi, je vous dirois que je répondrois qu'ils ne changeront pas.

MÉLANIE.

Sont-ce des personnes riches et puissantes?

ALPHONSINE.

Ce sont des gens d'une grande naissance, et d'une assez petite fortune; mais je préfèrerois leur vertu, leur douceur,

et la règle de leur conduite, à tout ce que je pourrois trouver ailleurs; mais c'est trop parler de ce qui me regarde. Êtes-vous dans quelqu'espérance ?

MÉLANIE.

On me doit mener au premier jour chez une dame fort riche.

ALPHONSINE.

Dieu veuille qu'elle joigne à ces avantages ceux que je compte pour beaucoup plus !

SCÈNE IV.

LE PROCUREUR.

Votre future maîtresse vous demande.

MÉLANIE.

Irai-je seule, ou si vous me mènerez vous-même ?

LE PROCUREUR.

Je ne le puis présentement; j'irai bientôt vous y trouver; voilà un de ses laquais qui vous y suivra.

SCÈNE V.

L'ESPÉRANCE.

Venez, mademoiselle, et gardez-vous bien de faire attendre ma maîtresse.

MÉLANIE.

Est-elle impatiente?

L'ESPÉRANCE.

Ce n'est pas par impatience; mais elle prétend que les personnes de qualité ne doivent jamais attendre.

MÉLANIE.

De quelle maison est-elle?

L'ESPÉRANCE.

Elle est de la rue de la Halle.

MÉLANIE.

Je ne demande pas où elle demeure; mais ce que c'est que son nom, sa maison, sa famille.

L'ESPÉRANCE.

Son nom est la petite Margot, fille de la grosse Margot, qui étoit la plus habile de Paris dans son métier.

MÉLANIE.

Ne raillez point, je vous pric, et in-

struisez-moi d'une maison où je vais demeurer.

L'ESPÉRANCE.

Vous allez venir chez nous.

MÉLANIE.

Je le crois, à moins que je ne déplaise à madame.

L'ESPÉRANCE.

Voici la vérité : notre dame est fille unique d'une orangère, qui a amassé beaucoup de bien ; elle en a hérité seule, ses frères et sœurs étant morts, on l'a mariée à un laquais qui a fait sa fortune chez un traitant, et ces deux personnes ensemble sont très riches, font grande dépense, et sont très difficiles à servir; mais voilà notre logis.

SCÈNE VI.

Mme MARTIN.

Etes-vous celle dont mon procureur m'a parlé?

MÉLANIE.

Oui, madame.

Mme MARTIN.

Vous a-t-il dit combien vous êtes heureuse de venir chez moi ?

MÉLANIE.

Il m'a fait espérer que je le serois.

Mme MARTIN.

Il faut me servir à table, car une personne comme moi ne reçoit rien de la main d'un laquais.

MÉLANIE.

J'obéirai à tout.

Mme MARTIN.

Apportez-moi un siége ? Quoi ! c'est un siége en effet que vous m'apportez ? comment pouvez-vous croire que je serois assise autrement que dans une chaise à bras ?

MÉLANIE.

Je vous demande pardon !

Mme MARTIN.

Cela est trop libre, de me demander pardon ! ne me parlez jamais que je ne l'ordonne. Voici monsieur qui vient, sortez, et ne venez dans ma chambre que lorsque je vous ferai appeler.

SCÈNE VII.

L'ESPÉRANCE.

Eh bien! mademoiselle, qu'en dites-vous? n'est-elle pas gracieuse?

MÉLANIE.

Où faut-il que j'aille quand je ne serai pas dans la chambre de madame?

L'ESPÉRANCE.

Venez chez ses enfants leur faire la cour; mais gardez-vous bien de les toucher, de les caresser; il faut les divertir sans les approcher.

SCÈNE VIII.

ALPHONSINE.

Je suis venue vous chercher pour savoir si vous êtes en condition.

MÉLANIE.

Oui; mais je crains d'avoir bientôt à en sortir. Les gens chez qui je suis, paroissent bien difficiles à contenter, je ne sais si c'est ma faute ou la leur. Comment vous traite votre maîtresse?

ALPHONSINE.

Comme si j'étois sa sœur, excepté que je la sers; mais elle reçoit mes services, et les demande avec tant de douceur et de bonté, que je me trouve consolée d'avoir à servir.

MÉLANIE.

Êtes-vous souvent auprès d'elle?

ALPHONSINE.

Presque toujours.

MÉLANIE.

Vous passez donc votre vie debout?

ALPHONSINE.

Je suis debout pour l'habiller, et après cela je suis assise.

MÉLANIE.

Vous vous asseyez devant vos maîtres?

ALPHONSINE.

Est-ce que vous ne l'osez devant les vôtres?

MÉLANIE.

Pour me bien éclaircir, contez-moi vos journées.

ALPHONSINE.

Ma maîtresse se lève à une heure réglée, elle n'appelle personne, et prie

Dieu assez long-temps pour me donner celui dont j'ai besoin; je vais dans sa chambre lui donner une écharpe, elle va à la messe, et j'y vais avec elle. Au retour, elle s'habille sans y donner beaucoup de soin, elle lit tout haut, ou me fait lire en travaillant assise auprès d'elle; on dîne, je mange avec elle s'il n'y a point trop de monde; elle demeure quelque temps avec la compagnie, s'il y en a, et il m'est libre d'y demeurer, ou d'aller où je veux. Quand il n'y a personne, elle est quelque temps avec son mari, elle reprend son ouvrage dès qu'il est sorti, elle me parle avec une bonté charmante; on fait encore quelque lecture, elle prie Dieu, et je puis faire mes prières auprès d'elle, ou aller dans ma chambre; on soupe comme on a dîné, on cause quelques instants après le souper, et ensuite elle se couche.

MÉLANIE.

Son mari est donc de même humeur qu'elle?

ALPHONSINE.

C'est la bonté et la politesse même; il

ne reçoit pas le plus petit service de moi, sans m'en faire des excuses, et il faut que tous les gens me servent comme si j'étois la fille de la maison.

MÉLANIE.

Vous êtes bien heureuse.

ALPHONSINE.

Instruisez-moi comme je vous ai instruite, puisque je ne prends pas moins de part à votre bonheur qu'au mien.

MÉLANIE.

Ma maîtresse se lève un jour à sept heures, un jour à midi, parce qu'elle prétend que les gens de qualité en usent ainsi; elle prend un bouillon, se met à sa toilette, où elle est jusqu'à deux heures, et de très mauvaise humeur; elle fait apporter tous ses habits, et ne sait celui qu'elle veut mettre; elle gronde sans cesse de ce qu'on touche les choses qu'on lui donne. Elle m'a reproché de ne pas savoir vivre avec les grands, elle m'appelle campagnarde, gueuse, misérable. Son mari se fait déchausser par moi, si son valet ne s'y trouve pas; ils parlent ensemble de leurs richesses; ils cherchent à

se faire traiter en grands seigneurs, et ne le savent pas; je suis tout le jour debout, ma maîtresse ne travaille jamais, elle attend compagnie, et il n'en vient guère, ce qui la met de mauvaise humeur, tous leurs gens vont les quitter, et je crois faire de même.

Il n'est rien de si orgueilleux qu'un gueux revêtu.

PROVERBE XXXVII.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mlle MÉLANIE.

Madame votre mère me fait un grand plaisir, mademoiselle, en vous envoyant ici.

Mlle ALPHONSINE.

J'y serois venue plus tôt, si madame

voire mère y avoit consenti; mais il paroît qu'elle ne veut pas que vous la perdiez de vue.

Mlle MÉLANIE.

Il est vrai que je ne la quitte guère, je passe une triste vie auprès d'elle. Êtes-vous aussi malheureuse?

Mlle ALPHONSINE.

Je ne crois pas l'être auprès de ma mère, qui a mille bontés pour moi.

Mlle MÉLANIE.

Mais à quoi vous divertissez-vous?

Mlle ALPHONSINE.

Je travaille dans sa chambre, je vois les personnes qui y viennent, je me promène le soir avec elle.

Mlle MÉLANIE.

Il n'y a rien là de divertissant.

Mlle ALPHONSINE.

Qu'appelez-vous donc se divertir? et quelle idée avez-vous des plaisirs?

Mlle MÉLANIE.

J'en ai une bien différente que vous.

Mlle ALPHONSINE.

Mais, quoi encore?

Mlle MÉLANIE.

Je fais consister le plaisir dans la liberté de faire tout ce que je voudrois.

Mlle ALPHONSINE.

Que peut-on vouloir autre chose que de vivre avec les personnes avec lesquelles nous devons vivre, et de tourner nos plaisirs selon les leurs?

Mlle MÉLANIE.

Je crois que voici une des femmes de madame votre mère, qui vient vous quérir.

Mlle ALPHONSINE.

Il est vrai, mademoiselle, et il faut obéir, quelque peine que j'aie à vous quitter.

SCÈNE II.

M. MARTY.

Voulez-vous passer vos jours dans la retraite? et ne songez-vous pas à vous marier, et à avoir une maison agréable pour vous et pour les autres?

M. DAIGREFEUIL.

Je suis un peu tenté de me marier, mais je crains qu'en cherchant à devenir plus heureux que je ne suis, je ne me rende malheureux.

M. MARTY.

Pourquoi craignez-vous si fort l'engagement?

M. DAIGREFEUIL.

C'est qu'on ne peut plus s'en dédire.

M. MARTY.

J'entends dire beaucoup de bien de mademoiselle Mélanie, fille de madame de Suffrin.

M. DAIGREFEUIL.

Je sais que sa mère la tient bien renfermée, et cette conduite convient à mon humeur.

M. MARTY.

Voulez-vous que je travaille à cette affaire?

M. DAIGREFEUIL.

J'y consens; mais ce n'est pas sans répugnance.

SCÈNE III.

Mlle MÉLANIE.

Je suis dans la joie, ma chère ; j'ai entendu quelques mots qui me font croire que je serai bientôt mariée.

Mme LÉVÊQUE.

Je ne m'accoutume point à entendre les filles parler librement de leur mariage. De mon temps elles rougissoient dès qu'on en disoit un mot devant elles.

Mlle MÉLANIE.

Cette mode est passée, ma chère, il faut songer à son établissement.

Mme LÉVÊQUE.

Mais c'est à votre père et à votre mère à y penser, et, après cela, ils vous choisissent un mari, selon leurs goûts. Ainsi je ne vois nulle utilité, mais beaucoup d'effronterie à voir les filles montrer hautement qu'elles meurent d'impatience d'être mariées.

Mlle MÉLANIE.

C'est qu'on les contraint trop maintenant.

Mme LÉVÊQUE.

Bien moins qu'on ne faisoit autrefois, mais c'est qu'elles sont plus libertines.

Mlle MÉLANIE.

Enfin je vais être heureuse et jouir de toute ma liberté.

Mme LÉVÊQUE.

Et qu'en ferez-vous de cette liberté?

Mlle MÉLANIE.

Je fais cent projets pour tourner ma vie de la manière la plus agréable.

Mme LÉVÊQUE.

Confiez-moi quelques-uns de ces projets ?

Mlle MÉLANIE.

Vous n'en serez pas contente. Je veux être bien sage, mais il est vrai que je veux me bien divertir.

Mme LÉVÊQUE.

Il est difficile de joindre l'un avec l'autre.

Mlle MÉLANIE.

Je me lèverai tard, et je me coucherai encore plus tard, je m'ajusterai beaucoup, je ferai connoissance avec des personnes aussi gaies que moi pour prendre nos

plaisirs ensemble ; je serai en état d'en donner, car, surtout, je veux faire de la dépense.

Mme LÉVÊQUE.

Vous vous perdrez avant qu'il soit un mois.

Mlle MÉLANIE.

Je ne me perdrai pas ; votre âge vous fait regarder les choses trop sérieusement ; laissez-moi votre fille pour me réjouir par avance avec elle de tout ce que nous ferons.

Mme LÉVÊQUE.

Vous l'entretiendrez une autre fois. Voici madame votre mère qui vient avec un homme.

SCÈNE IV.

Mme DE SUFFRIN.

Sortez, ma fille, avec votre gouvernante, j'ai affaire.

M. MARTY.

Vous ne voulez pas, madame, que j'aie l'honneur de vous parler devant elle?

Mme DE SUFFRIN.

Il faut traiter nos affaires tête à tête....

M. MARTY.

Je vous ai tout dit, madame, en vous demandant mademoiselle votre fille pour monsieur Daigrefeuil.

Mme DE SUFFRIN.

C'est une proposition si avantageuse pour elle, que je ne puis la refuser. J'ai la procuration de son père qui est absent, et ainsi nous pouvons dresser les articles.

M. MARTY.

Vous n'avez qu'à ordonner de tout, madame, et prendre le jour avec vos gens d'affaires. Monsieur Daigrefeuil désire que ce mariage se fasse promptement, sans dépense et sans éclat.

Mme DE SUFFRIN.

Rien n'est plus sage, et j'ose vous dire que c'est tout-à-fait mon goût.

SCÈNE V.

Mlle MÉLANIE.

Viens, ma chère Clémence, je veux m'abandonner avec toi à la joie où je

suis de tous les plaisirs que je vais avoir.

CLÉMENCE.

Croyez-vous que vous serez heureuse?

Mlle MÉLANIE.

J'en réponds, et je ne vais plus songer qu'à faire ma volonté, et à chercher tout ce qui pourra me faire plaisir.

CLÉMENCE.

Demeurerai-je avec vous?

Mlle MÉLANIE.

Oui, je veux que tu partages mon bonheur.

CLÉMENCE.

Je suis bien d'humeur à partager votre joie; mais, qu'est-ce donc que nous ferons?

Mlle MÉLANIE.

J'aurai du bien, un grand domestique, un carrosse à six chevaux, de belles hardes.

CLÉMENCE.

Oui; mais vous aurez des compagnies dont je ne pourrai pas être.

Mlle MÉLANIE.

Ne te mets pas en peine, je fournirai à

tout, et, quand je me serai bien divertie avec les dames, je me divertirai bien encore avec toi.

CLÉMENCE.

Comment arrangez-vous vos journées?

Mlle MÉLANIE.

Je me lèverai quand je m'éveillerai, nous déjeunerons ensemble, nous mangerons tout ce qui nous viendra en fantaisie; après cela je m'habillerai avec tous ces ajustements que ma mère me refusoit; je dînerai, nous irons à la comédie, à l'opéra, à la promenade, et nous courrons les rues, car tout me sera nouveau, ayant été aussi renfermée.

CLÉMENCE.

Je voudrois déjà y être.

Mlle MÉLANIE.

Celui que j'épouse a une belle maison de campagne; j'irai pour deux ou trois jours, et nous passerons les nuits dans les jardins, et les jours au lit quand il fera chaud.

CLÉMENCE.

N'aurez-vous personne qui vous contraigne?

Mlle MÉLANIE.

Non, ma mère ne me garde point avec elle, et je serai ma maîtresse en tout.

CLÉMENCE.

Encore une fois, je voudrois que ce jour fût arrivé.

SCÈNE VI.

M[lle] ALPHONSINE.

Jamais mariage n'a été plus vite que celui qui vient de se faire chez vous.

M[me] LÉVÊQUE.

Il est vrai, mademoiselle; mais il me semble que ces affaires ne peuvent trop tôt se conclure.

CLÉMENCE.

Mademoiselle Mélanie est-elle bien contente ?

M[me] LÉVÊQUE.

Elle ne connoît guère encore ce qu'elle fera.

M[lle] ALPHONSINE.

On dit qu'elle épouse un honnête homme.

Mme LÉVÊQUE.

Je l'ai ouï dire; mais je serai bien trompée, si elle ne trouve en lui un gouverneur plus sévère que madame sa mère.

Mlle ALPHONSINE.

Les voici, retirons-nous.

SCÈNE VII.

M. DAIGREFEUIL.

Je me trouve trop heureux de vous avoir épousé, madame; mais, afin qu'il n'y ait jamais de mal entendu entre nous, ne serez-vous pas bien aise que je vous explique franchement ce que je désire de vous?

Mlle MÉLANIE.

Vous me ferez le plus grand plaisir du monde, car j'ai bien envie que vous soyez content de moi.

M. DAIGREFEUIL.

J'ai désiré vous épouser sur ce que j'ai su de l'éducation que madame votre mère vous a donnée, et je ne me serois jamais résolu à prendre une fille nourrie dans le monde.

Mlle MÉLANIE.

Est-ce que vous ne l'aimez point?

M. DAIGREFEUIL.

Non, certainement, je ne l'aime point, et il faut que vous soyiez de même. J'ai du bien raisonnablement, qu'il faut ménager et même augmenter pour nos enfants. Je ne vous veux aucun ajustement.

Mlle MÉLANIE.

Mais je vous déplairai, si je suis trop négligée.

M. DAIGREFEUIL.

Il faut être propre, mais non pas ajustée. Que désirez-vous présentement? vous voilà établie; pourquoi voudriez-vous vous parer?

Mlle MÉLANIE.

Pour vous, uniquement.

M. DAIGREFEUIL.

Je vous en tiens quitte. Vous ne vous parerez point pour moi, puisque je vous déclare que j'en serais très fâché et même scandalisé. Vous dépenserez peu, nous irons souvent seuls à la campagne pour épargner; il vous viendra des enfants qui vous occuperont, et dont vous devez être la gou-

vernante; vous verrez madame votre mère tant que vous voudrez; vous aurez soin de faire vivre dans l'ordre notre petit domestique; vous travaillerez pour meubler votre maison: il me semble que voilà les règles de conduite d'une honnête femme, et je crois que vous voulez l'être.

Mlle MÉLANIE.

Me laissera-t-on ma gouvernante et sa fille?

M. DAIGREFEUIL.

Votre gouvernante n'a plus affaire auprès de vous. Vos intérêts sont les miens; je ne vous laisserai rien faire de mal-à-propos. Pour votre jeune femme-de-chambre, elle ne vous convient pas; c'est une évaporée, peu propre à vous donner des avis; mais en voilà assez pour un jour, je vous quitte, et reviendrai dîner avec vous.

Mlle MÉLANIE.

Où suis-je, et qui me consolera dans la douleur qui m'accable?

Qui compte sans son hôte, compte deux fois.

PROVERBE XXXVIII.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE NEMOURS.

On dit, monsieur, que vous achetez une terre de conséquence, et qui est érigée en marquisat.

M. DE CABAGNAC.

Il est vrai, monsieur; il est difficile de se passer d'une maison de campagne.

M. DE NEMOURS.

Il faudroit bien s'en passer, si l'on n'avoit pas de quoi l'acheter.

M. DE CABAGNAC.

J'ai quelque chose, et j'emprunte le reste.

M. DE NEMOURS.

Je n'aimerois pas emprunter pour acheter.

M. DE CABAGNAC.

Vous serez donc bien étonné, quand je vous dirai que je suis en marché d'une charge à la cour?

M. DE NEMOURS.

Est-ce que vous renoncez au service?

M. DE CABAGNAC.

J'en serois bien fâché.

M. DE NEMOURS.

Quoi! vous voulez être courtisan, officier et gentilhomme de campagne?

M. DE CABAGNAC.

Oui, et on ne paroît établi qu'à ces conditions-là; je m'en marierai mieux.

M. DE NEMOURS.

Avec tout ce que vous venez de me dire, vous traitez un mariage?

M. DE CABAGNAC.

Il est vrai qu'il y en a un sur le tapis.

M. DE NEMOURS.

La moindre de vos affaires me feroit tourner la tête; mais voici deux dames à qui il faut céder la place; elles me paroissent bien sérieuses.

SCÈNE II.

Mme MANDON.

Vous vous mettez dans la dévotion depuis huit jours, et vous ne voulez plus voir qui que ce soit.

Mlle VALENCE.

Non, j'ai commencé par tracer le plan de la vie que je veux faire.

Mme MANDON.

Voudriez-vous me le confier ?

Mlle VALENCE.

Je n'y aurai pas de peine : je veux me mettre dans une chambre seule, je n'en sortirai que pour aller à l'église. Je me servirai toute seule ; il me faudra peu de chose, car je compte jeûner quatre fois la semaine ; je ne porterai point de linge, je coucherai sur la dure, je lirai, pri erai, et travaillerai tout le jour.

Mme MANDON.

Quels seront vos délassements ?

Mlle VALENCE.

Je n'en veux pas d'autres que le silence et la solitude.

Mme MANDON.

Vous aurez de la peine à soutenir le projet.

Mlle VALENCE.

Je n'en suis pas en peine, et je vous dis adieu pour toujours.

SCÈNE III.

MARTINE.

Est-ce toi, ma chère Marguerite, j'ai de la peine à te reconnoître?

MARGUERITE.

C'est moi-même, il est vrai que je me meurs.

MARTINE.

On m'a dit que tu étois si bien placée!

MARGUERITE.

On t'a dit vrai; mais j'ai bien de la peine.

MARTINE.

Qu'est-ce que tu fais?

MARGUERITE.

Je sers ma maîtresse en tout et partout: je suis sa femme-de-chambre, sa cuisinière, son laquais, sa couturière, sa

blanchisseuse, et en un mot je suis de tous métiers.

MARTINE.

Est-ce que tu es toute seule?

MARGUERITE.

Et par ma faute. Ma maîtresse vouloit partager en deux tout ce que je viens de te dire; mais j'ai eu peur qu'une autre partageât aussi les profits, et peut-être l'amitié de madame, qu'elle ne me débusquât, et j'ai entrepris de tout faire.

MARTINE.

Tu as fort bien fait, car tu auras tout.

MARGUERITE.

Mes héritiers auront tout; car pour moi je sens bien que je ne ferai pas de vieux os.

MARTINE.

Tu te repens donc?

MARGUERITE.

Oui, vraiment, je me repens; car je sens que tout m'échappe des mains, et que je n'en aurai que le mal.

SCÈNE IV.

Mme MANDON.

C'est un grand malheur de ne point prendre conseil, et d'abonder dans tous les sens.

M. DE NEMOURS.

On trouve souvent des personnes de ce caractère; mais avez-vous quelques raisons particulières de faire cette réflexion?

Mme MANDON.

Oui, je suis toute affligée de la ridicule scène que mademoiselle Valence donne présentement.

M. DE NEMOURS.

Quoi! cette grande dévotion! peut-elle mieux faire?

Mme MANDON.

Elle a entrepris au-dessus de ses forces, et la voilà dégoûtée, changeant de conduite, vêtue d'incarnat, et déchaînée pour tous les divertissements.

M. DE NEMOURS.

La piété n'a guère duré.

Mme MANDON.

Elle ne pouvoit pas durer, n'ayant d'autre conseil que le sien, et ayant voulu commencer par où à peine on pourroit finir.

M. DE NEMOURS.

Auriez-vous voulu qu'elle eût résisté à de si bons mouvements ?

Mme MANDON.

Les bons mouvements doivent être réglés. La vraie piété n'est ni étourdie ni imprudente, mais il falloit prendre un bon conseil, qui auroit conduit ces mouvements à une heureuse fin.

SCÈNE V.

M. DE SENNEPART.

Il court des bruits sur vous, monsieur, dont je voudrois bien m'éclaircir par moi-même; vous savez que c'est par l'intérêt que j'y prends.

M. DE CABAGNAC.

Je connois votre amitié pour moi, et

vous pouvez me questionner sans que je vous accuse d'indiscrétion.

M. DE SENNEPART.

Est-il vrai que le mariage dont on parloit pour vous, est rompu?

M. DE CABAGNAC.

Non, pas encore tout-à-fait, mais il se trouve de grandes difficultés.

M. DE SENNEPART.

Si grandes, qu'on m'a assuré que celle que vous aviez fait demander se marie au premier jour. Mais, est-il vrai aussi que vous n'aurez point la charge que vous comptiez avoir, et qu'un autre a couru sur votre marché?

M. DE CABAGNAC.

On m'a manqué de parole.

M. DE SENNEPART.

On prétend que votre argent n'étoit pas prêt.

M. DE CABAGNAC.

Tout cela ne m'afflige pas tant que d'avoir mal pris mes mesures pour l'achat d'une terre dont j'avois envie. Je l'ai achetée bien cher; j'y ai fait bâtir, et je la perds par retrait lignager.

M. DE SENNEPART.

Vous m'affligez sensiblement par tous ces contre-temps.

M. DE CABAGNAC.

Ils me mettent hors d'état de continuer le service, et je ne sais en effet ce que je deviendrai ; j'abandonne tout ; mes créanciers en sortiront comme ils pourront.

M. DE SENNEPART.

Cela s'appelle une banqueroute.

M. DE CABAGNAC.

J'en sens toute la honte, mais j'y suis forcé.

M. DE SENNEPART.

Il n'est pas temps de vous faire des reproches d'avoir trop entrepris, ce seroit insulter à votre malheur.

Qui trop embrasse, mal étreint.

PROVERBE XXXIX.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DUVERBOIS.

Il y a long-temps, monsieur, que je souhaite ce jour-ci, et je suis ravi de voir un homme d'une si grande réputation.

M. DESMARNES.

Je suis fort content de la mienne, si elle me donne quelque part à votre estime.

M. DUVERBOIS.

Comment pourroit-on vous la refuser, vivant comme vous le faites ?

M. DESMARNES.

Je tâche de me conduire de sorte qu'on n'ait rien à me reprocher.

M. DUVERBOIS.

Vous y avez bien réussi, monsieur; mais

on ne s'en tient pas à ne vous rien reprocher, et la voix publique chante vos louanges.

M. DESMARNES.

J'ai eu le bonheur de ne me jamais trouver dans de mauvaises affaires.

M. DUVERBOIS.

C'est que vous avez eu l'habileté de les éviter.

M. DESMARNES.

Non, je ne me souviens point d'avoir eu besoin de conduite; si j'ai de la réputation, je vous assure qu'elle ne m'a pas beaucoup coûté pour l'établir.

M. DUVERBOIS.

Vous ajoutez la modestie à toutes les qualités qui sont en vous, et ce n'est pas une des moindres.

M. DESMARNES.

Quand vous me verrez de près, vous découvrirez peut-être bien des défauts; mais j'aime encore mieux m'exposer, que de ne pas profiter du bonheur qui nous a rejoints.

M. DUVERBOIS.

J'en ai eu trop de joie, pour ne vous

pas voir le plus que je pourrai; mais une affaire pressée m'oblige présentement à vous quitter.

SCÈNE II.

Mme DUMAY.

Je suis bien surprise de trouver une si bonne compagnie sans cartes; il me semble qu'on ne fait plus autre chose.

Mme ADOLPHE.

Je n'ai jamais voulu en souffrir chez moi, et mes amies ont la complaisance de s'en passer.

Mme DEFRÉSNES.

On n'a pas besoin de secours avec vous, madame; mais peu de personnes sont capables de soutenir la conversation.

Mme DUMAY.

C'est un grand plaisir que le jeu.

Mme LACOUR.

Il occupe, sans avoir besoin d'avoir de l'esprit.

Mme DEFRÉSNES.

Qu'en veut-on faire? et comment est-il possible de ne pas prendre plaisir à causer avec une personne qu'on aime?

Mme ADOLPHE.

Pourquoi vient-on chercher avec empressement, une amie, pour demander des cartes en entrant dans sa chambre?

Mme DUMAY.

Il faut avouer qu'il n'est pas nécessaire d'être amies pour jouer, et que tout est bon pourvu que l'on ait de l'argent.

Mme DEFRESNES.

C'est là encore un des inconvénients du jeu, de vivre en mauvaise compagnie.

Mme ADOLPHE.

Il n'y a rien qui pût me résoudre à jouer.

Mme DEFRESNES.

Allons faire un tour dans votre beau jardin; nous prendrons l'air en causant ensemble.

SCÈNE III.

Mme LACOUR.

Tout le bien que j'ai ouï dire de vous, monsieur, m'oblige à vous donner une marque de ma confiance, quoique je n'en sois pas connue.

M. DESMARNES.

Je ne vous tromperai point, madame; en quoi puis-je vous servir?

Mme LACOUR.

J'ai joué et gagné trois mille pistoles; je ne veux pas que mon mari en ait connoissance, je vous conjure de les garder.

M. DESMARNES.

J'aurois voulu faire pour vous quelque chose de plus difficile; je les recevrai quand il vous plaira, et vous les rendrai de même.

Mme LACOUR.

Je vous demande un grand secret.

M. DESMARNES..

Il sera gardé sans nulle exception.

SCÈNE IV.

EUGÈNE.

Où étois-tu caché? il y a long-temps que je te cherche.

ALBERT.

Tu me cherchois mal, car je ne suis pas difficile à trouver. Qu'as-tu à me dire?

EUGÈNE.

Des choses étonnantes, mon ami, et je suis hors de moi.

ALBERT.

Est-ce en bien ou en mal?

EUGÈNE.

En bien et très bien. Écoute une aventure qui n'a pas sa pareille.

ALBERT.

J'écoute de toutes mes oreilles.

EUGÈNE.

N'ayant pas grand'chose à faire, je me promenois hier dans les rues, parce que j'étouffois dans un grenier où je loge; il vint un carrosse à toute bride, je crois que le cocher étoit fou; mais enfin, m'étant rangé pour le laisser passer, je vis une femme de l'autre côté de la rue, qui ouvroit sa fenêtre; et qui la referma aussitôt : c'étoit une dame, et une assez grande maison. J'ai continué à regarder, elle r'ouvrit sa fenêtre, et avança la tête pour voir s'il n'y avoit personne en bas, et se retira. Je m'en allai au bas de cette fenêtre, et j'entendis, un moment après, qu'elle disoit : Êtes-vous là? Oui, dis-je

en contrefaisant ma voix. Je m'en vais, dit-elle, commencer, parce que vous savez que le reste ne peut être prêt dans deux heures; allez faire un tour et revenez. Je répondis oui, et en même temps je vis quelque chose qui me vint donner sur le nez, j'y portai la main, c'étoit ce petit coffre que tu vois, avec une corde qui avoit aidé à le descendre; je m'en fuis bien vite.

ALBERT.

Es-tu accoutumé à ces aventures là, ou à de pareilles?

EUGÈNE.

Non, je n'ai jamais eu un sou du bien d'autrui.

ALBERT.

Mais pour les pierreries, tu n'en as pas de scrupule?

EUGÈNE.

Je ne les cherchois pas. Voudrois-tu les rendre?

ALBERT.

C'est ton affaire; mais que veux-tu de moi?

EUGÈNE.

Que tu partages mon bonheur, et m'aides à le cacher; je ne suis pas fin, tu es habile, conduis tout ceci, car je ne sais que faire de ces pierreries.

ALBERT.

Elles sont dangereuses, car il y a des personnes qui les reconnoissent comme des visages. Il ne faudra pas s'en défaire sitôt, et je ne sais si nous ne serons pas obligés de passer en pays étranger.

EUGÈNE.

Je ne me sens pas de joie. Ce qui ne pouvoit être prêt dans deux heures, c'est, je m'imagine, la dame qui se faisoit enlever. Le malheureux aura une femme sans pierreries, et nous des pierreries sans femme; mais, quoi qu'il arrive, voilà notre fortune faite.

ALBERT.

Oui, pourvu que nous ne soyons pas pendus.

SCÈNE V.

M. DUVERBOIS.

Je suis encore effrayé de ce que je viens de voir.

M. DESMARNES.

Vous le paroissez en effet.

M. DUVERBOIS.

Madame Lacour se coucha hier en bonne santé, on l'a trouvée morte ce matin dans son lit.

M. DESMARNES.

Voilà qui est affreux! qui soupçonne-t-on?

M. DUVERBOIS.

Je ne sais, et je m'y en vais pour en être instruit.

SCÈNE VI.

M. DESMARNES.

Qu'est-ce que ceci? à qui rendrai-je le dépôt qui m'a été confié? personne n'en a connoissance. Pourquoi le rendrois-je?

où seroit l'honneur que j'ai eu jusqu'ici? il n'y a nul témoin, me voilà à mon aise; si cette femme l'avoit dit, je me perdrois. Elle ne l'aura pas dit, il y alloit de son intérêt; je la trompe dans la confiance qu'elle a eue en moi; elle n'a plus besoin de son argent, c'en est fait, je succombe, puisqu'il n'y aura point de témoins.

SCÈNE VII.

M. DUVERBOIS.

Est-ce la perte de madame Lacour qui vous rend si triste? il est vrai que sa mort fait frémir!

Mme ADOLPHE.

J'en suis bien fâchée; mais j'ai un autre sujet de peine.

Mme DUVERBOIS.

Je n'ose vous le demander.

Mme ADOLPHE.

Je veux bien vous la dire, par la confiance que j'ai en vous, quoique je sache bien que mon mal est sans remède.

M. DUVERBOIS.

Et que peut-il arriver à une personne aussi sage que vous?

Mme ADOLPHE.

Je ne le suis plus, et c'est le jeu qui m'a démontée.

M. DUVERBOIS.

Vous, le jeu! et connoissez-vous les cartes?

Mme ADOLPHE.

Je n'avois jamais voulu les connoître, et avois la force de résister à toutes mes amies qui vouloient jouer chez moi; je me trouvois heureuse de m'être garantie des chagrins et des mauvais procédés que le jeu leur attiroit souvent; mais, pour mon malheur, j'allai hier chez madame Dumay; je la trouvai jouant avec trente femmes. On me proposa de mettre une pistole sur une carte, je résistai; on me pressa, je crus devoir me rendre pour ce moment, et, sans m'asseoir, je jetai ma pistole, je la perds; j'en mets une autre, je la perds de même; je me veux acquitter, j'en mets deux, les voilà perdues; et moi piquée, je prends un siége, je m'em-

barque, et enfin je perds une somme que je n'ose proférer, qui m'affligera et m'incommodera toute ma vie.

M. DUVERBOIS.

Vous avez raison de dire que ce malheur est sans remède, je ne puis que vous plaindre, et blâmer les maris qui souffrent de tels déréglements.

L'occasion fait le larron.

PROVERBE XL.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTINE.

J'ai rencontré ce matin ta sœur au marché, qui m'a dit que tu cherchois condition.

SUZANNE.

Je n'en cherche plus, je suis raccommodée avec ma maîtresse.

JUSTINE.

Je t'aurois offert de venir avec moi, car madame cherche une fille pour ses enfants.

SUZANNE.

Chez toi! je n'y voudrois pas demeurer à vivre comme vous faites, sans voir de monde, sans faire bonne chère; j'aimerois autant être dans un cloître. On rit chez nous jour et nuit, et nous dépensons plus en une semaine, que vous ne faites chez vous en un an.

JUSTINE.

Tes profits sont-ils grands? et amasses-tu quelque chose?

SUZANNE.

Non, mais je me divertis bien.

JUSTINE.

Il est vrai que nous vivons de ménage, mais cela n'empêche pas que je ne gagne, et nous sommes dans une grande paix.

SUZANNE.

Qu'est-ce à dire paix? j'aime le bruit, le tintamare, la discorde, le grand monde, le bel air.

JUSTINE.

A la bonne heure, tu es placée selon ton humeur.

SCÈNE II.

Mme DERMONVILLE.

Je ne fais que d'apprendre que vous êtes ici, et on dit qu'il y a trois mois.

M. DU CHATEAU.

Il est vrai, madame; nous y sommes venus pour un procès que j'espère gagner.

Mme DERMONVILLE.

Madame votre femme est à plaindre d'avoir été obligée de sortir de sa province, et de faire une dépense qu'elle aura peine à soutenir.

M. DU CHATEAU.

En quelque lieu qu'elle soit, elle ne fait pas grande dépense; elle a tant d'ordre et de prévoyance dans les affaires, que, dès qu'il a fallu partir, elle a trouvé tout ce qui nous étoit nécessaire.

Mme DERMONVILLE.

Vous n'avez pas emprunté pour venir ici?

M. DU CHATEAU.

Je n'ai pas emprunté un sou depuis que je suis marié.

Mme DERMONVILLE.

Ce que vous dites n'est pas croyable.

M. DU CHATEAU.

Je vous pardonne d'en douter, car moi-même j'ai de la peine à le comprendre; il n'y a pourtant rien de plus vrai.

Mme DERMONVILLE.

J'aurois une grande curiosité de savoir la conduite de madame votre femme, si je pouvois le demander sans indiscrétion.

M. DU CHATEAU.

Je ferai plus en faveur de notre ancienne connoissance, et je vais vous conter mon histoire: je voulus épouser mademoiselle de....., sur l'air de sagesse que je lui voyois; sa modestie à l'église, la simplicité de son habillement, son silence en compagnie, et une certaine douceur qui se faisoit remarquer en tout, me firent croire que je serois heureux avec une

personne qui me paroissoit au-dessus de la foiblesse des femmes. On m'en vouloit dégoûter sur son peu de bien; mais je passai outre, et il n'y a pas de jour que je n'en remercie Dieu.

Mme DERMONVILLE.

Ce n'est donc pas vous qui l'avez formée à votre mode?

M. DU CHATEAU.

Non; je l'ai trouvée au-dessus de ce que j'aurois pu lui demander. Dès le lendemain de nos noces, je la priai de conduire notre petite maison, et je lui montrai l'état de nos affaires, qui n'étoient pas trop bonnes; elle me demanda si je lui donnerois tout pouvoir, et je l'en assurai. Elle commença par retrancher la moitié de ce que j'avois réglé pour elle, sans toucher à ce qui étoit pour moi; elle s'occupa tout entière de son salut, de son ménage, de ses enfants dès qu'elle en eut, et se défit bientôt par là de la compagnie qui venoit chez moi, et qui me faisoit de la dépense, me disant que nos vrais amis nous demeureroient, et s'accommode-

roient de nos manières, et qu'il ne falloit pas se ruiner avec les autres.

Mme DERMONVILLE.

Où avoit-elle pris ce fonds de raison et de sagesse ?

M. DU CHATEAU.

J'en ai bien profité; car, sans entrer dans un détail qui vous ennuyeroit, vous saurez qu'elle a raccommodé nos affaires; je ne suis point riche, mais je ne vois pas qu'il y ait, dans notre province, un gentilhomme plus à son aise que moi.

Mme DERMONVILLE.

Je vous conjure d'entrer dans le détail, je suis charmée de ce que vous dites, bien loin de m'ennuyer; mais souffrez mes questions, ne vous faites-vous pas haïr en vivant si serrés et si solitaires?

M. DU CHATEAU.

Nous ne sommes haïs ni l'un ni l'autre; nous recevons nos amis, mais simplement, sans vanité, ne donnant que le nécessaire de bonne grâce, avec joie, et il me semble qu'on est content de nous.

Mme DERMONVILLE.

En quoi consiste ce ménage et cette épargne ?

M. DU CHATEAU.

A ne rien perdre, à se passer de peu, à avoir un petit nombre de valets.

Mme DERMONVILLE.

Comment les affectionner, si on ne fait pas leur fortune ?

M. DU CHATEAU.

Ma femme les traite avec douceur, elle leur rend justice, elle leur donne, elle leur apprend à épargner, elle les tient dans leur état, et elle est très aimée.

Mme DERMONVILLE.

Vous dites, à se passer de peu ? mais il faut des meubles, il faut vivre; tout cela va loin.

M. DU CHATEAU.

Quand on se contente du nécessaire, il ne va pas loin; ses meubles sont simples et fort conservés; c'est la vanité qui ruine tout le monde.

Mme DERMONVILLE.

N'est-elle pas honteuse d'être plus mal

meublée et plus mal vêtue que ses voisines ?

M. DU CHATEAU.

Elle en raille la première, et dit qu'elle met son honneur à ne pas emprunter, à vivre de ce qu'elle a, et à donner le plus qu'elle peut à son mari et à ses enfants.

Mme DERMONVILLE.

Et quand, après tout cela, il arrive une grêle, un feu, un accident?

M. DU CHATEAU.

Elle le prévient, et met quelque chose à part pour ces aventures-là.

SCÈNE III.

Mme DUVERNOIS.

Voici une surprenante nouvelle : on dit que monsieur de..... fait une manière de banqueroute.

Mme DE CLAIRFAYT.

Cela n'est pas possible, il étoit riche, et n'a jamais fait aucune dépense. A quoi se seroit-il ruiné ?

Mme DUVERNOIS.

On dit que c'est sa femme.

Mme DE CLAIRFAYT.

Elle ne paroissoit pas plus dépenser que lui.

Mme DUVERNOIS.

Pardonnez-moi, elle recevoit du monde, tenant table, elle avoit beaucoup de domestiques, et tout paroissoit en désordre chez elle.

Mme DE CLAIRFAYT.

Toutes ces dépenses étoient peu de chose, à proportion des grands biens qu'il y avoit dans cette maison.

Mme DUVERNOIS.

Il n'y a point de richesses qui ne finissent quand on vit dans le désordre.

M. DE CLAIRFAYT.

A quoi peut aller ce désordre ? un peu trop de dépense en habits ? on en a bien pour une somme médiocre.

Mme DUVERNOIS.

On dépense trop en habits, on joue, on ne paie pas, on achète pour contenter les marchands qui se ruinent aussi par leur avidité, et donnent à crédit ; on veut un grand train, les valets mal payés servent mal, les chevaux meurent, il en

faut d'autres, les créanciers se lassent d'attendre, on a des procès; comme ils sont mauvais, on les perd et on est condamné aux dépens; il n'y a point d'argent pour payer, on saisit les terres, et voilà où en est monsieur de.....; toutes ses terres sont dans cet état-là, et il aime mieux tout abandonner que de passer sa vie à plaider.

Mme DE CLAIRFAYT.

S'en prend-il à sa femme?

Mme DUVERNOIS.

Oui, assurément, ils en sont brouillés à se séparer.

Mme DUVERNOIS.

Et les enfants?

Mme DUVERNOIS.

Ils savent très mauvais gré à leur mère; elle est le mépris de tous ceux qui la connoissent, et ceux qui lui ont aidé à se ruiner ne la regardent pas.

Mme DE CLAIRFAYT.

Voilà une grande ingratitude.

Mme DUVERNOIS.

C'est un triste personnage d'avoir à

s'en plaindre; je m'en vais voir ces malheureux, ils me font pitié.

SCÈNE IV.

SUZANNE.

Où étois-tu cachée ? je te cherche depuis ce matin.

JUSTINE.

Que me veux-tu ?

SUZANNE.

Aller avec toi, si tu pouvois m'y faire entrer.

JUSTINE.

Tu t'ennuies chez nous; il n'y a ni bruit ni tintamarre.

SUZANNE.

Sais-tu déjà ce qui nous est arrivé?

JUSTINE.

Si je le sais, on en parle tout haut dans les rues, et ta maîtresse est la fable du monde.

SUZANNE.

On a bien raison, je n'ai jamais vu une femme si insensée ; je voudrois

qu'elle fût bien loin. Voilà mes plus belles années perdues.

JUSTINE.

Ne t'a-t-elle pas payée?

SUZANNE.

Payée! elle n'a pas le sou, la pauvre misérable.

JUSTINE.

Mais tu t'es bien divertie, et tu avois le bel air. Conte-moi, je t'en prie, comment on s'est ruiné en si peu de temps.

SUZANNE.

Ma maîtresse ne pensoit jamais à ses affaires, elle donnoit à toute dépense, elle ne comptoit jamais, elle jouoit son argent comptant, elle achetoit à crédit, elle dormoit jusqu'à midi, et veilloit toute la nuit; nous faisions tout ce que nous voulions, chacun tiroit de son côté, grande chère volée par les domestiques.

JUSTINE.

Mais faisoit-elle comme cela dès qu'elle fut mariée?

SUZANNE.

On dit que non, que petit à petit elle en est venue là; elle aimoit l'ajustement

et le plaisir ; c'est une femme sans courage, qui ne vouloit point se donner de la peine.

JUSTINE.

La voilà bien, elle s'en repentira à loisir.

SUZANNE.

Prends pitié de moi, elle deviendra ce qu'elle pourra.

JUSTINE.

Quoi! tu ne l'aimes point ?

SUZANNE.

Le moyen d'aimer une folle! je tâchois de m'en divertir ; mais dans le fond je ne pouvois la souffrir.

JUSTINE.

Viens voir ma maîtresse, pour juger de la différence qu'il y a de femme à femme.

Les femmes font et défont les maisons.

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES.

PROVERBES.

PROVERBES.

PROVERBES.

FIN DE LA TABLE DES PROVERBES INÉDITS DE MADAME DE MAINTENON.



